MÉMOIRES DU CONGO
DU RWANDA ET DU BURUNDI





© Béatrice Petit

MISSIONNAIRES AU TRAVAIL
Le R. P. Biernaux à Goma











LE MOT DU PRÉSIDENT

Nous voici déjà dans la seconde moitié de l'année, avec de nombreux défis qui nous attendent. De bonnes nouvelles aussi avec un retour à la convivialité annoncé pour la reprise de nos Mardis dès le 12 octobre prochain. Avec une centaine de personnes autorisées dans le grand auditoire habituel, pas plus de soixante cependant pour la traditionnelle moambe du chef Hofman dans la cafétéria.

Les places seront chères !

Je tiens aussi à saluer les membres des cercles associés du CRAA et de l'ASAOM qui nous ont rejoints, comme membres de plein droit de MdC. Bien entendu il s'agit surtout pour ces cercles de simplifier les conditions de partenariat pour leur participation à notre revue. Je tiens à remercier notre rédacteur en chef, l'infatigable Fernand Hessel, pour ce rapprochement qui n'est pas sans incidence sur le poids que MdC représente dans son combat pour une vision constructive et apaisée de notre histoire commune belgo-congolaise et du Rwanda et du Burundi.

Nous poursuivrons avec vous tous, avec nos sympathisants du Forum, cette exploration du passé, pour le faire mieux connaitre par les jeunes générations, devenues 'otages du décolonialisme'. Le travail de mémoire poursuivi par Marcel Yabili, avec son dernier livre « 135 ans et + » mérite que nous nous y arrêtions.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes qu'il relève à la p 133, sous le titre 'Tervuren, une traitresse utile' : « A croire les narrateurs, le Congo colonial chercha à formater les institutions et les populations dans l'intention délibérée et odieuse d'exploiter le pays le plus longtemps possible. Ainsi la violence coloniale reposerait sur la pérennité de la possession des territoires. « Ce pays est leur pactole. Ils y restent ; mais les Noirs eux en sont les meubles ! ». Paradoxalement, la possession illimitée nécessita des recherches intensives et encyclopédiques pour connaître la terra incognita sous toutes les coutures. Ces montagnes de connaissances sont devenues des outils de premier choix pour les enjeux majeurs que l'humanité doit affronter au XXIe siècle. Cet héritage scientifique et technique est reconnu... En sorte qu'à l'indépendance « le pays n'avait pas été désossé et abandonné nu et squelettique ! Il avait hérité d'un riche patrimoine en recherches et cartographie, en faune, flore, minerais, administration territoriale, enseignement, santé et infrastructures » qu'il aurait suffi de gérer. Y a-t-il seulement eu une autre colonie avec pareil héritage ? ».

Je vous laisse découvrir la suite dans ce passionnant récit, qui reproche à Tervuren d'aujourd'hui de véhiculer « l'idéologie du macabre » (sic, p. 138). L'ouvrage abonde en faits et réalités de l'époque, remis dans leur contexte. Qui nuancent sérieusement les velléités de 'juger l'histoire' à l'aune d'idéologies issues d'autres contextes sociaux, comme on le voit aujourd'hui.

Déjà, en 2017, le Prof J.-L Vellut nous mettait en garde : « Certes, le système colonial tel qu'il a fonctionné à l'échelle de l'Afrique comptait plus que sa part d'aventuriers, blancs et noirs. Certes, la logique coloniale ne répond pas aux aspirations d'aujourd'hui. Le système global tel qu'il fonctionne au Congo du présent ne répond pas non plus aux critères d'une société juste. Regardons-y donc à deux fois avant de jeter la première pierre. Si l'on tient absolument à jeter un regard moral sur le passé du Congo, la cohérence exigerait de soumettre à nos jugements l'ensemble de son histoire, que ce soient les temps précoloniaux, coloniaux ou postcoloniaux. »

Thierry Claeys Bouuaert

SOMMAIRE



PROGRAMME DES MARDI

Le rideau peut enfin se lever sur nos Mardis en présentiel, dans nos locaux habituels de Tervuren. Grâce à la ténacité de G. Dierckens et à la bonne volonté des propriétaires, il est à nouveau possible de confectionner un programme. Trop tard hélas, au regard des contraintes de l'imprimerie, pour l'insérer déjà dans la présente revue. Les accords doivent être réactualisés avec les conférenciers pressentis de longue date. Le tableau des MARDIS en principe restera inchangé.

Les fidèles des Mardis sont donc priés de consulter régulièrement le site de l'association. Aussitôt qu'une conférence est fixée, tout sera mis en œuvre pour aviser le public par les canaux habituels.

CALENDRIER 2021*

	FORUM	PROJECTIONS
Janvier	8 & 22	-
Février	5 & 19	9
Mars	5 & 19	9
Avril	9 & 23	-
Mai	7 & 21	11
Juin	4 & 18	8
Juillet	2	-
Août	-	-
Septembre	3 & 17	-
Octobre	1 & 15 & 29	12
Novembre	19	9
Décembre	3 & 17	14

**Calendrier prévisionnel susceptible de modification.*

La confirmation s'obtient sur le site :
www.memoiresducongo.be

IN MEMORIAM

Le trimestre a vu partir quatre éminents serviteurs de l'Afrique. Notre association se doit de leur rendre hommage. Dans les deux pages qui suivent une brève notice biographique est consacrée à chacun d'eux, dans l'ordre chronologique de leur décès.



Laurent MONSENGWO



Xavier BIERNAUX



Jacques COURTEJOIE



Charles BARANYANKA

**MÉMOIRES DU CONGO
DU RWANDA ET DU BURUNDI ASBL**

Périodique trimestriel
- N° d'agrément : P914556
- N° d'agrément postal : BC 18012
N°59 - Septembre 2021

BCE : BE 478.435.078
Siège social : avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles
Email : info@memoiresducongo.be

Dépôt des articles : Les articles sont reçus à redaction@memoiresducongo.be, à l'attention du rédacteur en chef, qui assure le suivi. Ils ne sont pas rendus aux auteurs.

COTISATION
Cotisation ordinaire : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1 000 €

En cas de changement d'adresse, merci de communiquer les nouvelles coordonnées à vos secrétariats respectifs.
La cotisation donne droit à la revue trimestrielle : mars, juin, septembre et décembre.
Les membres des cercles partenaires sont priés de verser au compte de leur association.
Avec la mention Cotisation + millésime.

COMPTES BANCAIRES
Mémoires du Congo :
BIC BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058

Cercle royal africain des Ardennes :
BE35 0016 6073 1037

Amicale spadoise des Anciens d'outre-mer :
BE90 0680 7764 9032

PUBLICITÉ
Tarifs sur demande, auprès du siège administratif.

www.memoiresducongo.be

HOMMAGE AU CARDINAL LAURENT MONSENGWO (1939-2021)



Intellectuel hors pair, polyglotte, musicien, prélat exemplaire, patriote pétri de courage, Laurent Monsengwo nous a quittés le 11 juillet 2021, à Paris où il avait été transporté pour des soins intensifs. Le Congo brutalement se trouva orphelin d'un de ses plus grands sages. Ordonné prêtre en 1963, ce fils de charpentier, né au large du lac Mai Ndombe, fera ses études secondaires au petit séminaire de Bokoro, puis sa philosophie au grand séminaire de Kabwe, avant de partir pour Rome où il deviendra le premier Africain à être promu docteur en exégèse, en 1971. Il avait été pris sous l'aile d'une puissante famille anversoise, les Leysen. En 1980 le pape Jean-Paul II, qu'il recevra dans son diocèse de Kisangani, le fait évêque. Huit ans plus tard il est promu archevêque de Kisangani où il vivra l'avènement de la deuxième république avec Kabila I, les invasions ougandaises et rwandaises, les pourparlers de Sun-City, avec en 1991 la charge, aussi délicate que fondamentale, de la présidence de la Conférence nationale souveraine, avec ses 3000 participants tous prêts à en découdre avec le régime en place, et qui conduira du reste à terme au renversement de Mobutu en 1997, sans omettre de jeter les bases d'un régime démocratique. Mgr Monsengwo ne manquera à aucun moment du courage nécessaire au sauvetage de l'Etat. Il n'hésitera pas par exemple à contester la prise de pouvoir de Kabila II. Mais son action au niveau politique ne doit pas occulter celle relative à l'église. Il quittera Kisangani pour Kinshasa en 2007 où il sera fait cardinal par Benoit XVI en 2010, poste qu'il ne quittera qu'en 2018 au bénéfice de Mgr Ambongo. Sur ces entrefaites il occupa diverses fonctions qui toutes témoignent du rôle que l'église lui réservait. Par deux fois il a présidé la Conférence épiscopale du Congo, le Symposium des Conférences épiscopales d'Afrique et Madagascar, Pax Christi international, et plus récemment, honneur insigne au plus près du Pape, il a représenté l'Afrique au sein du Collège des neuf cardinaux, institué par le pape François afin d'étudier la réforme de la Curie romaine. Voyageur infatigable, on le savait sur tous les fronts, au service de l'église et au service de la nation. Une vie d'engagement extrême qui a sans doute eu raison de sa santé. Une vie de défense de l'idéal pour l'être humain qui prit naissance dans son berceau et qui jamais ne l'abandonna. Une vie de foi dans les valeurs qui seules peuvent assurer à son pays et à l'humanité en général un avenir de paix et de concorde. Tout au long de son parcours, tel un pasteur exemplaire, il sut allier diplomatie et conviction, compréhension et exigence, simplicité et dignité, recherche scientifique et écoute du peuple. Par exemple, quand son palais épiscopal fut bombardé par les envahisseurs à Kisangani, il se replia simplement à la Procure des missions où il partagea le couvert avec ses abbés. Il ne peut qu'inspirer les Congolais épris de justice. ■

Fernand Hessel

HOMMAGE AU PÈRE XAVIER BIERNAUX (1935-2021)

Après 58 ans de vie donnée au Kivu, une région frontalière sous haute tension, rien ne semblait arrêter l'infatigable missionnaire au grand cœur... si l'épidémie de Covid n'avait déferlé sur la grande ville de Goma. Avec pas moins de 87 prêtres, en présence de nombreux autres religieux et religieuses, paroissiens ou amis, l'église Notre Dame d'Afrique, à Goma, dernière paroisse du prêtre disparu, était comble le 27 juillet dernier, à l'intérieur comme à l'extérieur, pour la messe d'à Dieu, présidée par Mgr Willy Ngumbi. « Un enterrement royal », selon son confrère Georges Martin. A Waterloo, la paroisse St-Joseph, son port d'attache depuis son enfance – il est né à Uccle en 1935 – n'a pas été en reste en affichant complet lors de la messe d'action de grâces célébrée ce 30 juillet. C'est dire le rayonnement de ce pasteur, homme d'action, humble et discret, qui se laissait simplement traverser par l'amour du Christ. Jeune scout, alors qu'il faisait la haie d'honneur pour l'ordination de Paul van Ravestijn, missionnaire d'Afrique, il avait entendu un appel « pourquoi pas toi ? » et s'était laissé saisir. Profondément bon, heureux dans sa vocation, il aimait la vie, avait le contact facile, chaleureux comme l'art d'accueillir ses hôtes. « Quand reviens-tu ? », disait-il dès que nous l'appelions pour prendre de ses nouvelles. Pourtant, à Goma comme à Bukavu où il avait été principalement curé de paroisse, il était tellement sollicité qu'il était parfois contraint de s'isoler pour souffler. A 85 ans, après des années à crapahuter à moto sur la lave dans la ville de Goma ou sur les sentiers ravinés des quartiers les plus miséreux de Bukavu, il s'était mis à marcher de plus en plus pour aller à la rencontre des gens chez eux ou dans la prison surpeuplée de Goma dont il était devenu l'aumônier. Sans tambour ni trompette, le « padiri » (père en swahili) était à l'écoute de tous, en particulier des jeunes et des plus vulnérables dont il racontait, édifié, le courage. Pour eux, il construisait. Des écoles, d'abord, parce qu'à ses yeux, l'éducation était la clé de voûte pour les faire sortir de la misère. Secoué lors de la dernière éruption du Nyiragongo, voici deux mois, Xavier Biernaux avait été finalement contraint de quitter la zone menacée par le volcan et évacué par les autorités belges dans des conditions éprouvantes. Dans la tempête, épuisé, il était tombé vers l'arrière et avait dû être porté pour grimper dans un hors-bord. Mais à peine arrivé au Rwanda, il n'avait de cesse de rejoindre les séminaristes dont il s'occupait. Ramené à Goma, il y est décédé le 22 juillet. Il était l'un des derniers Pères Blancs belges en RDC. Lors d'une dernière communication téléphonique, il s'était excusé de ne pouvoir guère parler tout en promettant de reprendre contact avec le maçon et le menuisier pour ses projets de construction du moment. Xavier Biernaux verra au moins comblé son désir de reposer auprès de ceux qui lui ont été confiés dans ce pays qu'il aimait tant. Vincent Mukwege Buhendwa, auteur d'un très bel ouvrage sur l'œuvre pastorale du Père Xavier Biernaux, rapporte cette parole toute empreinte de l'humilité qui le caractérisait si bien : « Je ne voudrais pas dresser un bilan : je reste un vase d'argile ». https://www.librairiedialogues.fr/livre/15057663-l-oeuvre-pastorale-du-pere-xavier-biernaux-vincent-mukwege-buhendwa-univ-europeenne ■

Béatrice Petit & Thierry Claeys Bouaert

HOMMAGE AU DR JACQUES COURTEJOIE (1929-2021)

Né à Stavelot le 7 septembre 1929, au sein d'une famille de 7 enfants, Jacques Courtejoie fut confronté aux atrocités de la guerre de 40-45, en pleine adolescence. Adepte du scoutisme, il sentit naître en lui un idéal humanitaire qui ne fera que grandir sans jamais défaillir jusqu'à sa mort en 2021, au milieu de l'entreprise qu'il avait créée à Kangu dans le Mayumbe. Au cours de son service militaire au Congo en 1958, son goût pour la vie sous les Tropiques prend forme. Diplôme de médecine en poche, il se fait affecter en 1959 à l'hôpital de Kangu où il ne tarde pas à mettre en branle sa créativité exceptionnelle. Les événements de 1960 ne sont pas de nature à lui faire lâcher prise. Il reste sur place et continue sans relâche à innover, pour la santé de ses malades et pour la formation à l'école d'infirmières toute proche. Il ne sait pas encore que son génie aura conduit, 45 ans plus tard, à la production de 1.700.000 manuels médicaux en 150 titres, 900.000 brochures, 3.000 boîtes à images, 5.000.000 de fiches, le tout diffusé dans tout le Congo et même dans les pays voisins. Il n'aura de cesse de doter les écoles médicales d'une bibliothèque riche de sa production (voir tableau ci-après). Pour atteindre ce résultat, il fonda en 1966 à Kangu le Centre de Promotion de la Santé, dont le bras armé deviendra le Bureau d'Etude et de Recherche pour la Promotion de la Santé (BERPS). La documentation produite à Kangu est d'un apport inestimable à la promotion de la santé en zone rurale, trop souvent ignorée. Rejoint par les progrès d'Internet, le BERPS se trouve aujourd'hui contraint de réduire la voilure. Le bon docteur de Kangu aura été le passeur indispensable entre la recherche médicale occidentale et locale et la réalité sanitaire du terrain. Les besoins en appui financier et en collaboration scientifique obligeront le fondateur de prendre à maintes reprises son bâton de pèlerin, pour mobiliser les fonds et éveiller les vocations. Les bailleurs de première ligne sont principalement Memisa, Caritas, Cordaid, Secours catholique, Misereor, sans oublier la coopération belge. Sa renommée fut telle que les portes s'ouvraient, d'autant qu'il a été pendant 25 ans expert de l'OMS. Il fut même pressenti à un certain moment pour le Prix Nobel. Dès 1967 il fut gratifié du prix André Ryckmans, et reçut des mains du Roi Albert II en 2006 l'insigne de Commandeur de l'Ordre de Léopold. Et, distinction évidente mais rare, il fut fait citoyen d'honneur de Stavelot. Gageons que le Congo et Kangu en particulier, ne tarderont pas à lui ériger une statue, en reconnaissance. Mais là n'était pas l'essentiel de l'ambition du Dr Courtejoie. Son esprit jusqu'au bout aura vibré uniquement pour la santé des Congolais, particulièrement ceux des campagnes, à travers tout le pays. Il avait le cœur tellement large que celui-ci pouvait les contenir tous, à commencer par ses deux fils adoptifs Thomas Pfuti Modo Courtejoie et Roger Mabiala Zimuangu Couretjoie. ■

Fernand Hessel



HOMMAGE AU MUGANWA CHARLES BARANYANKA (1935-2021)

Nous avons le triste devoir de vous annoncer le décès du Muganwa (Prince en Kirundi) Charles Baranyanka. Il nous a quittés le 1er août, comme à son habitude, sans bruit, sur la pointe des pieds. Il devint l'aîné de son clan royal, les Abatare, après la mort de ses frères J.B. Ntidendereza et J. Biroli, exécutés en janvier 1963 à la suite de l'assassinat du Premier Ministre, Prince Louis Rwagasore. Après ses études universitaires à l'ULG avec comme condisciples Jean Gol et Antoine Duquesne, Charles Baranyanka fut nommé premier Ambassadeur du Burundi en Belgique auprès du Roi Baudouin et fut ainsi l'intelligent négociateur entre son pays et l'ancienne puissance de tutelle alors que sévissait une grave crise entre les deux pays. Après la Belgique, il sera ambassadeur auprès de Charles de Gaulle puis de la reine Elizabeth II. Rappelé en 1967, il fut mis 7 ans en prison et condamné à mort pour les mêmes motifs que ses frères. Il fut libéré en 1973 mais gardé en résidence surveillée jusqu'en 1989. Il me dit un jour avec son humour proverbial : « Tu sais, Michel, c'est très dur de dormir dans un vrai lit après 7 années de terre battue ! ». Une fois libre, il rejoignit la Belgique où il obtint, avec l'aide de mon Papa, la nationalité belge. La Belgique le fit Grand Officier de l'Ordre de Léopold, en février 2013, en reconnaissance des services rendus à la Belgique et au Burundi durant le cinquantenaire écoulé. Le Muganwa Charles Baranyanka était un seigneur simple, un homme sortant tout à fait de l'ordinaire par son intelligence, son immense culture, sa compréhension immédiate du problème à résoudre, son jugement clair mais nuancé, son sens du dialogue et du compromis, enfin un humour tellement subtil. Je n'ai pas connu d'homme plus fidèle que lui en amitié. En 2010, il retourna dans son cher Burundi et, à peine avait-il récupéré la terre de ses ancêtres à Rabiro qu'il travaillait sur son domaine avec sagacité et compétence à l'autosuffisance alimentaire (plantes vivrières) ainsi qu'au captage et à l'utilisation rationnelle de l'eau si nécessaire en saison sèche au Burundi et capitale pour la lutte anti-érosion. Il donna ainsi du travail et des ressources à ses amis pauvres. Il était vraiment aimé et protégé par eux ! Véritable historien, il écrivit Le Burundi face à la Croix et à la Bannière. Il y relate l'histoire de la royauté burundaise



qui remonte au XIVe siècle, ses us et coutumes, et les principes qui régissent celle-ci : l'Ubuntu. Un second livre, Ave Cesar, non encore publié, relate l'histoire jusqu'en 1972. Son père, le Prince Pierre Baranyanka, entretenait déjà en 1946 des liens très étroits à Ngozi avec mon propre père. Si Muganwa Charles était viscéralement attaché au Burundi et à ses habitants, il était d'abord un combattant de la haine ethnique. J'ai perdu aujourd'hui un ami et un frère. Qu'il repose en paix auprès de Dieu (il était foncièrement croyant) après une vie si dense, si bien remplie et consacrée aux autres et au Burundi. ■

Michel d'Arian



A PROPOS DU « MENTAL DU CONGOLAIS SELON REMY KASHAMA ! »

PAR PIE TSHIBANDA

***Rappel :** Dans son texte sur « le mental du Congolais », Monsieur Kashama fustige, à juste titre, la manie qu'ont certains Congolais de toujours rejeter sur la Belgique la cause de leur infortune. Le musée de Tervuren est ce qu'il est, plus par le génie de ceux qui l'ont conçu que par le pillage de la colonie. L'auteur invite les Congolais à se poser la question de « l'intelligence collective ». La Suisse et le Luxembourg, écrit-il, se sont développés sans passé colonial ; le Rwanda, quant à lui, a fait un bond de géant alors qu'il sort de l'enfer…*

Ce texte, qui part d'un bon sentiment, peut paraître excellent au jugement de ceux qui le diffusent mais, dans le milieu congolais, nous sommes nombreux à nous interroger sur son efficacité pédagogique. La lecture est plurielle, toute perception est quelque part une reconstitution empreinte de subjectivité. La question de départ ne pose problème à personne ; la sagesse africaine y répond avec économie par ce proverbe : « Lorsque tu montres quelqu'un du doigt, souviens-toi que tu as trois doigts qui sont pointés vers toi-même. » Une fois cette évidence reconnue, l'introspection se déclenche avec l'espoir d'accoucher d'une réponse susceptible de nous permettre de voir ce qui peut être corrigé pour avancer.

À propos du musée de Tervuren ou d'autres choses, Monsieur Kashama fait œuvre utile en invitant son guide à passer à un autre stade du débat. Là-dessus, il n'y a pas de quoi fouetter un chat mais, là où l'auteur semble pécher, c'est lorsqu'il argumente, sans se poser la question de savoir si son texte sera, oui ou non, digeste dans le camp des Congolais ? Comment peut-il oser donner en exemple la Suisse et le Luxembourg en arguant que ces pays se sont développés sans passé colonial ? La Suisse, n'a-t-elle pas été impliquée dans la traite des Noirs ? Sa neutralité pendant la guerre mondiale ne lui a-t-elle pas permis d'être le coffre-fort de ceux qui partaient sans savoir s'ils reviendraient ? Et le point commun entre la Suisse et le Luxembourg ? Les banques secrètes ou l'intelligence collective ? Comment peut-il citer en exemple le Rwanda, pays sorti de l'enfer, certes, mais dont le gros du budget vient de l'extérieur ? Parlant de son pays, un Rwandais de Louvain-la-Neuve disait : « Kigali est une belle tombe : fleurie et propre à l'extérieur, mais ne creusez pas pour voir ce qui se passe en-dessous ».


Un bâtiment scolaire au Kasaï, pour moitié financé par Charlotte

Cette mise au point n'invalide pas la question que se pose Monsieur Kashama : pourquoi la RD Congo patauge-t-elle ? Dans la postface de la revue Congo Meuse numéro 12, Jean Claude Kangomba participe au débat : « Aucun pays africain n'a décidé de renoncer au type de modernité qui a caractérisé l'entreprise coloniale (…) ; il faut, de manière responsable, se poser la question : les nouveaux États ont-ils toujours mieux fait que l'instance coloniale tant décriée ? ».

Congolais, nous devrions arrêter nos jérémiades et nous poser la question d'aujourd'hui : que faisons-nous de ce que l'histoire a fait de nous ? Frédéric Mitterrand ajouterait : « Le Japon a été écrasé, les Japonais ont fini par se relever ». Le Congo vient de se doter d'un nouveau gouvernement. Faut-il, à propos de ses membres, se poser la question de l'intelligence collective ou celle de l'honnêteté, du sens de la responsabilité, de la compétence professionnelle et/ou de l'indépendance par rapport aux grandes puissances à travers leurs multinationales ? Ne faudrait-il pas aussi se poser la question de ce mariage difficile entre nos paradigmes traditionnels et ceux apportés par les Occidentaux ? Pourquoi, au Congo, certaines personnes trouvent-elles que telle autorité politique, reconnue coupable pour détournement des fonds publics devrait être libérée parce qu'elle n'est ni la seule ni la première à avoir volé ? Serait-il exagéré d'affirmer que nous nous accommodons plus de l'impunité que de la rigueur de la loi ?

À la place de Monsieur Kashama, j'inviterais son guide à ne pas s'arrêter aux accusations faciles, mais je l'encouragerais tout de même à rester vigilant car il se passe encore au Congo, aujourd'hui, des horreurs qui sentent le coltan. Si l'intelligence collective suffisait, à elle seule, la Libye et l'Irak ne seraient jamais dans l'état chaotique où ils sont aujourd'hui. Permettez-moi de terminer avec cette anecdote : Charlotte, une dame belge, avait entendu parler de notre engagement pour l'éducation des jeunes en RD Congo. Elle m'a invité chez elle et m'a remis dix mille dollars ; à cette somme j'ai ajouté le même montant et nous avons construit une école dans un village. Son argent s'accompagnait de cette phrase : « Tout ce qui n'est pas donné est perdu. À mes frères et sœurs d'Afrique, bonne route ! » ■

LETTRES DU BURUNDI (3)

Où l'auteur rencontre des habitants de Ruyigi, de Gitega et de Bujumbura, rendant compte de leurs vies et de leurs métiers, promenades pédestres - mais pas seulement -, où il a l'occasion de voir la vie au Burundi sous ses divers aspects et de constater la présence massive d'agences onusiennes, ès qualités, et où il est également confronté aux conséquences d'un accident impliquant un jeune enfant burundais, renversé par un camion militaire belge.

Ecrit le 30 mars 2007.

PAR MARC GEORGES TEXTE ET PHOTOS

RUYIGI

Même si la ville est petite, Ruyigi n'est pas sans charme : les rues du centre sont bordées d'arbres (eucalyptus, cèdres). Peu de détritus, alors qu'aucun service de ramassage d'immondices n'existe. Beaucoup de bâtiments de l'époque de la tutelle belge existent encore : l'hôpital rural ainsi que de nombreuses maisons sont encore visibles et en relatif bon état. (1 Maison de style colonial). Malheureusement, ces maisons qui étaient entourées à l'époque de haies de bougainvillées, sont maintenant pour la plupart emmuraillées.

Je profite de la journée du vendredi, jour de marché, pour faire le tour de la ville, guidé par Amatus, un des employés de Maggy. La visite se fait à pied. Étonnement des Burundais : un muzungu qui marche est un spectacle tellement rare que cela me vaut d'avoir, en passant à côté de l'école, une troupe d'enfants à mes basques. Il n'y a que de la curiosité de leur part. La joyeuse bande ne demande qu'à être photographiée : la vue de leur image sur mon appareil photo déclenche leurs rires. (2 Enfants hilares)

Le marché constitue le lieu où traditionnellement se fait le plus gros des échanges commerciaux d'une région. Comme Ruyigi est un chef-lieu de province, son marché y est particulièrement important. Un tout nouvel ensemble vient d'être construit en périphérie de la ville : les concessions qu'il contient étant chères, les plus pauvres tiennent leur étal à l'extérieur de l'enceinte. Une visite de marché permet de faire une estimation rapide de la nourriture disponible[1] et surtout des types d'aliments. Il n'y a, ici, manifestement aucun problème à se procurer des tubercules (patates douces, manioc, pommes de terre), féculents (maïs, bananes plantain), légumes (tomates, feuilles de manioc, aubergines, choux-fleurs, oignons, ...), lipides (huile de palme, dont les vendeurs sont maintenus en dehors de l'enceinte du marché pour cause de risque d'incendie), quelques rares fruits (ananas). (3 Marché). Par contre, très peu de protéines : pas de haricots (qui constituent cependant la ration de base au Burundi), peu de poisson (quelques Ndagala[2]), de rares volailles. Le pays se trouve pour le moment dans ce qu'on appelle « la phase de soudure » : les greniers sont sans doute vides et la nouvelle récolte est attendue. Je suppose que la situation nutritionnelle de la population doit être délicate, pour le ▶

SIGLES & ABREVIATIONS

OMS : Organisation Mondiale de la Santé

PAM : Programme Alimentaire Mondial

PNUD : Programme des Nations-Unies pour le Développement

UNHCR : Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés

UNICEF : Fonds des Nations-Unies pour l'Enfance

ONG : Organisation Non Gouvernementale

ACF : Action Contre la Faim

CNS : Centre de Nutrition Supplémentaire

CNT : Centre de Nutrition Thérapeutique

1. Ce qu'on appelle en jargon nutritionnel le « Food Basket Monitoring ».
2. « Fretin », en kiswahili.


1


2


3

moment : les conséquences des carences en protéines, surtout chez les enfants (kwashiorkor) sont sans doute présentes mais, pour en être sûr, il faudrait pouvoir disposer des résultats d'une enquête nutritionnelle. Et comme souvent, ces enfants dénutris ne sont pas visibles à l'extérieur des maisons.

Des artisans sont présents, couturières, repasseuses, un réparateur de vélos, tout se fait à « l'huile de coude » : le fer à repasser fonctionne encore au charbon de bois, les machines à coudre sont « à pédale ». (4 Couturières)

La voiture individuelle et les motos étant relativement rares à l'intérieur du pays, le vélo constitue de facto le moyen de transport et de déplacement le plus utilisé mais les premières scènes « vélocipédiques » auxquelles j'ai assisté n'ont pas épuisé le sujet. (5 Réparateur de bicyclettes) L'usage que les Burundais font du vélo n'arrête pas de surprendre. Ce sera nécessairement un vélo robuste, dont le porte-bagages d'origine doit obligatoirement être remplacé par un vatar local, beaucoup plus solide, fabriqué en « fer à béton ». En gros, le vélo s'emploie de deux façons : transport de personnes ou de choses. Mais que de variations sur ces 2 thèmes ! Pour s'identifier, les propriétaires apposent à l'arrière du porte-bagages une plaque portant la mention « taxi vélo » ou même « taxi vélo safari » (6 Vélo-taxi) ; la décoration de l'engin ne saurait être en reste et certaines inscriptions appellent à la protection de Dieu (on ne sait jamais, vu l'état des freins). La position « amazone » est le privilège des femmes, leurs longues jupes ou leurs pagnes leur interdisant toute autre position ; il en coûte 500 Francs Burundais pour une course et il n'est pas d'usage de descendre du porte-bagages quand, dans une côte, le cycliste doit mettre pied à terre et pousser sa bécane : le passager a payé sa course et en veut pour son argent. Une chaise renversée, solidement arrimée, sert à transporter les petits enfants ou les poules, parfois des chèvres, les barreaux servant de garde-fou. Mais la vraie aventure commence quand il s'agit de transporter des objets. Le poids des charges, de


4


5


6


7

100 à 150 Kg, est aussi impressionnant que leurs dimensions : une hauteur de chargement de 1,50 mètre au-dessus du porte-bagages est fréquente (transport de régimes de bananes, 16 bacs de bière – bouteilles de 66 Cl, vides, mais quand même !) ; planches de 2 à 3 mètres, arrimées en travers et constituant alors de redoutables obstacles pour la circulation automobile. Pousser ces attelages et en maîtriser l'équilibre n'est pas à la portée du premier venu : on comprend alors mieux le comportement des « Kamikaze », au retour de leurs courses, quand leurs vélos sont allégés de leurs charges. (7 Vélo-camion)

Ruyigi est le siège du bureau ou du sous-bureau de multiples agences d'aide civiles : c'est une caractéristique constante des pays « à problèmes » (guerres civiles, sécheresses, tsunami, ...) que d'en accueillir un grand nombre. Le Burundi ne fait pas exception à la règle. Certaines organisations sont sérieuses, d'autres moins, elles se présentent nécessairement sous l'étiquette « humanitaire », tentant de couvrir tout l'éventail des besoins, de l'urgence au développement, en passant par la réhabilitation, au risque, souvent, de se marcher sur les pieds, tant leurs « raisons sociales » sont proches. On ne compte plus, même à Ruyigi, les véhicules estampillés du logo d'une de ces organisations. C'est toujours un véhicule blanc de type 4X4, le plus souvent de marque Toyota, qu'on peut prendre comme étalon de la place qu'occupe l'organisation dans la « hiérarchie » des organisations humanitaires, le sommet étant évidemment occupé par tout ce qui constitue la nébuleuse « U.N. » : UNHCR, OMS, UNICEF, Tout en bas de la pyramide, on trouvera des Toyota Hi Lux, avec, écrit en lettres géantes, « Don de ...» (souvent une agence U.N.) et, en plus petit, le nom de l'organisation bénéficiaire, burundaise la plupart du temps. Rappelons l'adage qui veut que « la main qui donne est toujours au-dessus de la main qui reçoit » : le donateur se doit, naturellement, de faire remarquer à quel point il est généreux. Un cran au-dessus, on trouve les véhicules des ONG occidentales, souvent des pick up Hi Lux « double cabine » ou des Land Cruiser « grande cabine ». Leur confort reste sommaire : les budgets de fonctionnement de ces organisations sont, en général, tellement serrés qu'elles ne peuvent se permettre plus. Ces véhicules, au moins, ne portent pas un nom de sponsor. Le sommet est atteint avec les véhicules des agences de l'ONU (UNHCR, OMS, UNICEF, ...), de type « Land Cruiser » : l'équipement standard comprend obligatoirement une grosse antenne radio (CODAN) à l'avant du véhicule et le conditionnement d'air, ce qui les rend immédiatement reconnaissables.

Le conducteur est nécessairement un Burundais qui conduit son patron à tombeau ouvert, en suivant comme son ombre le véhicule d'escorte de l'armée Burundaise, le niveau d'« insécurité » étant tel que tous les véhicules U.N. doivent être escortés. Le patron, surtout s'il est « grand », se trouve à l'arrière droit du véhicule, signalant ainsi au commun son statut social. La voiture passe, toutes vitres fermées, au milieu de la population que l'organisation est supposée aider, avec toute l'arrogance du « riche visitant ses pauvres ». Pour notre édification à tous, des dizaines de véhicules flambant neufs portant les lettres U.N. sont parqués à proximité de l'aérodrome de Bujumbura dans les dépôts de l'Organisation.

Connaissant le coût d'un Land Cruiser hors TVA (+/- 40.000 Euro), une estimation grossière permet de calculer que cet argent aurait pu être dépensé à acheter 6.000 tôles, permettant de couvrir 166 maisons (36 tôles/maison) et d'abriter 1.100 personnes (7 personnes par famille) : sans verser dans la démagogie, ne serait-il pas possible de reconsidérer le type de véhicule dont seraient équipées les agences de l'ONU et ce, d'autant plus que l'image de marque que traînent ces Land Cruisers est assez désastreuse ? Ironiquement, on peut rappeler les principaux termes de la Charte d'Ottawa (Novembre 1986) de l'OMS[3] :

Les conditions et ressources préalables sont, en matière de santé : *la paix, un abri, de la nourriture et un revenu.*

Toute amélioration du niveau de santé est nécessairement solidement ancrée dans ces éléments de base.

L'ONU a amené dans ses bagages un contingent anglophone important : ces Onusiens ne sont pas gênés, dans un pays francophone, de placarder leurs inscriptions uniquement en Anglais et de ne parler que l'Anglais. Le maintien du Burundi dans la francophonie pourrait s'avérer problématique (proximité de pays anglophones, activisme avoué des USA et du Royaume-Uni, sans parler de l'Afrique du Sud), d'autant que seulement 10 % de la population burundaise parle français. Aussi, le gouvernement a-t-il décidé d'agir sur deux plans : gratuité de l'enseignement primaire et enseignement du français dès la première primaire.

Un Congolais de Brazzaville, Paul, travaille pour le PNUD : immigré depuis 20 ans au Canada, il met, comme il dit lui-même, « un peu d'Occident dans son Afrique ». Paul éclaire ma lanterne quant à la manière dont les agences civiles de l'ONU travaillent – en tous cas, dans les grandes lignes : les fonds propres ne sont là que pour assurer les frais de fonctionnement ; elles mettent en œuvre des programmes avec des ONG (nationales ou « internationales ») ou un organisme officiel partenaires. Les partenaires du PNUD sont, dans la province de Ruyigi, essentiellement des ONG nationales. L'Agence reste active dans toute la partie « Est » du pays, avec une attention particulière pour la province de Ruyigi, une des plus sinistrées. La province tente de passer à la phase « développement », même si des retours vers l'urgence sont encore fréquents, compte tenu par exemple, du régime des pluies (sécheresse ou inondations), si important dans une économie paysanne. Un comité provincial, présidé par le Gouverneur, est chargé de la sélection des projets : une fois le projet approuvé, un appel d'offres est lancé aux ONG candidates, le financement étant le fait d'accords multilatéraux (Union Européenne) ou bilatéraux (Belgique, Luxembourg, Canada, Japon...). La population doit évidemment être directement concernée par le projet : information, formation, suivi, ... du début à la fin du programme, qu'on fête alors par une animation de circonstance et une distribution de diplômes. Un des volets majeurs de ces programmes concerne l'intégration dans les associations de paysans de réfugiés, rapatriés, démobilisés, ... Le PNUD est, en l'occurrence, l'intermédiaire entre les bénéficiaires et les donateurs : il est, entre autres, chargé de la surveillance de l'évolution du projet et rend compte à l'autorité et aux donateurs de son évolution. Le gouverneur de province, de son côté, organise régulièrement des réunions de coordination avec les organisations représentées à Ruyigi (PNUD, UNICEF, UNHCR, PAM et ONG). Il va sans dire que les ONG désireuses de travailler dans la région doivent être connues des services provinciaux : il est hors de question de commencer à travailler sans approbation officielle. Notons que chaque agence onusienne a un « correspondant » burundais (antenne ministérielle locale, services provinciaux, ...). ▶


8


9



10


11

3. Organisation Mondiale de la Santé.


12


13


14

Nonobstant, j'irai visiter la communauté humanitaire de Ruyigi. Comme j'ai travaillé avec l'ONG « ACF » à deux reprises (Rwanda, Tchad) et que j'ai pu apprécier son efficacité et sa modestie, je commencerai par elle. ACF est présente à Ruyigi depuis 2003. L'enquête nutritionnelle réalisée par l'ONG en janvier 2007 a montré des chiffres de malnutrition raisonnables et a permis de confirmer les facteurs qui obèrent l'équilibre alimentaire : l'accès à la terre (rendu encore plus crucial par le retour des réfugiés de Tanzanie et qu'il faut réinstaller), les aléas climatiques (les précipitations varient de colline à colline) et la surpopulation (notion cruciale en effet, car avec une proportion comptant pour 90 % de la population totale, on imagine que les paysans se disputent la moindre parcelle de terre cultivable). Comme je l'avais supposé, avril constitue bien la « période de soudure » : les greniers sont vides et la nouvelle récolte est annoncée. La situation nutritionnelle n'est, malgré tout, pas dramatique : les prix sont à la baisse. Le programme ACF répond à une stratégie de santé publique et vise à développer quelques programmes « en amont » : en effet, il ne sert à rien de soigner une population sévèrement mal nourrie si, après lui avoir donné à manger (« donner un poisson ») si nécessaire dans des centres « ad hoc », on oublie de résoudre les causes profondes de cette malnutrition (« apprendre à pêcher »). Plusieurs activités sont d'abord mises sur pied : dans la phase d'urgence, la réhabilitation nutritionnelle est effectuée dans 20 CNS (8 CNS) pour les enfants les plus faiblement atteints et dans 1 CNT, pour les plus mal nourris, essentiellement des cas de kwashiorkor, selon un protocole recommandé par l'UNICEF. Le nombre de bénéficiaires est en baisse et la mortalité est faible : la prise en charge est efficace. La fin du traitement se poursuit à domicile : pour ce faire, les mamans reçoivent des biscuits hyper protéinés et hyper caloriques, fabriqués à base de pâte d'arachides et de lait, les bien connus « Plumpy'Nut... ». Malheureusement, ces biscuits coûtent cher, en grosse partie parce qu'ils sont fabriqués à l'étranger (France). Le paradoxe est que les paysans Burundais cultivent l'arachide. Il serait concevable de produire ce type de biscuit au Burundi, à deux conditions : améliorer les conditions d'entreposage de l'arachide, de manière à éviter une contamination par l'aflatoxine (à l'origine de cancers du foie) et créer une filière de fabrication et de distribution. Dans les 2 cas, les obstacles ne semblent pas insurmontables.

La malnutrition ne touche pas que les enfants, des adultes aussi en sont atteints et sont eux aussi pris en charge. La prise en charge est globale et va de l'enquête nutritionnelle sur le terrain (une fois tous les six mois) jusqu'aux soins médicaux, en passant par la formation du personnel burundais. Une grosse activité « Eau et assainissement » (« Wat/san » en jargon ONG) se développe parallèlement, et consiste en l'aménagement de sources (chambres de captage), d'adductions d'eau et de contrôle de qualité. Là aussi, le réseau complet est placé sous la responsabilité de fontainiers burundais, qui ont reçu la formation nécessaire. L'approvisionnement en eau n'est pas un problème au Burundi (pour le moment, en tous cas) : les sources sont très nombreuses et il n'est pas envisageable de construire des puits.

La sécurité alimentaire fait partie d'une stratégie à plus long terme, qui vise au développement durable : il s'agit, en l'occurrence, de projets appuyés par le ministère de l'agriculture burundais mais qui, malheureusement, ne bénéficient pas encore de toute la sollicitude des bailleurs de fonds. Seront surtout développées les activités génératrices de revenus (AGR) comme la lutte antiérosive, le reboisement, ... La culture sur brûlis est désormais interdite - ce qui, trop souvent, fait démarrer des feux de forêts : les autorités sont maintenant décidées à sévir ; la punition est collective, ce qui explique que les paysans courent désormais pour éteindre les incendies alors qu'auparavant, c'était le « laisser faire, laisser aller » qui prédominait.

Dans le domaine de la lutte antiérosive, des barrières sont créées par des haies de Trypsacum laxum (voir revue Nr 58 « Qui est Maggy Barankitse ? »), plan-


15


16

tées en suivant les courbes de niveau : cette plante constitue de surcroît un fourrage pour les vaches et les chèvres, évitant du même coup les dégâts que provoquent celles-ci au couvert végétal. Le vétiver, des racines duquel on extrait une essence utilisée en parfumerie, testé pour le même usage au Rwanda voisin, pourrait constituer un supplément de revenus pour autant qu'une filière de production existe, ce qui n'est malheureusement pas (encore ?) le cas. Et sur un tel terrain bien aménagé, les rendements actuels de la culture du haricot pourraient encore être triplés si on le plantait de haricots « volubilis », variété qui a cependant besoin d'un tuteur pour s'y accrocher : le système « D », utilisant la tige de maïs qu'on laisse en terre après en avoir arraché l'épi, constitue une solution ingénieuse. Certains paysans aux alentours de Ruyigi mettent déjà cette technique en œuvre : la valeur de l'exemple fera le reste. (9 Haricots volubilis)

Mes pas m'amènent, dans le courant de l'après-midi, devant le bâtiment du sous-bureau régional du Haut-Commissariat des Nations-Unies pour les Réfugiés (UNHCR) : j'ai la surprise de me retrouver face à Lino, Italien pur jus, avec lequel j'ai travaillé au Tchad. Célibataire (très) endurci, Vénitien et digne héritier des manières de la Sérénissime, il reçoit à sa table ses invités en les servant dans des verres en cristal (anecdote bien connue de ses collègues en poste à Dilolo, en RDC) à la condition qu'ils apportent eux-mêmes le vin ! D'un abord un peu rugueux, il se révèle d'une gentillesse extrême et ne se montre pas moins galant avec les dames.

Ruyigi et sa région sont sorties de la période de conflit depuis à peine un an, autant dire hier. Beaucoup d'habitants ont ou bien fui en Tanzanie ou ont été tués. De très nombreuses maisons, quelquefois d'excellente qualité, sont toujours laissées à l'état d'abandon. Les réfugiés continuent d'affluer et il faut les réinstaller : c'est dire si la phase d'urgence est loin d'être passée. Et le problème est d'autant plus crucial que Ruyigi se trouve sur la route qui vient de Tanzanie, route que beaucoup de réfugiés empruntent pour revenir au pays. Les retours ne vont d'ailleurs pas toujours sans mal : comme il n'y a pas de titres de propriété, de graves litiges naissent par suite de réoccupations sauvages de terres et de maisons dont les occupants illégaux sont chassés.

Les organisations humanitaires présentes continuent de couvrir l'urgence en essayant, progressivement, de passer à la réhabilitation et à la reconstruction. Mais les Organisations décident et les paysans disposent : les semences distribuées sont trop souvent consommées comme aliments, vu les carences qui règnent encore. Les projets ne manquent cependant pas, en province de Ruyigi, qui permettront sans doute, à terme, d'atteindre l'autosuffisance alimentaire. Le pays est parsemé de fonds de vallées et de marais : des rizières y avaient été aménagées, bien avant les conflits ; on est en train de les réhabiliter et là où c'est déjà le cas, on fait deux récoltes par an : riz, haricots, pommes de terre… L'eau des canaux d'irrigation peut aussi être empoissonnée : le son, sous-produit de la décortication du riz, sert alors à nourrir les poissons.

Mais les paysans ne verront pas leur sort s'améliorer substantiellement tant qu'ils devront vendre leurs récoltes immédiatement, faute de disposer d'entrepôts ou de greniers : comme toute la récolte arrive sur le marché en même temps, des spéculateurs parcourent la région et l'achètent à bas prix ; disposant de moyens financiers et de capacités de stockage, ils ont tout loisir d'acheter la totalité de la récolte et d'attendre que les prix montent. Aussi, la construction de greniers va bon train, au profit des coopératives paysannes. Ces dernières feront bientôt fonctionner des décortiqueuses, moulins, centres semenciers … permettant d'apporter une valeur ajoutée à leurs récoltes.

Les soirées à Ruyigi ne sont pas follement excitantes : la ville n'offre pas beaucoup de distractions et on est ici très loin de l'exubérance des cités congolaises. La ville est déserte à partir de 20Hr00 et les rares bars ouverts restent discrets et silencieux. L'obscurité vient vite (18Hr30) et comme on mange tôt, les soirées sont interminables. Nous sommes donc, par la force des choses, confinés dans notre réfectoire, qui nous sert de salle de sport, salle de briefing, salle de spectacle… où l'on relit la presse flamande, vieille maintenant de plusieurs semaines et regarde la télévision par satellite. Il y a bien une table de ping-pong et un jeu de fléchettes mais cela lasse vite. Aussi, quand une conversation accroche, cela tourne souvent sur « le bon côté de la vie », essentiellement la « bonne bouffe ». Et les hommes ne sont pas en reste pour s'échanger des recettes : Ric et Mike ne disent que du bien d'un filet de crème fraîche au Roquefort sur des huîtres, passées ensuite au four ! Conversation, au centre de l'Afrique, d'un surréalisme garanti, vu l'environnement au sein duquel elle se passe. ▶

GITEGA

Le samedi 14 avril, Mike, le commandant du détachement, me demande de me rendre à Gitega pour procéder à l'examen du petit garçon blessé dans l'accident de roulage du 5 avril, impliquant un de nos véhicules du « Buja Express » : le dossier « accident » doit être complété du rapport médical dressé par le médecin du détachement. Joachim conduit, Salvator, notre officier de liaison Burundais nous accompagne. Départ de Ruyigi à 08Hr00, nous devrions être de retour vers 15Hr00. Gitega est atteinte après une heure et demie de route. Nous allons directement à l'hôpital, où je prends des nouvelles de notre petit blessé. La visite se fait en compagnie du Dr Etienne, sous-directeur. Comme j'ai l'intention de prendre une photo de l'enfant, il me demande de patienter quelque peu, le temps d'améliorer l'apparence : j'attendrai que mon confrère dispose l'enfant sur un drap propre. L'état général est bon, mais vu l'importance des blessures, notre jeune patient restera sans doute 3 à 4 semaines à l'hôpital : promesse est faite de revenir régulièrement.

De l'extérieur, l'état de l'hôpital fait illusion : c'est vrai que l'architecture est belle. Mais c'est une fois à l'intérieur que l'on déchante : des cloisons de bois divisent l'espace des salles communes, héritées du temps colonial, en petites alcôves, accueillant chacune 2 patients. Le peu d'espace disponible et l'état de la literie est tel qu'il est inenvisageable d'y faire des soins de bonne qualité. L'hôpital mériterait une rénovation radicale mais les budgets le permettront-ils ? Il faut se souvenir qu'à l'époque où les conflits faisaient rage, le budget de l'action sociale comptait pour moins de 1 % du budget annuel de l'État alors que le département de la Défense en absorbait plus de 50 %. Le budget de la Santé est maintenant revu à la hausse mais reste insuffisant. (10 Hôpital de Gitega)

Il nous faut ensuite passer par le poste de police : la déposition des parents, faite en kirundi, devra être traduite en français pour être jointe au dossier d'accident. Comme tout ce travail d'écriture se fait à la main (il n'y a ni machine à écrire ni ordinateur), nous ne pourrons obtenir le document que vers 14Hr00 : cela nous laisse le temps de visiter la ville, qui compte de nombreuses traces, très bien conservées, de la présence coloniale allemande : le « boma », fort construit en 1912 (toujours utilisé par la police burundaise, et la « maison allemande »). La tutelle belge a aussi laissé des traces : l'hôpital – déjà cité, l'ancien « Cercle privé de Kitega », maintenant « Cercle Sisyphe », l'ensemble immobilier comprenant l'actuelle cour d'appel, le parquet, le musée national et la résidence présidentielle, le tout donné en cadeau en 1955 par la Belgique au Mwami Mwambutsa Bangiricenge. (11 Boma – 12 Maison allemande – 13 Cercle privé)

Il est midi : le passage par le Cercle s'impose, et nous nous installons sur la terrasse (à la surprise de Salvator qui, comme tous les Burundais, déteste s'exposer au soleil) pour une bonne bière et un repas. Le bâtiment est joli, le service impeccable. Nous y faisons la rencontre de Roland, de « Handicap International Belgique » qui, en voyant la plaque d'immatriculation de notre jeep, ne peut s'empêcher de venir vers nous : rencontrer des compatriotes à l'étranger constitue toujours un moment agréable. Roland, heureusement, ne craint pas de s'afficher avec des militaires : il n'y a pas, chez Handicap, cette agressivité, trop souvent la marque de mouvements « sans frontiéristes » vis-à-vis des militaires. Son organisation s'intéressant au travail de Maggy (le futur hôpital, en particulier), je lui propose de venir à Ruyigi le prochain week-end. Nous pouvons l'héberger, s'il le souhaite *(voir Nr 58, « Qui est Maggy Barankitse ? »)*.

Le repas terminé, du temps nous reste pour visiter le musée, visite que l'on effectue avec Jacques, le conservateur. C'est vrai que le musée est petit mais les commentaires de notre mentor permettent de mieux comprendre l'iconographie et la statuaire, essentiellement ethnologiques. Pour le visiteur qui débarque, l'occasion est idéale de prendre connaissance d'un passé, désormais révolu, mais dont certaines institutions sont l'objet de tentatives de réhabilitation.

- L'Ubushingantahe[4], datant de l'époque pré-coloniale, était l'institution des juges et conseillers du Mwami, composée de Baganwa, de Batutsis et de Bahutu. Elle constituait un facteur de cohésion : ses membres étaient choisis par la population pour leur sagesse et leurs vertus. On peut parler de « Juges Intègres ».
- Le tabac ne se fumait pas : on le prisait et, pour éviter qu'il ne s'échappe des narines, on pinçait celles-ci à l'aide d'un instrument ressemblant à une grande pince à linge.
- Les vaches n'étaient pas abattues, le prestige lié à leur possession l'expliquant sans doute en partie. Elles étaient cependant saignées à la jugulaire à l'aide d'une flèche et leur sang consommé par leurs propriétaires.

En prenant congé de Jacques, celui-ci m'accorde l'autorisation de prendre une photo de la statue du Mushingantahe, pour le symbole qu'il représente – il permettrait de relier le Burundi ancien et moderne. L'institution « d'ubushingantahe », que les autorités actuelles essaient de remettre en selle (accord d'Arusha pour la paix et la réconciliation au Burundi, 2000), pourrait être un des éléments permettant la pacification du pays. (14 Mushingane – 15 Haut-relief)

A côté du musée, le porche cintré de l'actuelle « Cour d'Appel » permet d'admirer un haut-relief (Boedts 1955) illustrant des scènes de vie de l'ancien Burundi : cette scénographie complète, de façon heureuse, ce qui a déjà été aperçu dans le musée voisin.

Retour à Gitega le 16 avril, pour revoir l'enfant blessé. Nous partons à deux, Mike et moi : lui conduit et moi j'observe.

4. « Ubushingantahe » : l'institution constituée des « Bashingantahe », les membres.

Il fait beau et l'état de la route impose une allure réduite : 60 Km/H nous suffisent amplement. Les portières de la jeep ont été enlevées, nous permettant ainsi de voir et d'être aperçus : la population commence à connaître ces militaires blancs et les salutations viennent maintenant plus spontanément. (16 Sur la route, entre Ruyigi et Gitega)

Les gens désœuvrés sont nombreux, moins nombreux cependant que les tâcherons qui font tout à la main. Il n'est pas inutile de rappeler que le chômage est tel que la mécanisation est ici impensable : la force humaine est d'usage, même pour les métiers les plus durs. Depuis longtemps disparus chez nous, les « scieurs de long » trouvent encore à s'exercer au Burundi : ils manipulent leur longue scie (3 à 4 mètres de longueur), l'un tirant, l'autre poussant ; ils ont auparavant creusé une fosse (à la pelle) sur laquelle on dispose la grume à traiter – l'un des deux scieurs se place dans la fosse, son collègue, hors de la fosse, prenant l'autre manche de la scie, disposée selon une diagonale ; leur journée de travail commence à 06Hr00, se termine vers 15H00 : ils auront ainsi consommé 6.000 Kcalories.

Un boulanger fait son pain le long de la route : ses pâtés sont disposés sur une plaque et il se sert d'une tôle ondulée pour y disposer ses petits pains. Lui et ses amis sont tous hilares, quand ils se rassemblent autour du pétrin pour que je les prenne en photo : je promets de leur en amener. (17 Boulanger et ses amis)

Nous avons pu voir l'enfant : il se porte bien, les plaies cicatrisent et les fractures consolident. La maman n'exprime qu'un seul regret, c'est que nous ayons oublié les biscuits !

BUJUMBURA

Mission terminée, le détachement belge quitte Ruyigi le 27 avril, direction Bujumbura, avec tout le convoi : la descente vers Bujumbura est impressionnante, le point de vue sur la ville, à partir du « banc d'Harroy[5] » est superbe. Et avant le retour du personnel vers la Belgique, nous nous installons à l'Hôtel Club du Lac Tanganyika. C'est en déjeunant du haut de la salle à manger qu'on se rend compte du spectacle époustouflant que le lieu offre : on se retrouve face au lac Tanganyika et aux montagnes qui ceinturent la ville. Une légère brume ajoute une touche éthérée au tableau. L'enchantement est complet quand on apprend que deux hippopotames sont venus brouter ce matin sur la plage de l'hôtel. (18 Arrivés par la Ruzizi)

Alfredo, Napolitain pur jus, le gérant de l'hôtel, m'entretient des pillages que son établissement a subis, quelques années seulement après sa construction. Il reste encore des séquelles mais la plus grande partie de l'hôtel est redevenue fonctionnelle. Il emploie 130 personnes. Son credo dans l'avenir du Burundi, il le voit à travers le tourisme : les dépenses d'un touriste pendant 5 jours permettent de faire vivre un employé pendant un an. Et on compte quatre emplois indirects pour un emploi direct : Alfredo estime à 3.000 le nombre d'habitants vivant des revenus que l'hôtel leur fournit. Alfredo voit dans le tourisme un facteur de paix. Il constitue, d'autre part, l'industrie la plus démocratique : il n'y a en effet aucune sophistication particulière dans le travail des maçons, plombiers, menuisiers, décorateurs, maraîchers, personnel d'entretien, ... Même la gestion de l'hôtel est laissée aux Burundais, Alfredo ne faisant que des séjours épisodiques à Bujumbura.

Bujumbura est une ville étonnamment propre : les bâtiments de style colonial du centre-ville sont bien conservés et donnent à la capitale un air rétro de bon aloi. La visite du marché ne fait craindre qu'une seule chose, les pickpockets, mais tout se passe bien. Là comme ailleurs, le fait de parler Kiswahili en étonne plus d'un et me fait considérer comme faisant partie des leurs.

Les habitants croient au retour de la paix, si l'on en juge par le nombre de restaurants de bon niveau, de boîtes et de cafés qui se sont ouverts récemment. La ville n'a qu'un seul musée : en plein air, il comprend un petit zoo et une très intéressante réplique du « rugo » du Mwami, témoin d'un habitat et d'un mode de vie maintenant bien oublié. (19 Rugo du Mwami)

Certains tentent de sauver de la disparition les traditions burundaises : il importe de transmettre aux générations actuelles et futures un patrimoine culturel essentiellement oral (rites et cérémonies liés à la naissance, aux fiançailles, au mariage, à la mort, aux visites, ...). Barbara Ndimurukundo-Kururu, professeur à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université du Burundi, s'efforce de rassembler tous ces éléments avec l'intention d'en faire un livret qui sera distribué dans les écoles : la jeune génération doit connaître son passé pour préparer l'avenir, selon l'adage bien connu. Elle cherche un éditeur : je lui ai promis d'en contacter un dès mon retour en Belgique. ■

A suivre

La prochaine et dernière lettre du Burundi, Burundi 4, portant sur Le génie militaire belge, paraîtra dans le n°60


17


18


19

5. Du nom du dernier résident Belge au Ruanda-Urundi, Jean-Paul Harroy, à la base de la construction de la nouvelle route Usumbura-Kitega.



BATUMBULA, MITUMBULA, LUKWAKWA OU BLANCS ANTHROPOPHAGES AU CONGO

PAR FELIX U. KAPUTU, AVEC LA CONTRIBUTION DE RAOUL DONGE, LAY TSHALA ET FLORY F. FRAIPONT

Les légendes sont généralement connues comme des récits qui lient les faits historiques vaguement remémorés et mêlés au cours de la mémoire collective à l'imagination féconde de la population en général et de quelques artistes spécialistes en particulier. Certains de ces faits historiques ont produit des épopées dont le penchant historique et culturel à travers un personnage ou un groupe de personnages mi-dieux et mi-humains dont les actions, la résolution des problèmes sociaux ont servi à construire les fondements des civilisations. Les légendes, de leur côté, même dans le cas où certaines ont fini leur course dans des pages écrites, d'autres versions ont, généralement continué dans le temps et dans les espaces géographiques. Qu'il s'agisse des légendes ou encore des épopées, elles sont éparpillées à travers le monde tout en reproduisant certains modèles de questionnement et de réponse aux questions existentielles. Dans le cadre des littératures orales, les deux genres sont souvent étudiés aux côtés des mythes qui, de leur côté, offrent toute une panoplie, une gamme chromatique et thématique dont les narrations vont des faits sociaux, religieux, merveilleux et miraculeux, couvrant la création du monde matériel, des êtres humains et non humains, et les habitudes du quotidien des uns et des autres (Finnegan, 2012 ; Hecquet, 2009 ; Palme, 1976 ; Eliade 1998 ; 1963). Dans ce cadre, l'Afrique ne s'exclut pas de ce monde de création, créativité, des systèmes mnémoniques conçus et retenus à travers l'oralité aux facettes multiples. Comme ci-haut souligné, les faits historiques contribuent beaucoup à la profusion des légendes particulièrement quand ils ne sont pas accessibles à tous à travers les mêmes sources (Maalu-Bungi, 2006). Leur cheminement à travers diverses couches des populations contribue à produire diverses versions. Les faits historiques peu connus en Afrique en général et en République démocratique du Congo (dont question ici) tournent autour de la colonisation et ses divers avatars. Si les dates historiques de la colonisation sont de plus en plus précises et les grands tournants temporaires enregistrés, le titre ci-haut retenu permet de comprendre comment la présence européenne au Congo a contribué à « enrichir » les productions artistiques et autres de l'oralité. Les légendes locales ont été enrichies à travers diverses versions reproduisant de grands thèmes du monde légendaire : la bête dévorante, le monstre mangeur d'hommes, les masques monstrueux avaleurs d'enfants, les esprits maléfiques destructeurs des communautés humaines, et bien d'autres encore (Kasereka, 2004 ; White, 2000 ; Rubbers, 2004 ; De Heusch, 2000). Mais en même temps, il y a lieu de noter que déjà lors de l'arrivée des Portugais, les grands navires aperçus dans les vicissitudes de la côte atlantique étaient localement identifiés comme des vaisseaux divins sortis des entrailles de l'océan, ou mieux encore de l'au-delà avec des êtres exceptionnels que les ancêtres avaient envoyés. Ceux-ci venaient contribuer à augmenter la capacité magico-religieuse des rois kongo (même si plus tard, les indicateurs clairs démontreront et dévoileront de plus en plus leurs visées mercantilistes et coloniales bien différentes des attentes locales). La succession des faits avérés et surtout celle de « fake news » autour de nouveaux venus fut responsable de la circulation de diverses croyances incluant certaines formes d'invincibilité, des peurs, et des certitudes et incertitudes, toujours connues comme fondement des récits oraux susmentionnés (Okpewho, 1992 ; 1990). Tenez, par exemple, que les lunettes pouvaient rester surveiller les poseurs de la ligne de chemin de fer de Matadi ou ailleurs dans une forme de duplication de la personne humaine (en soi une idée qui a tout son mérite quand on pense aujourd'hui aux caméras de surveillance). Sur ces entrefaites et d'autres similaires, une forme de légende a pris forme sous diverses versions incluant un nouveau personnage blanc. Ces versions autant proches des unes que des autres, toutes se retrouvent quant au rôle du méchant laissé aux Européens qu'il fallait fuir à tout prix. Ces méchants personnages se retrouvent généralement sous formes réduites dans le panier des féticheurs pour des consultations pour un exorcisme, une purification, ou encore leur maîtrise et utilisation (Bastin, 1984 ; Jordan, 2006 ; 2003 ; 1996). Toutefois, les versions qui ont le plus résisté à l'histoire et marqué la mémoire collective combinent les grandes peurs ressenties tout au début par des communautés entières et dont, finalement, les traces persistantes ne serviraient surtout qu'à faire peur aux enfants tout en gardant les schémas originaux de la littérature. Les récits de Batumbula, Mitumbula, Lukwakwa et autres entrent dans ce cadre au rythme de diverses versions parfois confondues ou influencées par les histoires des hommes, ou encore à l'histoire politique d'une province (Rubbers, 2009 ; Kasereka, 2004 ; Lepina, 1995 ; 1997 ; Barber, 1988 ; White, 2000). La plus populaire et la plus documentée lue pour nos lecteurs date curieusement de la période postindépendance. Elle vient de la province du Bandundu pendant les années 60 (Lepina, 1997 ; 1995 ; Ceyssens, 1975). De bonne foi, quelques missionnaires Jésuites lancèrent l'élevage des vaches pour des besoins de consommation locale de viande, d'agriculture, et d'économie, et ce, après avoir trouvé les voies et les moyens d'éviter les maladies faisant suite aux piqures de la mouche tsé-tsé qui avaient décimé ailleurs des troupeaux entiers et découragé toute idée d'élevage (Lepina, 1995 ; Ndala, 1997). Malheureusement, très vite, les récits locaux et ceux venus des autres parties du Congo lièrent l'existence des vaches à la magie et à l'anthropophagie. Le processus de la mise en commun d'un récit légendaire y trouvait les ingrédients nécessaires (Hecquet, 2009 ; Maalu-Bungi, 2006 ; Okpewho, 1999 ; 1990). En résumé : les vaches ne seraient rien d'autre que des êtres humains enlevés des terres lointaines et soumises à un long processus de transformation pour terminer leur course dans les marmites ou encore dans les boites à conserve comme viande consommable. Certaines fois ce processus mal effectué se terminerait soit avec un doigt humain perdu dans

une boite de conserve ou encore dans une ressemblance étrange dans la conduite ou dans le regard de dites vaches ressemblant aux humains tristes et en captivité sous l'effet de la magie et des produits chimiques (Ceyssens, 1975 ; Lepina, 1995). Dans les conditions susmentionnées, ce fut la panique générale dans la population et le sauve-qui-peut pour plusieurs, les uns choisirent tout bonnement de s'en aller vivre au loin des centres où il y avait des vaches pour préserver leurs familles (Lepina, 1997 ; 1995). Toutefois, dans leur fuite, ils prenaient soin d'annoncer la nouvelle. Ils avaient trouvé la raison fondamentale pour laquelle des individus isolés ou des familles entières disparaissaient des villages. Ils étaient enlevés de force pour finir dans les fosses d'élevage nourris abondamment de sel (un produit assez rare en certains endroits dans le passé) et d'autres produits magico-chimiques pour des changements physico-biologiques des hommes et des femmes en vaches, génisses et taureaux, dont la viande est consommée en abondance dans les terres lointaines, et dont personne ne revient jamais (Ceyssens, 1975). Ça serait donc une continuation ou mieux un corollaire de l'esclavage sous une forme nouvelle liée cette fois-ci à la production du travail local et de la viande pour nourrir les Européens localement et ailleurs (Ceyssens, 1975). Aussi, étant donné les tabous locaux, les peurs diffusées par les transfuges, du coup, les travailleurs qui côtoient la population blanche sont mises à contribution pour nourrir les versions existantes des ogres, ou encore des monstres dévorants, ou enfin la production de nouvelles formes artistiques (Finnegan, 2012 ; De Heusch, 2000 ; Okpewho, 1992). C'est le cas, notamment, des « boys » ou domestiques des Européens qui sont à la base du renforcement des croyances dans les pouvoirs magiques européens acquis notamment à la suite de la consommation de la viande humaine. Ces boys informent la communauté, plus ou moins innocemment, que la viande toute rouge cuite pour les patrons fait partie des repas nocturnes à longue durée. Elle serait consommée lors des orgies magico-religieuses leur procurant puissance physique, spirituelle, et socio-politique (Lepina, 1997 ; White, 2000). Ce genre de version de « Mitumbula » confirme l'entendement de l'éventreur ou du monstre qui reviennent régulièrement sur les lieux de leurs crimes pour récidiver tout en renforçant les stratégies destructrices (Palme, 1976 ; Okpewho, 1999). Ainsi, il n'est pas rare de découvrir après recherche une version comme celle de Lukwakwa. Il s'agirait de « l'esprit d'un méchant blanc qui débarque à l'improviste dans un village pour y prendre les jeunes garçons, les cacher dans des caisses et les emmener au loin dans des caisses pour un élevage d'engraissement et transformation ». Cette version qui trouve aussi sa place dans la mémoire collective, faisait peur même aux enfants des colons. En fait, après vérification d'un chercheur, il s'agirait d'un officier danois du nom de KNUD JESPERSEN. Celui-ci eut jadis la charge de recruter de jeunes Congolais pour la Force Publique. Curieusement, il avait aussi la charge du ravitaillement de ces recrues, spécialement en viande. Sans le vouloir, ce fait historique s'en vint ainsi grossir les légendes bâties autour de l'Européen dévoreur : l'officier danois avait malgré lui grossi les légendes en circulation. Dans la capitale de la République démocratique du Congo, et ailleurs spécialement dans l'ouest du pays, subsistent à ce jour deux versions « diluées » d'histoires susmentionnées. La première datant des dernières années de la colonisation fait encore référence aux captures d'enfants trainant dehors la nuit au-delà des heures acceptables. Ils encouraient le risque d'être enlevés et de disparaitre pour terminer comme des cochons de la production industrielle européenne, « Mundele Ngulu ». Si aujourd'hui les adultes en rient et comprennent la dimension folklorique, les enfants, quant à eux, y trouvent les mêmes récits mondiaux qui les effraient. Une deuxième version de ce récit produite dans la capitale congolaise expose les migrants non identifiés et qui aboutissent en Europe, spécialement en Belgique. Sans aucun papier et après avoir payé des passeurs qui les insèrent dans un groupe d'artistes musiciens, joueurs de football, ou encore un équipage de bateau, les « Ngulu » de notre temps arrivent aussi en Europe sans terminer dans les marmites ou les boites de conserve (Appadurai, 1996 ; 1986 ; De Certeau, 1991 ; Mudimbe, 1993 ; 1986 ; Barber, 1988).

CONCLUSION

Le monde entier connaît les genres littéraires classés dans l'oralité et employés spécialement dans les milieux sans écriture. Ils servaient à la fois pour la conservation de la mémoire collective, comme forme d'enseignement et de transmission de connaissances à travers les générations. Les contes, les fables, les légendes, les épopées, les mythes, les dictons, les proverbes, les chansons… enrichissent ces genres. Toutefois, il sied de noter que ces formes de communication ne naissent pas du néant. Bien au contraire, elles partent des faits sociaux notés en leur temps. Au Congo, l'arrivée des Européens différemment acceptée en plusieurs endroits aura définitivement servi à grossir les rumeurs sur leur provenance, leur capacité entrevue dans un monde qui croit dans les forces occultes dont la violence pourrait déranger la vie sociale et la sagesse à retrouver dans les transmissions orales. Il en découla alors diverses versions nées à la fois du départ en masse des gens comme esclaves, militaires, ou autres boys qui ne revenaient pratiquement pas, ou très rarement après de longues années. Il s'ensuivit localement la confirmation se basant sur les disparus pour parler de ceux qui disparaissent pour aller terminer leur course dans les marmites : une confirmation claire et nette de l'anthropophagie européenne. Si avec le temps, les Mitumbula, Batumbula, Lukwakwa semblent avoir perdu du terrain, il faut reconnaître que d'autres histoires comme celles de Mami Wata (connue aussi comme Mamba Mutu) continuent à effectuer leur bonhomme de chemin. D'autres, toutes simples, se développent en famille au profit de l'opposition de la lumière et l'obscurité, ou encore des éclairs et du tonnerre. D'autres un peu plus élaborées partent des tremblements de terre présentés comme le passage d'un grand monstre allant dans une direction ou une autre. ►

Il prendrait quelques sacrifices humains sur son passage. Ces récits continuent à faire peur à certains adultes et surtout aux enfants. Tout cela reste pratiquement insignifiant aux côtés de nouvelles tendances de la sorcellerie urbaine dont la peur provoque des discordes au sein des familles, continue à détruire des villages entiers, ou encore à déverser des enfants sur les routes urbaines. Accusés de sorcellerie, les familles se débarrassent des enfants qui finissent seuls sans soutien sur des routes dangereuses pour y pratiquer la mendicité (Geschiere, 1997 ; 1996 ; 1980). Le schéma de brutalité a changé au cours du temps, l'élément peur a trouvé d'autres facteurs pour son renforcement. La légende du dévoreur de la chair humaine continue. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Appadurai, A. (1986). The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspectives. (A. Appadurai Ed.) Cambridge : CUP.
- Appadurai, A. (1996). Modernity at Large: cultural dimensions of globalization. Minneapolis, London : University of Minnesota Press.
- Barber, P. (1988). Vampires, Burial and Death: Folklore and Reality. New Haven : Yale University Press.
- Bastin, M. L. (1984). *Ritual Masks of the Chokwe*. African Arts, v. 17, n. 4, 40-45, 92-93, 95-96. Aug.
- Ceyssens, R. (1975). "Mutumbula: Mythe de l'opprimé." *Cultures et développement 7* : 483–536.
- De Certeau, M. (1991). *L'invention du quotidien*. Arts de faire. Paris : Gallimard.
- De Heusch, L. (2000). *Le roi de Kongo et les monstres sacrés*. Gallimard, Paris. DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.4825
- Eliade, M. (1963). *The Sacred and the Profane: the Nature of Religion*. Paris : Gallimard.
- Eliade, M. (1998). *Rites and Symbols of Initiation*. New York: Spring.
- Finnegan, R. (2012). Oral Literature in Africa. Oxford: Oxford University Press.
- Geschiere, P. (1980). Child Witches against the Authority of their Elders. In J. W. S. Reimar Schefold, and Hans Tennekes (Ed.), Man, Meaning and History: Essays in Honor of H. G. (pp. 268-299). The Hague : Nijhoff.
- Geschiere, P. (1996). *Sorcellerie et politique : Les Pièges du rapport élite-village. Politique Africaine, 63*, 82-97.
- Geschiere, P. (1997). The Modernity of Witchcraft: Politics and the Occult in Postcolonial Africa (Sorcellerie et politique en Afrique - la viande des autres) Translated by Peter Geschiere and Janet Roitman. Charlotteville and London : University of Virginia Press.
- Hecquet, V. (2009). *Littératures orales africaines*. Cahiers d'études africaines, 195, 833-840.
- Jordan, M. (2003). *Tupele, les symboles du panier divinatoire Chokwe*. Tribal, v. VIII, n. 1, p. 2, 96-100.
- Jordan, M. (2006). *Makishi : Mask Characters of Zambia*. Los Angeles : UCLA Fowler Museum.
- Jordan, M.A. (1996). *Tossing Life in a Basket : Art and Divination among Tshokwe, Lunda, Luvale and Related Peoples of Northwestern Zambia.* PhD. Ann Arbor: University UMI Dissertation Service.
- Kasereka Kavwahirehi (2004). *La littérature orale comme production coloniale*. Cahiers d'études africaines [En ligne], 176, mis en ligne le 17 avril 2008, consulté le 17 juin 2020.
- Lepina, N. (1995). *Mouvement communautaire du progrès populaire et mitumbula depuis 1964*. Texte manuscrit en kikongo, inédit.
- Lepina, N. (1997). *Mitumbula na mboka na beto* (Mitumbula dans nos villages). Texte manuscrit en langue kikongo, inédit.
- Maalu-Bungi, C. (2006). *Littérature orale africaine : nature, genre, caractéristiques et fonctions. Bruxelles : I P.I.E.* Peter Lang.
- Mudimbe, V.Y. (1986). "*African Art as a Question Mark*". African Studies Review, v. 29, n. 1, p. 3-4.
- Mudimbe, V.Y. (1993). *From 'Primitive Art' to 'Memoriae Loci'. Human Studies*. v. 16, n. 1/2.
- "Postmodernity and the Question of the Other", p. 101-110.
- Ndala, T. (1997). *Quel développement par l'auto-promotion au Congo-Zaïre. Analyse de la trajectoire d'une ONG : le DPP-Idiofa/Bandundu*. Mémoire de diplôme. Genève : inéd.
- Okpewho, I. (1992). *African Oral Literature : Background, and Continuity*. Bloomington and Indianapolis: Indiana University Press.
- Okpewho, I. (Ed.). (1990). *The Oral Performance in Africa*. Ibadan, Owerri, Kaduna: Spectrum Books Limited.
- Palme, D. (1976). *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*. Paris : Gallimard.
- Rubbers, B. (2009). *The Story of a Tragedy: How People in Haut-Katanga Interpret the Post-Colonial History of Congo. The Journal of Modern African Studies, 47*(2), 267-289. Retrieved May 2, 2021, from http://www.jstor.org/stable/30224943 URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/4825 ;
- White, L. (2000). *Speaking with Vampires: Rumor and History in Colonial Africa*. Berkeley: University of California Press, Pp 119.

SCOUTISME ET GUIDISME AU CONGO (BELGE)

Il y a quasiment cent ans, le scoutisme, né en Angleterre en 1907 et implanté en Belgique depuis 1910, arrivait au Congo belge dans le sillage du voyage que le comte Carton de Wiart, ancien premier ministre, et son acolyte Norbert Laude, entreprennent en octobre 1922[1].

PAR SOPHIE WITTEMANS, DU CENTRE HISTORIQUE BELGE DU SCOUTISME - TEXTE ET PHOTOS

PIONNIERS ET PIONNIÈRES (1922-1937)

Norbert Laude est alors le commissaire général des Belgian Catholic Scouts, une association de scoutisme catholique qui place le prêtre à la direction des troupes scoutes. Transposant ce modèle à la colonie, il convainc, au cours de ce voyage, des missionnaires qui animaient des jeunes garçons au sein de clubs de sport, d'écoles de navigation ou de fanfares, d'en faire des scouts. Les Belgian Catholic Scouts leur fourniront au fil du temps uniformes et matériel. Le cardinal Mercier soutient l'initiative de ces missionnaires.

Fin 1927, on dénombre 20 troupes noires et au moins une troupe blanche au Congo. Elles sont certes dirigées par des missionnaires, mais souvent débordés, ces derniers font aussi appel à des laïcs pour organiser le scoutisme. Ainsi Marcel Clayot, ancien chef de troupe de Huy, fonde en 1924 à Elisabethville, avec l'appui du R.P. Coussement, une meute, une troupe blanche et une troupe indigène et organise le tout premier camp scout au Congo en 1925. Henri Durant relance la troupe indigène en 1930, alors qu'il avait déjà dû relancer la troupe Saint-Norbert de Léopoldville trois ans plus tôt[2].



Malgré la reconnaissance officielle de la Fédération des Eclaireurs catholiques du Congo Belge en 1929 et l'appui promis des missionnaires, le scoutisme fonctionne par intermittence pendant ses quinze premières années congolaises. Sa fragilité réside principalement dans les déplacements fréquents et les congés en métropole de ses animateurs. Il en va de même du guidisme, attesté chez les Sœurs Blanches à Baudouinville, M'Pala et Lukulu en 1923, probablement à la suite du passage de Laude et grâce à l'investissement d'une infirmière laïque, Marie-Pierre Reeve, mais qui s'éteindra rapidement.

STABILISATION ET ACCULTURATION (1937-1946)

En 1937, la situation se stabilise enfin grâce à la présence conjointe de trois grandes personnalités guides et scoutes : à Elisabethville, Madeleine Villain XIIII et Paul Van Arenberg, et à Léopoldville, à l'autre bout du pays, Pierre De Boever. Sous leur impulsion, scoutisme et guidisme vont dès ce moment adapter leurs pédagogies aux réalités du Congo (et en particulier à la jeunesse indigène qui sera très largement majoritaire dans l'effectif guide et scout) et essaimer, se diffuser plus largement dans le pays.

Paul Van Arenberg, juriste, ancien scout de St-Boniface Ixelles, chef de troupe à St-Gilles et scout marin, au Congo depuis 1926, est sollicité par le R.P. Coussement en 1936 pour recréer l'unité indigène d'Elisabethville, la future 2e St-Boniface, qui comptera meute, troupe et clan. Madeleine Villain XIIII, ancienne du Clan du Genêt, part en tant qu'assistante sociale à Elisabethville en 1933 et y établit le Foyer Social indigène avant d'y lancer le guidisme en 1937-38 (une compagnie européenne à la paroisse St-Pierre, deux compagnies indigènes au camp de l'Union minière et à la paroisse St-Jean. Elle dirige cette dernière). Pierre De Boever, qui avait fondé la ►

1. Sources principales : Archives, périodiques, photos du Centre Historique Belge du Scoutisme, du Fonds Saint-Boniface à Ixelles, des Guides Catholiques de Belgique, du ministère des Affaires Etrangères. Samuel Tilman, « *Le scoutisme au Congo Belge (1920-1960), une facette coloniale d'un mouvement de jeunesse mondial* » mémoire ULB, 1996-97. Sophie Wittemans, *Le guidisme catholique au Congo Belge et au Ruanda-Urundi, 1923-1960*, in « Cahiers Belges d'Histoire du Scoutisme », n° 3, 2008.
2. Fondée en 1922 lors du passage de Norbert Laude et portant donc son nom.

Léo 1939 CHBS



1950 Lady Baden Powell CHBS



E'Ville 1941 loup FSB

meute de la 3e Mouscron en 1932, fait renaître de ses cendres la troupe St-Norbert à Léopoldville en 1937, avant de fonder la troupe St-Pierre à la Cité indigène et la troupe St-Georges à Léopoldville Ouest en 1938.

Très vite, des groupes guides et scouts s'établissent plus loin dans ces provinces, animés par des chefs scouts indigènes. Du côté guide, il faudra compter sur des cheftaines blanches, laïques ou religieuses, aidées par des assistantes congolaises, jusqu'au moment où un niveau d'éducation suffisant sera offert aux jeunes filles (concrètement, la première cheftaine indigène sera investie en 1956, soit 20 ans plus tard !)[3]. Nos trois protagonistes ont bien compris que la clé de la pérennité du scoutisme et de son développement au Congo réside en la confiance faite à l'encadrement indigène du mouvement et à la responsabilisation progressive des membres (sizeniers, chefs de patrouille et routiers des clans).

Les pédagogies sont adaptées au contexte social et climatique : scoutisme et guidisme tentent de tirer les jeunes blancs d'une certaine médiocrité et facilité ambiante et à les pousser à l'effort et au service vrai. Par ailleurs, les tranches d'âge traditionnelles sont adaptées à la maturité des jeunes Congolais. Chez les filles surtout, le programme est adapté à leurs forces (par exemple leur habilité manuelle) et faiblesses (le développement de la personnalité, la lecture).

La Seconde Guerre mondiale, qui coupe le Congo de l'Europe, sera une période fertile en contacts avec le scoutisme et guidisme d'Afrique du Sud. Il en résultera, pour les Belges, la ferme volonté de se structurer en un seul mouvement pour tous, à l'inverse de la séparation sud-africaine entre Boy-Scouts et Girl Guides européens, Pathfinders & Wayfarers indigènes et Paradins métis. Les mouvements catholiques se fédèrent dès lors sur le plan régional puis national, adoptant chacun un seul in-

3. Mais Madeleine Villain XIIII ne désespère pas que ce moment viendra. Elle écrit en 1946 : « Pour créer une Compagnie guide dans les centres extracoutumiers, l'assistante sociale pourra se faire aider par des éclaireuses européennes ; elle s'efforcera surtout de former des assistantes indigènes qui doivent devenir le cadre du mouvement. Les scouts ont déjà des chefs indigènes. On peut espérer voir des cheftaines indigènes sous la conduite d'une cheftaine d'unité européenne. ».

signe et un seul uniforme pour tous. Affirmant son identité, le guidisme congolais prend en 1946 la dénomination de Fédération des Guides Catholiques du Congo Belge. Les revues scoutes Sois prêt et L'Écho voient le jour.

Au même moment, le scoutisme et le guidisme pluraliste BSB-GGB, jusque-là très peu présent, se développe : alors qu'il existait, avant 1946, des clans de coloniaux et du scoutisme indigène dans les missions protestantes, l'arrivée de l'enseignement laïc au Congo rend possible le scoutisme non-confessionnel dans les athénées. Il se développe pour les blancs dès 1945-46 et pour les Congolais à partir de 1954. Là aussi, on assiste à la progressive fédération de trois régions scoutes (Kasaï, Kivu, Katanga en 1948-49).

Une recension, sans doute minimaliste, dénombre, toutes fédérations confondues, 1580 scouts et guides au Congo en 1946, dont deux tiers sont congolais.

PRISE DE CONSCIENCE DE L'IMPORTANCE SOCIALE DU SCOUTISME/GUIDISME (1946-1960).

Les années d'après-guerre consolident cet acquis : guides et scouts congolais sont de plus en plus visibles dans l'espace public, grâce à la visite d'Olave Baden-Powell (la veuve du fondateur) en 1950 qui fait les grands titres dans les journaux, mais aussi à leur participation à des défilés à diverses occasions, comme la visite du ministre Buisseret à Costermansville en 1953, celle du roi Baudouin à Léopoldville et Elisabethville en 1957 et enfin de la reine Élisabeth à Albertville en 1958. Ils se montrent aussi lors de grands rassemblements où l'amitié interraciale, d'abord timide puis de plus en plus affirmée, est le thème dominant (par exemple le rallye de Kimuenza à Léopoldville en 1951, celui d'Elisabethville la même année, les Thinking-Days guides annuels).

Dès 1956, des clans de Routiers scouts interraciaux voient le jour, tandis que ce qu'on appelle « l'africanisation des cadres » des divers mouvements est en route[4]. Le premier chef d'unité catholique congolais est nommé en 1951 à Léopoldville, les BSB-GGB nomment également des Congolais à ces postes dès 1953. Du côté des guides, l'année 1956 est celle du premier clan interracial et de l'investiture de la première cheftaine de compagnie congolaise. L'Église catholique s'engage aussi en faveur du développement du scoutisme-guidisme en brousse (beaucoup de religieuses y seront cheftaines), tandis qu'à l'inverse, les quelques scouts et guides congolais invités en Belgique lors de l'Exposition universelle de 1958 feront la publicité des Missions !

Au même moment en Belgique, il y a de plus en plus de pages et d'images consacrées au Congo dans les revues et les calendriers. Des appels pressants invitent les jeunes adultes à partir au Congo, alors que l'opération Boyakani rassemble des fonds pour y soutenir le mouvement. Ce soutien est nécessaire car au Congo, une explosion démographique surtout perceptible à partir de 1955 a fait quadrupler les effectifs. Des commissaires généraux belges catholiques s'y rendent afin de se rendre compte des besoins et envoient des permanents, en particulier Marie-Josèphe Lacroix et Pierre Lenoir[5]. Ceux-ci ont pour mission de mieux structurer le mouvement, de faire le lien entre les groupes établis dans cet immense pays, d'organiser des formations de chefs et de cheftaines. Et afin d'apporter leur petite pierre à la problématique de la « jeunesse inorganisée » des villes, scoutisme et guidisme congolais s'engagent dans et pour la société civile, animent des centres sociaux et éducatifs, des Maisons de Jeunes, des homes pour jeunes filles, des chantiers agricoles, et apportent leur aide aux initiatives de loisirs de tout genre (colonies, feux de camp, etc.).

En août 1958, à l'approche de l'Indépendance, les futures Association des Eclaireurs (catholiques) du Congo et Fédération des Guides (catholiques) du Congo sont reconnues comme mouvements de jeunesse au Congo. Le changement de nom est entériné au congrès de Stanleyville d'avril 1960. A ce même congrès, les postes de cadres supérieurs sont confiés à des Congolais : Philippe Yav' devient commissaire national des Eclaireurs du Congo, tandis que Madeleine Villain XIIII, qui cèdera la place de commissaire nationale des Guides du Congo à Bernadette Nimy en 1961, s'adjoint Marie Kiniymba & Béatrice Nimy.

Du côté pluraliste, on a plus de mal à concevoir un scoutisme & guidisme autonome au Congo. Il faudra attendre ►


Niangara Lutins GCB

4. Malgré un plafond de verre protégeant les fonctions supérieures à celle de chef d'unité encore très marqué, certainement jusque vers 1955.
5. Marie-Claire Laloux, commissaire générale des GCB, s'y rend en 1956 au nom des mouvements catholiques. Edouard Duvignaud, des VVKS, s'y rendra en 1959. En 1953, Ada Cornil, commissaire générale des GGB, avait accompagné son mari au Congo et rencontré des groupes scouts et guides là-bas. Mais elle n'avait apparemment pas mesuré le potentiel que ce pays représentait pour le scoutisme pluraliste, la plupart des groupes BSB-GGB rencontrés étant protestants, ce qui constituait une infime partie de ce scoutisme en Belgique.

1962 pour qu'une équipe nationale indigène, dirigée par Philippe Zazi, succède à l'équipe européenne de Raoul Huberty, nommée in extremis par les BSB-GGB mais toujours depuis Bruxelles en mars 1960. En réaction, Philippe Luyeye, qui a fait ses classes dans une troupe BSB protestante au Congo, créera en août 1959 la FEBOSCO, Fédération nationale des Boy-Scouts du Congo, qui coupe les ponts avec les BSB-GGB et mise sur un encadrement totalement congolais.


Costermansille Défilé BSB-GGB 1953 CHBS

APRÈS L'INDÉPENDANCE

Beaucoup d'anciens scouts et guides accèdent à des fonctions officielles après l'Indépendance, permettant aux mouvements d'affirmer qu'« au Congo comme ailleurs, la méthode scoute et guide a incontestablement aidé à la formation d'hommes et de femmes conscients de leurs devoirs moraux et civiques »[6].

Désormais libérés de leurs liens institutionnels avec les mouvements belges, le scoutisme et le guidisme congolais sont progressivement reconnus comme membres de l'Organisation Mondiale du Mouvement Scout (en 1963 pour l'Association des Eclaireurs du Congo, les Boy-Scouts du Congo et la FEBOSCO réunis) et de l'Association Mondiale des Guides et des Eclaireuses (en 1965 comme « membre aspirant » pour le guidisme catholique, en 1972 comme « membre associé » pour l'Association des Guides du Zaïre)[7]. Le préalable en est leur développement harmonieux, ce qui se fait avec des appuis financiers divers et un effort très conséquent de liaison et de formation des animateurs[8]. Les mouvements sont bien entendus mélangés racialement, des outils pédagogiques et des périodiques voient le jour, des activités, parfois à grande échelle, sont organisées.


E'Ville 1956 Promesses cheftaine GCB


FECC 1961 Lutins GCB

En mars 1968, le régime impose la fusion obligatoire des différentes fédérations guides et scoutes, qui parviennent toutefois à préserver leur identité de genre : il en résultera l'Association des Guides du Zaïre et l'Association des Scouts du Zaïre. Chacune d'elles mélange dès lors, si ce ne sont les garçons ou les filles issus de leurs différentes composantes, au moins leurs structures et instances (formations communes, assemblées générales, etc.), tout en poursuivant leurs activités. Cette période prend fin en 1972/73, alors que le régime supprime les mouvements de jeunesse en faveur de la Jeunesse du Mouvement Populaire de la Révolution. Passés dans la clandestinité, le scoutisme et le guidisme renaîtront toutefois à partir des années 1980-1990, pour s'implanter à nouveau solidement, au bénéfice de la jeunesse en RDC. ■



Livret bleu CHBS

6. Une « Note sur le Scoutisme et le Guidisme congolais » (catholique) de février 1961 cite par exemple Mgr Malula, Kongolo et Bakole, évêques de Léopoldville et de Bakwanga et vicaire général de Luluabourg, les ministres Joseph Ngalula, Kimba, Kibwe, Kitenge, Kiwele, Ngwenza, Mbariko, Mokemo, Ntete, Mabusa, Kanza (ce dernier dans le gouvernement Lumumba). Béatrice Nimy est inspectrice générale sociale, Marie Kiniymba et Florentine Kyabilua directrices de foyers, Philip Yav' commissaire à la Jeunesse au Katanga, Cardoso commissaire général et représentant ONU. Il n'y a pas de liste équivalente pour les pluralistes.
7. Avant cela, ils étaient connus de l'AMGE et de l'OMMS et reconnus par ces instances via le scoutisme et le guidisme belges.
8. On citera à cet égard l'engagement très physique car il implique des déplacements et voyages constants dans des circonstances parfois difficiles et précaires, de Marie-Josèphe Lacroix et de Mother St-Francis du côté féminin et celui de Pierre Lenoir, Jean-Marie Preux et Jean-Marie Brousmiche du côté masculin.

LE CONGO ET SON HISTOIRE FACE AU DÉFI DE SON DEVENIR*

L'article qui suit reproduit textuellement la conférence inaugurale faite par l'auteur à l'ouverture de l'année académique de l'Université Catholique du Congo (UCC) à Kinshasa, le 1er décembre 2020. Il est paru également dans Congo-Afrique n° 549 novembre 2020. Texte plein d'enseignements sur la manière dont l'intelligentsia congolaise perçoit son histoire, de nature à éclairer notre propre lanterne dans la phase visant à approfondir l'histoire que nous partageons avec le Congo.

*PAR ISIDORE NDAYWEL È NZIEM**

L'Université Catholique du Congo (UCC), à travers ses autorités académiques, a été fort bien inspirée pour placer l'ouverture de sa présente année académique sous le signe de l'histoire, en ce soixantième anniversaire de l'indépendance nationale. Cette bonne et vieille science d'Hérodote étudie effectivement les sociétés humaines dans la synergie des trois temporalités – le passé, le présent et l'avenir. Il s'agit d'une science-carrefour qui a la prétention d'englober dans son champ de recherche tout ce qui touche à l'humain, et dans sa méthodologie, de faire une abondante moisson des apports de toutes les sciences humaines et même de certaines sciences dites « exactes », notamment pour ce qui concerne les problématiques de datation. Cet investissement intellectuel, qu'on ne s'y trompe pas, a pour finalité essentielle, l'élaboration du futur. « Seul l'avenir est grand, parce que l'avenir est à venir ! », a martelé naguère Joseph Ki-Zerbo. Avec des instruments qu'offrent la méthodologie historique et les matériaux historiographiques, il est possible de l'évoquer, de le « convoquer » et même de le « domestiquer telle une bête qui viendrait vers nous ».

UN PARCOURS HISTORIQUE

Au soir des soixante saisons de l'indépendance du Congo, il n'existe donc qu'une seule question, réellement digne d'intérêt : quel est le sens de notre devenir ? Comment pouvons-nous le « domestiquer » ? En d'autres termes, vers quelles destinées assurons-nous le pilotage du Congo et de l'Afrique ? Au démarrage de cet exercice de prospective, oh combien indispensable, la radioscopie du passé s'impose comme une nécessité incontournable. Car, comme l'a si bien énoncé Léopold Sédar Senghor : « l'arbre ne s'élève qu'en enfonçant ses racines dans la terre nourricière ». Même la quête des origines aurait en définitive pour finalité la planification du futur. Mais une question préalable s'impose : qu'est-ce que le Congo ? Cette importante portion des terres du continent africain, qui s'est appelé Etat Indépendant du Congo (EIC), Congo belge, Congo-Léopoldville, Congo-Kinshasa, RD Congo, le Zaïre, de nouveau RD Congo, fait partie de la région du monde où ont été découverts, du moins dans l'état actuel des connaissances, les vestiges les plus anciens de l'existence de l'homme. C'est cette situation qui a octroyé à l'Afrique l'identité de « berceau de l'humanité ». Le Congo fait donc partie de la terre archaïque de l'humain. Le Congo, c'est aussi l'état de centralité continentale qui fait de ce pays la synthèse de toutes les Afriques et la réserve de leur immense héritage qui s'est conservé ici loin des grandes influences arabo-berbères d'une part, et européenne et asiatique d'autre part ; influences qui ont déferlé, au cours des siècles, dans ses régions septentrionale, méridionale voire orientale et occidentale. Cette importante réserve des pratiques et des savoirs endogènes fait partie du patrimoine de l'humanité. Mais le Congo, paradoxalement, c'est aussi une population jeune, une démographie galopante, une créativité à fleur de peau. Cette jeunesse bouillonnante, ce dynamisme à toute épreuve est un autre héritage précieux légué par nos aïeux. Ces multiples peuples, que nous aimons qualifier de « tribus », sédentarisés depuis des millénaires dans cette région, ont élaboré au cours des ans des « savoir-vivre » qui régissent encore de nos jours, notre vie au quotidien, entre autres, par notre conception du monde,


Prof. Ndaywel, conférencier

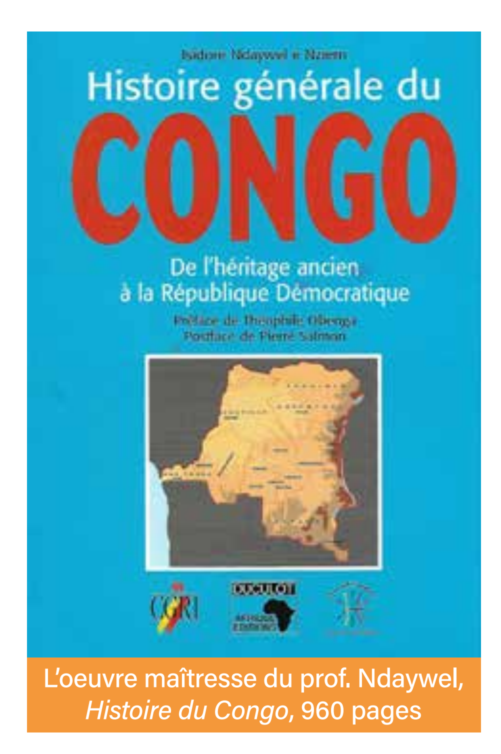
nos règles sociales et nos codes de bienséance. Ainsi, le Congo c'est finalement cette longue expérience d'autosubsistance sur cet environnement ; subsistance par simple prélèvement sur la nature ambiante des produits utiles à l'homme, qu'ils soient d'ordre végétal, médicinal, halieutique ou carné. Il n'est donc guère surprenant que les Congolais d'aujourd'hui continuent à vivre, pour une large part, des produits de cueillette, qu'il s'agisse du gibier, du poisson des rivières, des fruits et légumes sauvages, diversité des chenilles, champignons et autres produits de forêt et savane. Cet habitat originel de l'homme forme, depuis lors, un État. De sa fondation en 1885, au lendemain de la conférence de Berlin, à nos jours, cette formation étatique totalise 135 ans d'existence. Le Congo est ainsi l'un des plus vieux États du continent, presque à l'instar du Liberia, de la Sierra Leone ou de l'Éthiopie. Un État qui a connu un seul et même parcours, par séquences successives : 23 ans comme une colonie sans métropole avec pour roi-souverain, Léopold II roi des Belges ; 52 ans en tant que colonie belge et 60 ans comme « république ». Il s'agit d'un pays qui peut se prévaloir de la stabilité de ses frontières dont la grande partie date de la fin du XIXe siècle et dont les dernières révisions remontent à 1910 et 1915 respectivement pour le Rwanda-Burundi et l'Ouganda-Soudan du Sud, en dehors d'une toute petite retouche en 1927 avec ►

*. Isidore Ndaywel è Nziem, ancien de Lovanium, est docteur en Histoire et professeur à l'Université de Kinshasa. Il est l'auteur de nombreux livres sur l'histoire de son pays, dont le fameux *Histoire du Congo*. Adresse de messagerie du prof. Ndaywel : isidorendaywel@yahoo.fr

l'Angola à Dilolo, pour rendre possible le passage du chemin de fer à la Mpozo. Peu de pays africains disposent d'une telle antériorité frontalière. Ajoutons que l'unité du Congo repose sur des symboles puissants et reconnus par tous. D'abord, il s'agit d'un « pays-fleuve », comme disent les géographes, un pays formé par les trois quarts du bassin du fleuve éponyme. Ensuite, ce territoire est le résultat d'une sorte de jumelage des deux principaux espaces marchands qui ont émergé au lendemain de la traite négrière : l'espace marchand tourné vers la côte atlantique et celui tourné vers l'océan indien. Vingt-trois ans de colonisation internationale est un statut que le Congo ne partage avec aucun pays d'Afrique subsaharienne. Même au-delà de cet épisode historique d'État Indépendant du Congo (EIC), le Congo belge n'a fonctionné que comme une semi-colonie, disposant de ses institutions et de ses symboles propres. Il avait en propre sa Constitution (la Loi du 18 octobre 1908 dite la Charte Coloniale), ses armoiries et sa devise (Travail et Progrès), son drapeau (bleu à l'étoile d'or hérité de l'AIA), son hymne national (Vers l'Avenir), et son armée (la Force Publique). L'héritage de Berlin a réellement continué à planer sur cette colonie, y compris en matière commerciale. La Belgique elle-même était sous surveillance des Puissances européennes, notamment la Grande-Bretagne, la France et l'Allemagne. Il est à noter que l'entrée et le formatage des Congolais dans la modernité d'origine coloniale, loin d'avoir eu pour base, comme ailleurs, un dépaysement culturel, se sont réalisés ici, bien au contraire, dans la proximité des cultures locales. L'instruction, l'évangélisation, la mise en œuvre économique se sont effectuées, non pas dans les langues coloniales mais dans les langues africaines, par souci de ségrégation raciale. Fort heureusement, quatre de ces langues locales d'essence commerciale ont été érigées depuis lors en langues nationales (le lingala, le kiswahili, le kikongo et le tshiluba). Encore une situation qui singularise le Congo sur le continent. À ces immenses ressources culturelles et géopolitiques, s'ajoutent naturellement des ressources matérielles d'une diversité exceptionnelle : ressources d'ordre environnemental ; ressources minières, énergétiques et hydriques massives, mais qui ne seront pas de notre propos ici tant elles sont si bien connues dans le monde, puisqu'elles sont objet de convoitises des oligarchies commerciales internationales. Cette posture privilégiée du Congo fait rêver d'un pays de paix et de prospérité évidente mais aussi d'un pays promis à la grandeur. Effectivement, au centre des pôles de croissance identifiés sur le continent : l'Égypte au Nord, le Nigeria à l'ouest, l'Afrique australe au sud, le Congo, de par sa position géopolitique doit, ou plus exactement, devrait en principe, constituer le moteur central permettant à l'Afrique entière de vaincre l'inertie pour se mettre en position de marche, sur le sentier du développement. La RD Congo est, au demeurant, le premier pays indépendant par rapport à ses neuf voisins. Ce projet d'un grand Congo avait été mis en chantier dès le jeudi 30 juin 1960. Relisons un passage du discours de Patrice Emery Lumumba, qui fait fonction de coupure de ruban virtuel de cette entreprise gigantesque du Congo en postcolonie :

Ensemble, mes frères, mes sœurs, nous allons commencer une nouvelle lutte, une lutte sublime qui va mener notre pays à la paix, à la prospérité et à la grandeur. Nous allons montrer au monde ce que peut faire l'homme noir quand il travaille dans la liberté et nous allons faire du Congo le centre du rayonnement de l'Afrique tout entière.

Transformer nos richesses virtuelles en richesses réelles, en assurer une distribution équitable, faire régner la justice et respecter les libertés fondamentales ! Mais qu'est-ce qui nous empêche donc de le réaliser ? Notre trajectoire nous fournit pourtant plusieurs atouts qui peuvent se résumer en cette formule unique : notre histoire ancienne c'est l'histoire d'une succession d'audaces, et notre histoire coloniale, c'est l'histoire d'une succession de résistances. Tenez ! Nos ancêtres n'ont jamais reculé devant la nécessité d'affronter l'inconnu, malgré les intempéries, les attaques des fauves, les dangers divers. Cette audace et ce courage se trouvaient symbolisés par l'image du chasseur, toujours en quête de nouvelles terres de chasse jusqu'à prendre le risque de s'égarer et de tomber entre les mains d'inconnus. C'est précisément l'histoire des conquérants politiques qui nous est parvenue. Celle, entre autres, d'un Ilunga Mbidi qui s'est égaré dans ses pérégrinations et, à la faveur de cet égarement, a fini par transmettre aux inconnus qui lui ont offert l'hospitalité, une culture politique nouvelle, à la base de la construction de l'empire luba. C'est l'histoire d'un Nimy Lukeni, bien que prince mais peu satisfait de son statut de cadet, qui décida d'aller à la conquête d'un nouveau pays qui deviendra le royaume du Kongo. C'est aussi l'histoire d'un Shyaam a Bulangwong qui, refusant de se contenter des acquis à sa portée, décida d'effectuer un voyage en « terre lointaine » ; il en rapporta des innovations qui seront à la base de l'expansion et du rayonnement du royaume kuba. C'est encore et toujours, cette gourmandise de la modernité qui amène les Congolais à aller à la découverte des terres étrangères de la diaspora et qui conduit les mamans congolaises à aller explorer les marchés lointains, notamment ceux d'Istanbul en Turquie, de Doubaï aux Emirats arabes unis ou même de Guangzhou en Chine, toujours à la recherche des dernières innovations dans le textile, le cosmétique, la téléphonie cellulaire ou d'autres produits dans l'air du temps. À cause de ces multiples circulations depuis les temps immémoriaux, notre espace national a été le théâtre d'une succession de métissages. Toutes nos tribus actuelles sont des produits de ces métissages. Et, tous nos royaumes et empires ont été des entités multiethniques. Voilà pourquoi, dans la recherche de solutions à nos difficultés du présent, il est important de s'émanciper des affirmations hâtives et trop souvent erronées de l'ethnographie coloniale. Cette « bibliothèque coloniale », pour reprendre l'expression de Valentin Mudimbe, constitue, à la vérité, une grande foire des idées usagées et des théories dépassées. Se constituer prisonniers des catégories faussement anthropologiques de l'ethnicité, alors que celles-ci seraient essentiellement linguistiques ou encore, accorder une foi aveugle à des clivages du genre : bantou, pyg-



L'oeuvre maîtresse du prof. Ndaywel, *Histoire du Congo*, 960 pages

mée, nilotique, ou hamite, c'est comme si on cherchait à différencier à tout prix, parmi les Français ou les Belges d'aujourd'hui, les Gaulois, les Vikings, les Ostrogoths ou les Visigoths. Faisons l'effort d'allumer de nouvelles lanternes épistémologiques pour pénétrer dans le labyrinthe de notre histoire ancienne. Mais le Congo, au cours des cinq derniers siècles, a vécu une longue histoire de résistance. Ses habitants ont résisté à la traite négrière, aux multiples ponctions opérées dans sa démographie, à la déstructuration de ses institutions politiques et sociales. À peine commençaient-ils à se reconstituer après le long épisode du commerce triangulaire, que le régime léopoldien s'abattait sur eux, avec son cortège d'impositions et de nouveaux-venus et leurs auxiliaires africains ; atrocités, dans l'exploitation du caoutchouc, dans le travail des mines, des colonies agricoles, de constructions de routes et postes européens, dans les impositions d'efforts de guerre, etc. À chaque étape, les Congolais ont résisté par des stratégies de désobéissance civile, par des révoltes de haute et basse intensité, par des créations messianiques et autres recettes d'essence traditionnelle. Le Congo est donc une véritable terre de martyre, sans compter le martyre du temps présent qui se déroule sous nos yeux dans les Kivu et en Ituri.

J'ai toujours rêvé personnellement de l'érection d'un grand Mémorial du Souvenir pour immortaliser l'ensemble de ces pages douloureuses qui constituent le socle de la construction de notre Etat. Quant à l'histoire de la décolonisation, elle constitue, à elle seule, un autre livre ouvert où se lisent plusieurs renseignements. Sa genèse a été pilotée par des personnalités fortes, de la trempe de Joseph Kasa-Vubu, Joseph Malula, et surtout Patrice Émery Lumumba qui avait le concours de l'intelligentsia panafricaine : Kwamé Nkrumah, Sekou Touré et même des intellectuels comme Franz Fanon. La sécession du Katanga a coûté la vie du deuxième Secrétaire général des Nations-Unies, le suédois Dag Hammarskjöld. Après la mort de Lumumba, s'est développée une expérience unique de guérilla de type chinois menée selon les règles de l'art par Pierre Mulele, celle-ci ayant connu sur son front de l'Est l'intervention du révolutionnaire argentin Ernesto Che Guevara. Avec le régime de Mobutu, le pays est passé par une sorte de révolution culturelle sous le signe de l'Authenticité. Même si cette politique a suscité déceptions et scepticismes, elle correspondait à une intuition fondamentale du Congo, portée par tout un courant de pensée au sein de l'Église catholique et au sein de l'intelligentsia nationale. Voilà, brièvement esquissé, le tableau du Congo dans son histoire. Elle n'est pas dénuée de hauts faits. Elle aurait pu, elle aurait dû, elle peut encore servir de rampe de lancement à un décollage décisif. Mais, par ignorance et par méprise, les Congolais se complaisent hélas dans le règne de la fatalité et du défaitisme, si perceptibles dans leurs attitudes misérabilistes. Leurs élites s'emmurent volontiers dans des prises de position à courte vue, des débats stériles et faussement savants sur fond d'un juridisme aveugle dont le seul mérite serait celui d'exister, sinon de figurer dans une anthologie imaginaire d'éloquence. Fondements, causes et pesanteurs qui empêchent un décollage décisif Puisque, encore et toujours, les Congolais ont rendez-vous avec leur dignité et la prospérité de leur nation, on devrait s'interroger sur les fondements, les causes et les pesanteurs qui empêchent ce décollage. Sans nous livrer à une analyse exhaustive de la situation, attardons-nous sur deux éléments, deux pierres d'achoppement, parmi tant d'autres, qui empêchent l'éclosion de cette prise de conscience.

LE MANQUE DE CONFIANCE EN SOI

La première, et sans doute, la plus pernicieuse, est le fait que les Congolais semblent avoir perdu presque totalement confiance en eux-mêmes. À cause de l'accumulation des difficultés inhérentes à leur posture de puissance potentielle combattue de toute part, ils en sont arrivés à conclure à leur propre incapacité. Et, par une sorte d'effet pervers de la séduction que leur procurent les recettes de modernité venues du dehors, ils se complaisent volontiers dans une sorte d'adolescence attardée vouée à un interminable exercice de mimétisme et de psittacisme, jusqu'à friser parfois le ridicule. Ainsi, à longueur de journée, se soumettent-ils volontiers à une succession d'activités inutilement aliénantes et abrutissantes, comme ces interminables séminaires dits de sensibilisation, de formation, de mise à niveau, de renforcement de capacité, comme si la société congolaise était dénuée de son expérience propre. Les Congolais passeraient pour être inconscients que les soi-disant experts internationaux qui les gavent des multiples concepts fabriqués dans le lointain, ne disposent, bien souvent, d'aucune compétence particulière dans les problématiques posées, l'enjeu consistant à créer des solutions adaptées, nécessairement inédites et non à faire «consommer» unilatéralement aux Congolais des recettes inventées dans d'autres contextes. Le paradoxe veut que l'Afrique ait le regard tourné vers la RD Congo pour s'inspirer de ces innovations, alors que cette dernière, de plus en plus frappée d'amnésie et de cécité, vit au quotidien la paralysie d'une autoflagellation chronique. Pourtant, dans un passé récent, que d'innovations congolaises qui ont connu de grands rayonnements dans toute l'Afrique ! Rien que l'initiative du Recours à l'authenticité de Mobutu avait eu, en son temps, des effets d'une ampleur inattendue. Sur la lancée du Zaïre, la capitale Fort-Lamy du Tchad est devenue Ndjamena ; le Dahomey est devenu le Bénin, la Haute-Volta, le ▶

Burkina-Faso. François Tombalbaye, le président du Tchad avait changé d'identité pour devenir Tombalbaye Ngata ; Étienne Eyadema s'est métamorphosé en Gnassibé Eyadema et son Premier ministre, Edouard Kodjo est devenu Edem Kodjo. Le manque d'assurance en soi a pour corollaire le manque de confiance aux autres concitoyens. Entre Congolais, c'est la méfiance qui serait étonnamment de règle, y compris au sein des communautés, des associations ou des partis politiques. Personne n'accorde d'emblée du crédit à la bonne foi de l'autre. Tout serait la conséquence des sombres machinations ou des « complots » méphistophéliques. Une solution congolaise à une équation congolaise n'existerait pas, à moins de bénéficier de l'onction de la communauté internationale. C'est la seule instance reconnue comme détenant le monopole de la crédibilité. L'existence d'une certaine rhétorique faussement critique, à l'égard de cette communauté internationale, ne serait, bien souvent, qu'une sorte d'appel du pied des partenaires extérieurs dont on attirerait l'attention. Ceux-ci seraient les seuls à disposer de la capacité de résoudre en dernier ressort toute difficulté congolaise d'ordre interne, qu'elle soit politique, économique, voire socioculturelle.

LA MÉCONNAISSANCE DE L'HISTOIRE NATIONALE

Le manque de confiance en soi n'est que le corollaire d'un autre écueil tout autant pernicieux et insidieux. Si les Congolais font si peu référence à leur expérience propre, c'est parce que leur connaissance de ce passé est balbutiante, pour ne pas dire nulle, en dehors de quelques faits récents d'histoire politique. Dès lors, comment, effectivement, assumer ce dont on n'aurait pas connaissance ? Comment aimer une réalité ou une situation inconnue ? Comment se référer à des ancêtres discrédités à souhait, par ignorance, au motif qu'ils seraient des « sorciers » qui auraient vendu au diable les générations subséquentes, notamment les nôtres ? Me revient à l'esprit une conférence que j'ai faite naguère dans une école militaire du pays. J'ai eu à rappeler les hauts faits des soldats congolais au cours des dernières guerres mondiales. En 1914-18, ai-je expliqué, les soldats congolais, partis d'Albertville (Kalemie) pour attaquer les colonies allemandes du Rwanda-Urundi et du Tanganyka (actuellement la Tanzanie), ont remporté des victoires successives sur les troupes ennemies, à Kigali, à Usumbura et à Kigoma ; de là, longeant le chemin de fer, ils avaient continué à récolter des victoires à Kato et à Itaga jusqu'à l'étape finale de Tabora. En 1940-45, partant de Stanleyville (Kisangani actuelle) pour faire la guerre à la colonie italienne d'Abyssinie (Ethiopie actuelle), les Congolais ont à nouveau remporté tour à tour les grandes victoires de Gambela, de Saïo et d'Assossa. À la fin de la séance, au moment où j'entrais dans la voiture, un officier qui n'a pas osé poser sa question en public, m'interpella pour savoir si je ne m'étais pas trompé en disant que les Congolais avaient conquis la ville de Kigali. Ce qui à ses yeux, je présume, était impossible et impensable. Il est impérieux et d'une nécessité urgente que les Congolais s'accordent le temps d'apprendre leur propre histoire. Comme dans d'autres pays, l'histoire nationale est censée faire l'objet d'un enseignement général dans toutes les filières universitaires et d'instituts supérieurs, pour que l'ensemble de la population puisse s'imprégner des informations de base sur leurs propres trajectoires. Les Congolais d'aujourd'hui doivent aller à la conquête de leurs « armes miraculeuses » selon l'expression heureuse d'Aimé Césaire, qu'ils investissent leurs meilleures intelligences pour trouver des solutions à leurs propres problèmes. Et, l'Université Catholique du Congo (UCC) qui est le dépositaire attitré de la théologie africaine, fruit des réflexions spécifiquement locales accumulées depuis des décennies, cette université devrait avoir l'ambition de se placer aux avant-postes de l'inculturation des sciences sociales, économiques et politiques en Afrique. C'est Benoît Verhaegen qui avait noté naguère, au terme de ses études sur les rébellions, que les faits politiques congolais remettaient totalement en cause les paradigmes de la science politique classique. Qui serait censé renouveler cette méthodologie, si ce ne sont des spécialistes congolais ?

L'avènement de ce que je qualifierais volontiers des « études congolaises » est donc un impératif. Des études congolaises qui seraient des « études » fondamentales, réalisées à partir des faits de ces milieux et ne concédant en rien aux exigences critiques propres à toute science, loin de cet intégrisme dogmatique de bas étage dans l'air du temps. J'ose espérer que l'UCC prendra un jour l'initiative d'organiser le premier congrès de ces « études congolaises ». Léopold Senghor, encore lui, avait écrit ce vers merveilleux : « Nous sommes les hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur ». Devenons tous, mesdames et messieurs, « ces hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur ! ». Le sol dur de notre passé commun. Le sol dur de notre histoire. ■



Université Catholique du Congo en chantier

HISTOIRE DU CONGO
ESQUISSE CHRONOLOGIQUE & THÉMATIQUE (4)

PAR ROBERT VAN MICHEL

Avertissement
Le tableau chronologique et thématique a été initié dans le n°56, dans la revue Nyota (page 57). Deux livraisons s'y succédèrent : n°56, p.58 et n°57, p.57. A la suite du changement du mode de partenariat avec le CRAA, qui a vu ses pages réduites à deux à partir du n°58 de la revue, la publication continue dans le tronc commun, sous la rubrique Histoire. Grâce à la ténacité et à la lecture soutenue de Robert Van Michel, il reste à la revue de nombreuses séquences à livrer, d'édition en édition, généralement par ensembles de trois pages, sauf illustration particulière.

Suite du n°58, pages 15 à 17 :

+ 1879 (juin)	Livraison à Vivi, au Congo, pour STANLEY en pièces détachées de trois bateaux à vapeur des chantiers navals de Cockerill en Belgique ; la « Belgique », « l'Espérance » et « l'En Avant » ; ces chaloupes à vapeur font de 8 à 9 mètres de long, non pontées ; à la livraison étaient joints un chariot à 4 roues de 4 tonnes de charge utile et 2 chariots à 3 roues, de 2,2 tonnes de capacité.
+ 1879 (12/8)	Le lieutenant CAMBIER qui a quitté Anvers le 15/10/1877 avec une expédition de l'A.I.A. dirigée par le capitaine CRESPEL arrive enfin, avec 30 rescapés du voyage, sur le bord du lac Tanganyika et construit un fort nommé Karema par les Tanzaniens.
+ 1879 (28/9)	Accord conclu entre STANLEY, fondé de pouvoir du roi LEOPOLD II, et les cinq chefs de la région de Vivi (Congo) qui désignent le chef MASALA comme leur porte-parole.
+ 1879 (17/11)	L'A.I.C. (Association Internationale du Congo) organisme avec pouvoir de souveraineté, reconnue par les U.S.A. le 22/4/1884, par l'Allemagne le 8/11/1884 et par la Belgique le 23/2/1885.
+ 1880 à + 1890	Une grande partie du bassin du Congo est ravagée par la traite des hommes, inséparable, à l'époque, du commerce de l'ivoire.
+ 1880	Le port d'une charge de 30 kg (maximum pour un porteur) de la Côte orientale au Tanganyika coûte 160 frs/or. Les Pères Blancs commencent leur apostolat dans le Tanganyika. Au Congo la population est d'environ 23 millions. LAVERAN découvre le parasite qui provoque la malaria (le paludisme). En 1898 ROSS établira le rôle vecteur du moustique anophèle dans sa transmission. Le capitaine RAMAECKERS chargé de relever CAMBIER quitte Anvers en juin et atteint Karema le 4/12.
+ 1881	Quatre membres de la Baptist Missionary Society (Protestants) s'installent au Pool. Le 1/12, STANLEY (1841+1904) fonde la station (Stanley Pool Station) qu'il baptise Léopoldville le 9/4/1882 (future Kinshasa) et y monte son steamer « En Avant » de 8 mètres de long et d'un tirant d'eau de 0,80 m. Les explorateurs von WISSMANN et POGGE traversent l'Afrique et découvrent la région de Malandji, dans le Kasaï, centre de traite esclavagiste.
+ 1882	Lancement sur le Pool, par STANLEY, de l'« AIA », de l' « EN AVANT » et du « ROYAL » transportés en pièces détachées au prix de peines inouïes par la route des Caravanes au départ de Boma, à travers les Monts de Cristal (400 km). Le voyage Matadi-Léopoldville par piste caravanière prend 43 jours. En 1898 il prendra deux jours, en train, dans le confort, et sans porteurs de bagages STANLEY déclare « Sans le chemin de fer le Congo ne vaut pas une pièce de deux shillings ». Une défense d'éléphant vaut 2 livres par unité de 450gr. et est revendue 9 livres en Angleterre. Le lieutenant Emile STORMS (Belge) fonde en avril à Mpala (Maniéma) la première station belge sur la rive occidentale du lac Tanganyika. Hermann von WISSMANN, officier allemand, parti de Saint Paul de Loanda arrive le 15/4 à bout de forces en face de Nyangwe ; après avoir repris des forces il quitte Nyangwe la 1/6 ; il arrive à Ujiji le 3/8 et est à Zanzibar le 14/12 d'où il repart pour l'Europe ; il revient et fonde Luluabourg (future Kananga) en 1884.
+ 1882 et 1883	FISHER et THOMSON explorent le pays Masaï.
Entre 1883 et 1891	Durant la période d'exploration, il y aura, en moyenne et par an, 283 soldats et 9 officiers étrangers ; durant la guerre contre les arabisés (1891+1894) 1250 soldats soit 1/3 de l'effectif et 17 officiers ; pendant la période de pacification (1895+1899) 400 soldats et 20 officiers et de 1900 à 1908 160 soldats et 14 officiers ». Entre 1883 et 1901, plus de 12.000 hommes sont recrutés, en provenance de toute l'Afrique, pour constituer la Force Publique, instituée par LEOPOLD II le 30/10/1885. Lire L'Etat Indépendant du Congo 1885-1908 de André-Bernard ERGO, L'Harmattan 2013.

+ 1883	Le 9/5, STANLEY, avec les bateaux à vapeur « En Avant » « Le Royal » et « L'A.I.A. », accompagné de 80 hommes, quitte Léopoldville ; il installe VAN GELE et le lieutenant COQUILHAT, avec 26 hommes, à Bolobo (station de l'Equateur). En 1892, Equateurville devenu Mbandaka en 1886, prendra le nom de Coquilhatville, en mémoire de Camille Coquilhat, mort à Boma en 1891 ; puis sous Mobutu la ville reprendra son nom historique de Mbandaka. STANLEY arrive le 1/12 au terminus du bief navigable du Congo, qui prendra le nom Stanley Falls, après avoir traversé le territoire esclavagiste ; le 2/12 il fonde Kisangani, qui prendra le nom de Stanleyville, sur un îlot du fleuve (qu'il baptisera Still Haven), face aux rapides. Le docteur Paul REICHARD (Allemand) atteint Bunkeya capitale du royaume de M' SIRI et signale les richesses minières du pays.
+ 1884	De janvier à février, à Bunkeya, capitale de son riche royaume, MSIRI (1830 à 20/12/1891) reçoit la visite des explorateurs REICHARD et BÖHM (1/10/1854 à 27/3/1884) de « L'Afrikanische Gesellschaft in Deutschland ». Venus de la station belge de Mpala sur le Tanganyika ils se souviendront des cruautés de ce potentat. Le 10/4, le Sénat et le Gouvernement américain, grâce au lobbying du général SANFORD (ami de LEOPOLD II), reconnaissent officiellement l'entreprise léopoldienne comme Etat ami. Le 23/4, signature de l'accord relatif au « droit de préemption » imposé par la France pour le cas où LEOPOLD II ne pourrait faire face à ses dépenses. Publication d'une relation de voyage The River Congo par sir Harry HAMILTON JOHNSTON (1858+1927). von WISSMANN, le docteur WOLF, von FRANCOIS (voir+1889) et MULLER quittent Saint Paul de Loanda en direction du Kasaï où ils sont chargés par l'Association Internationale Africaine d'une mission d'exploration. Le Seewolf commandé par von RAVEN aborde la « côte des Squelettes » (future Namibie) ; ce dernier arrache la demi-tonne du padrão portugais planté là par Diego CAO en 1484. Le 3/11, une expédition portugaise chargée de faire valoir les droits du Portugal et conduite par Carlos de BRITO-CAPELLO (4/2/1841 à 4/5/1917) et Roberto IVENS (12/6/1850 à 28/1/1898) officiers de la Marine royale arrive à Tenke. MSIRI, à Bunkeya, leur interdira de continuer vers l'Est. REICHARD, du 25/9 au 30/11, sans guides, à la boussole, va se replier vers le Tanganyika au prix d'énormes difficultés et de combats. Fin 1884, REICHARD revient à Bunkeya mais est reçu avec hostilité par M'SIRI. N'GONGO LUTETE, devient le « régisseur » du domaine « Utetela » que, à l'Est du Lomami, TIPPO-TIP, s'est attribué par « héritage » vers 1872. Il forme une troupe de guerriers.
+ 1884 (15/11) à 1885 (26/2)	La Conférence de Berlin, convoquée par BISMARCK, attribue à LEOPOLD II l'Etat Indépendant du Congo, avec comme capitale Boma, jusqu'en 1929. Cet Etat deviendra le Congo Belge le 14/11/1908.
+ 1884 à 1886	George GRENFELL (21/8/1849 à 1/7/1906) missionnaire de la Baptist Missionary Society, qui a exploré une partie du Cameroun de 1874 à 1884, parcourt plus de 20.000 km à bord de son bateau « Peace » et reconnait l'Ubangi jusqu'à Zongo, et notamment les rivières Kasaï, Kwango, Mongala, Itimbiri, Lomami.

Pancarte fixée à côté de la Paillote de l'Institut des Musées nationaux, sis sur le Mont Ngaliema (ex-Mont Stanley), en souvenir du moment historique où Stanley venant de Matadi par le chemin des Caravanes (le nom du chemin a été maintenu jusqu'ici), découvre le fleuve dans toute sa splendeur. Il ne tardera pas à monter ses trois bateaux transportés jusque-là sur de grandes roues en fer. Une statue de Stanley y fut érigée en 1956, laquelle fut remplacée à l'époque de Mobutu par une statue plus authentique baptisée Gardien de la république.







1. Le gardien de la République / 2. Monument de Stanley sur le Mont Ngaliemaface et au fleuve / 3. Pancarte plantée devant l'Instut des Musées nationaux au Mont Ngaliema

+1884 à 1904	En 1884, William LEVER, à Liverpool, commence à fabriquer du savon industriel (Sunlight) à base d'huile de palme du Congo ; future Unilever. On débarque à Anvers 445.467 défenses d'éléphants pour un poids de 3.660.236 kilos, vendus à un prix moyen de 20 frs/or le kg (1 franc = +- 40 euros de 2014). Extrait de Congo de Braibant. A partir de 1885, la Nieuwe Afrikaansche Handels-Vennootschap (NAHV) assure des départs hebdomadaires de Rotterdam à Banana en 22 jours.
+ 1885	Le 26/1, après 317 jours de siège et le massacre des 30.000 hommes de Khartoum, des soldats et de leur commandant le général GORDON PACHA, les guerriers madhistes s'emparent des provinces du Soudan et du Bahr el-Ghazal. BISMARCK envoie Ernst GÖRING, en septembre, administrer « les territoires allemands du sud-ouest africain » ; celui-ci débarque à Walvis Bay en Haut-Commissaire du Reich et signe un « traité » avec le chef des Hereros. L'empereur d'Allemagne donne une charte de protection à la « Société de colonisation allemande », très active en Afrique Orientale. Les Namas (Hottentots) (20.000 âmes) et les Hereros (80.000 âmes) sont les principales ethnies de la future Namibie. Les plus anciens habitants de la région sont les Sans (Bochimans). Le 24/3, un membre de l'équipage du S.S. Kearsage navire américain en mission en Afrique occidentale écrit une lettre remise à un intermédiaire au port de Banana qui la confie à un navire anglais pour la transmettre au bureau de poste anglais le plus proche : celui de la National African Company dans le Niger Territories. Là les timbres y sont apposés mais non oblitérés et la lettre s'embarque sur un navire français jusqu'au Havre où ils sont oblitérés ; du Havre la lettre parvient à Détroit (cachet d'arrivée) via New York (cachet de transit) ; le tarif U.P.U (Union Postale Universelle) était de 25 centimes-or jusqu'à 15 grammes soit environ 2,5 pennies; la lettre devait peser 120 grammes car elle est timbrée de 2 timbres à 6 pennies et de 7 à 2,5 pennies. Le 30/4, Léopold II est reconnu souverain du nouvel Etat du Congo par les Chambres belges. Par décret le 29/5/1885 naissance de l'EIC. Le Parlement belge permet au roi LEOPOLD II de porter le titre de « Souverain de l'Etat du Congo ». De mai 1885 à 1908, le nom officiel du Congo est : « Etat indépendant du Congo » placé sous le gouvernement personnel de LEOPOLD II. Le 29/5, création du drapeau du Congo sur proposition de STANLEY et décret du roi LEOPOLD II : étoile dorée sur fond azuré (inspiré de l'ancien drapeau de Floride). « En tout et pour tout, l'Etat belge a déboursé jusqu'en 1908, 40 millions de francs-or pour le Congo ; en revanche, il en a retiré des avantages se chiffrant à 66 millions de francs-or, principalement sous la forme de biens immobiliers cédés par LEOPOLD II et de travaux, au profit de l'Etat belge, financés par les moyens privés du Roi » in La Belgique et le Congo, par VANTHEMSCHE Ed. Le Cri 2010). Le 1/7, décret pour la protection des terres indigènes. Création du bulletin Officiel de l'EIC. LEOPOLD II obtient à Berlin l'inclusion théorique du Katanga dans son Etat indépendant du Congo et décide de l'occuper d'urgence pour éviter la mainmise anglaise. Publication à Stockholm de la traduction suédoise des premiers ouvrages de STANLEY sur le Congo, ce qui suscitera des vocations coloniales de Suédois. STANLEY publie Cinq années au Congo. Le 30/10, par Décret LEOPOLD II organise le gouvernement de l'Etat Indépendant du Congo et instaure la Force Publique ; Le 17/8/1886 le capitaine ROGET organise et structure cette Force Publique ; en août 1888 le camp de Boma compte 857 soldats. LEOPOLD II dispose de sa fortune personnelle et de 175 personnes pour occuper son Etat du Congo. Le missionnaire ARNOTT venant de la côte occidentale portugaise arrive à Bunkeya et y installe 3 missionnaires. Grave épidémie de la maladie du sommeil au confluent du fleuve Congo et de l'Ubangi au Congo Belge qui s'étendra jusqu'au Stanley Pool et le lac Tchad jusqu'en 1888. Bilan : plusieurs centaines de milliers de morts. Le voyage Boma-Kivu prend 2 mois très difficiles. Un esclave se vend entre 60 et 100 piastres à Zanzibar. En septembre, fondation de la mission des Pères Blancs de Karema. Au Congo on trouve environ 220 expatriés européens. En 1908 on en comptera 2938 dont 250 femmes.

A suivre

L'AFFAIRE SENGIER

Fourniture d'uranium aux USA durant la deuxième guerre mondiale, extraits du livre de Jacques de Launay, La Belgique à l'heure allemande, Éditions Paul Legrain. Article proposé par André Schorochoff (scanné le 15.10.2010) et sous sa responsabilité.

P 148/151.../ Or, le 7 décembre 1941, le Japon attaque à Pearl Harbor. L'heure est venue pour les Belges d'Outre-mer de jouer leur rôle.

Depuis novembre 1939, Sengier et son adjoint R. Terwagne, depuis leur 14[e] étage du Cunard Building, font acheminer vers les Alliés tout le cuivre et le cobalt du Katanga. Le prix de vente aux Britanniques est le même que celui des produits en provenance des pays du Commonwealth, donc moins élevé que l'offre des compagnies américaines, mais c'est là une contribution à l'effort de guerre dont l'Union Minière tient à prendre sa part.

Dès l'entrée en guerre des États-Unis, Edgar Sengier prend contact avec le Département d'État à Washington :

« Quelles sont vos intentions au sujet des métaux stratégiques du Congo ? » demande-t-il à MM. Herbert Feis, conseiller pour les Affaires Économiques Internationales, et Thomas Finletter, chef de la division des matériaux de la Défense.

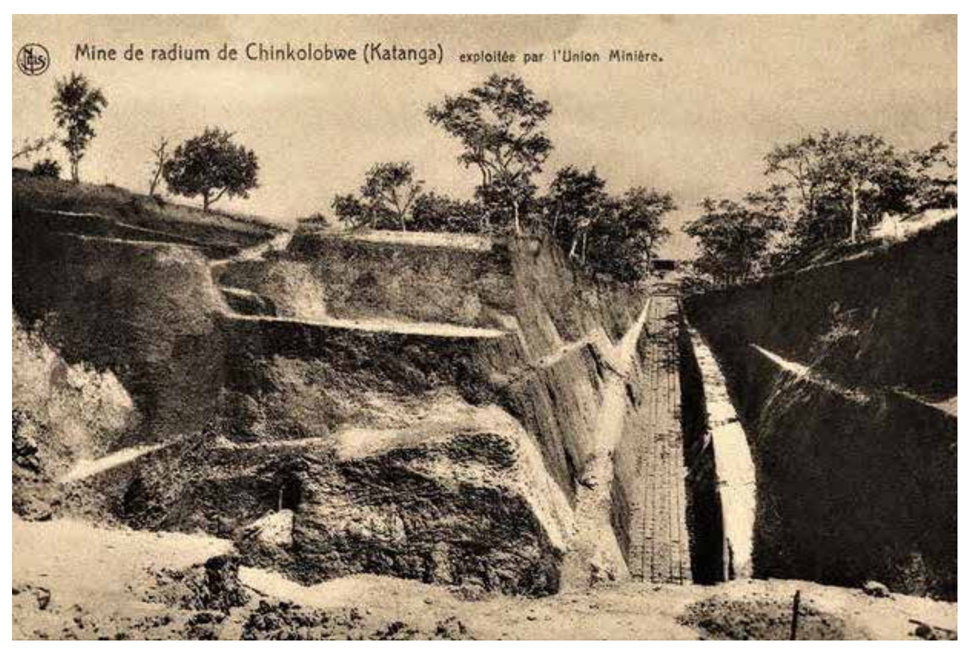
- ... ???

« Étant donnée l'importance de certains métaux spéciaux, et l'entrée des États-Unis dans la guerre, je suggère que le contrôle, la garde et la distribution de plusieurs de ces métaux soient assurés par le gouvernement.

« Pourquoi ne pas les placer à Fort-Knox ? »

Les Américains ne comprennent pas la portée des suggestions de Sengier. Ils ne lui répondent pas sur-le-champ.

Le 23 mars 1942, E. Sengier est convoqué à Washington par les actionnaires pour leur remettre un rapport sur les métaux du Congo. Rapport officiel devant les représentants de plusieurs ministères. Et à l'issue de la réunion, en privé, il questionne Finnletter et Feis sur leurs intentions.



Réponse : « Pouvez-vous doubler votre production de cobalt ? »

- « Certes, mais nous possédons une matière bien plus importante : l'uranium ».

Mais, note Sengier, cela ne produisit pas une forte impression. C'est pourquoi, quelque peu dépité, j'insistai, le 21 avril 1942, en ajoutant que cette matière était entreposée dans un magasin de New York.

Ce fut seulement le 15 septembre 1942 que Sengier reçut, dans son bureau de New York, la visite du colonel K. D. Nichols, U. S. Engineer Office, New York, de la part du Département d'État :

« Pouvez-vous remettre sans délai en exploitation votre mine d'uranium du Katanga ? »

Avant de répondre, Sengier vérifie la pièce d'identité du Colonel. Puis il ajoute :

« Colonel, puis-je vous demander d'abord si vous êtes ici pour parler ou pour parler affaires ? »

En fait, le colonel ne disait pas tout. Il ignorait sans doute une bonne part de la vérité. C'est-à-dire que les Américains avaient donné suite à la suggestion d'Einstein au président Roosevelt, le 2 août 1939.

Dès l'automne 1940, sur l'ordre de Churchill, sir Harry Tizard était venu apporter aux Américains tous les secrets nucléaires britanniques et le projet Manhattan était né.

En juin 1942, Roosevelt et Churchill avaient donné leur dernier feu vert. Il ne manquait plus que l'uranium en grande quantité.

« Quand pourriez-vous nous fournir ? » demande le Colonel. Et ici Sengier savoure son triomphe : « Demain, si vous voulez. J'ai entreposé 1.200 tonnes à Staten Island ».

Le Colonel est épanoui. Il sort de chez Sengier muni d'une feuille jaune déclarant que les 1.200 tonnes d'un minerai de richesse exceptionnelle, déjà signalé au Département d'État, sont la propriété du gouvernement américain à des conditions à régler ultérieurement.

La fabrication de l'arme atomique vient d'être rendue possible et ses délais sont ainsi réduits, car rien ne dit que les cargaisons ultérieures auraient réussi à franchir l'Atlantique.

Rassurez-vous quant aux intérêts belges. Dès le 18 septembre 1942,

Sengier et Nichols signent un contrat d'exclusivité réciproque. Le prix de vente est un juste prix, celui de l'utilisation de l'uranium dans la verrerie : 1,60 pour une livre d'oxyde d'uranium U 308 (dont 60 cents pour le raffinage).

Ce contrat liera peu après l'Union Minière et le Manhattan Project.

Ce qui vaudra à Sengier d'être assermenté le 18 mars 1943, selon l'Espionage Act. Toute trahison du secret serait punie de 10 ans d'emprisonnement. Dès lors, tous ses actes, relations, déplacements furent soumis à surveillance, contrôle et filature. Mais cela se fit avec une certaine discrétion puisque, dit Edgar Sengier, ce n'est qu'en 1955 que le policier chargé de me filer me fut présenté, à l'occasion d'un Congrès, à Genève.

P 296

... Le Congo avait apporté son appui décisif à l'armement allié.

Edgar Sengier, qui a le 17 novembre 1942 conclu un accord entre l'Union Minière et le Manhattan Project, a ouvert dans une grande banque un compte secret où vont être créditées les recettes des ventes d'uranium, mais aucune des transactions n'est enregistrée par la Federal Reserve Bank et la correspondance à leur sujet est réduite au strict minimum.

De 1942 à mars 1944, les livraisons se font régulièrement. Et Sengier d'insister sur la richesse exceptionnelle de « son » uranium : 65 % d'U308, contre 0,2 à 0,3 % au Colorado ou au Canada, ou 0,03 % en Afrique du Sud.

En février 1944 arrive à Washington sir Charles Hambro, jeune banquier norvégien, chef de section au S.O.E., en réalité délégué de l'Angleterre auprès du Manhattan Project. Il convoque Sengier et le présente au général Groves, grand patron du Manhattan Project.

« Heureux de connaître l'homme mystérieux que je n'ai jamais vu ..., dit Sengier qui ajoute : Général, puis-je vous demander franchement : est-ce que nous jouons au poker ou pouvons-nous mettre nos cartes sur la table ? »

« En moins d'une demi-heure, nous nous sentions à l'aise et, pendant des années, Groves, Hambro et moi, nous travaillâmes en confiance réciproque parfaite ».

Ce qui n'alla pas sans complications résultant du secret auquel il était tenu à l'égard du gouvernement belge et de son conseil d'administration.

Le 16 avril 1944, Sengier reçoit de Londres une lettre personnelle, signée le 31 mars par de Vleeschauwer, Ministre des Colonies, qui lui demande de se rendre d'urgence à Londres. ►



On insiste sur le "very confidential nature of our conversations" et de l'ensemble de la question.

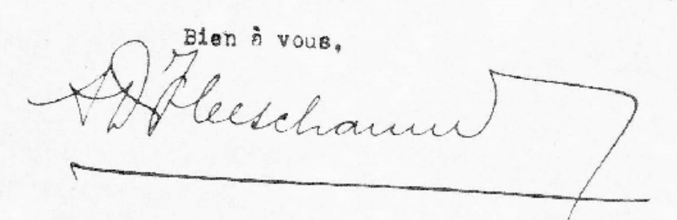
Il ne peut être question d'en câbler au Congo ni même d'y demander quoi que ce soit en ce moment. Autour de vous il sera aisé de camoufler votre documentation en la noyant dans un ensemble.

Votre Ambassade et nos Services voudront évidemment vous rendre service: vous pourriez accepter d'être porteur d'un pli diplomatique ordinaire- pas trop lourd bien entendu !- mais votre documentation à vous ne doit pas passer par leurs mains. Je vous demande de ne pas vous en dessaisir un seul instant.

Personne ne peut connaître l'objet réel de votre voyage. Je vous enverrai un câble laconique "pour la forme". Dès votre arrivée ici je vous communiquerai les noms de ceux qui sont au courant! nous sommes quatre.

Bon voyage et à très bientôt.

Bien à vous,



Le Ministre des Finances, Gutt, ajoutait sous pli séparé :

« C'est très important et très urgent. Les dispositions sont prises afin que les Américains vous fournissent toutes les facilités de priorité et de sauvegarde diplomatique. Il ne vous est pas interdit de deviner que ceci est fait d'accord avec eux ».

Au moment où il reçoit et lit ces invitations, Sengier apprend par la radio une nouvelle capitale :

A dater du 17 avril 1944, à minuit, les frontières britanniques sont strictement fermées. Les diplomates ne voyagent plus, les courriers diplomatiques seront ouverts, les codes diplomatiques sont supprimés.

Il s'agit de faire le secret absolu autour des derniers préparatifs du débarquement.

Malgré cela, le British Supply Council de Washington organise le voyage d'E. Sengier qui s'embarque à New York le 21 avril. Des agents secrets sont venus le chercher dans son appartement résidentiel de l'Hôtel Ambassador, Park Avenue et 5 et 1ère rue, en lui interdisant tout adieu à son épouse ou à ses collaborateurs.

Sengier voyage à bord du transatlantique Mauretania, seul au milieu de 1.000 officiers et 8.000 militaires.

« Je jouissais d'une petite cabine privée et de l'immunité diplomatique, ce qui voulait dire que je pouvais boire et fumer librement dans ma cabine. Comme j'avais apporté quelques bouteilles d'alcool et un stock de Havane destinés à mes amis de Londres, il est inutile de dire que ma cabine, le soir, devint un petit centre d'accueil où certains colonels venaient s'entretenir des rapports reçus sur les conditions du bord. »

« Mon identité militaire était IJ-333 - EM »

« Le premier jour, malgré mes 65 ans, je fus astreint à tous les mouvements et exercices militaires. A six heures du matin, au son du clairon, j'étais au travail, passant deux heures immobile dans la pluie; but : « discipline » ; le soir, j'étais littéralement crevé. A partir du deuxième jour, je fus dispensé de tous exercices.

« Je fus reconnu par le « barber » du bateau que j'avais rencontré dans un voyage précédent; menacé d'une enquête de police, celui-ci me céda un stock de chocolat, de bas de soie, de « Revlon lipsticks » et de savons Chanel, marchandises qui, à Londres, constituaient des objets de très grand luxe et firent la joie de mes amis anglais. Plusieurs colis voyagèrent avec mes bagages, couverts par mon visa diplomatique.

« A l'arrivée à Liverpool, objection sérieuse à mon débarquement, on voulait me mettre en quarantaine. Le règlement était sévère : « personne, même diplomate, n'entre, ni ne sort ». La difficulté s'aplanit quand un colonel en civil, qui m'attendait, intervint pour prendre livraison de moi-même et de mes colis, me fit monter dans une jeep militaire et m'accompagna jusqu'à Londres.

« Arrivée au Claridge Hotel; le Gouvernement anglais m'avait réservé l'appartement 514-15, dont l'aménagement original de la salle de bain seul vaut un séjour à l'hôtel.

« Une voiture, conduite par un militaire en civil, fut mise à ma disposition.

« Je me rendis vite compte que, malgré un luxe apparent, le confort de l'hôtel (rationnement, service, etc...) était très réduit; mais rien ne résistait aux petits approvisionnements que j'avais acquis sur le bateau et que je distribuais très largement. Le personnel de l'hôtel et la secrétaire d'un certain Ministre furent vite et gracieusement à mon service.

« Dès mon arrivée à Londres, je prends contact avec le Gouvernement belge (Pierlot, Spaak, Gutt) et longuement avec de Vleeschauwer, Ministre des Colonies, et ses adjoints.

Je signale en passant qu'aucune critique ne fut faite par le Gouvernement sur notre gestion à New York. Je reçus par contre des marques d'approbation de la part des autorités intéressées.

« Mais parlons du but de mon voyage.

« Le Gouvernement belge, totalement ignorant de mes contrats « Top Secret » avec le Manhattan Project, avait été approché par les Gouvernements anglais et américain en vue d'arriver à un accord officiel de durée sur les fournitures d'uranium. Ces deux gouvernements avaient émis des prétentions excessives, allant d'une option sur tout ce qui serait extrait des mines du Congo à un contrat de « first refusal » pendant 99 ans.

« Cette ignorance devait faciliter mon rôle, d'autant plus que les Américains insistaient pour que je sois chargé de l'exécution du contrat et pour que la formule de travail qui avait donné ses preuves ne fut pas modifiée.

« J'avais affaire à de grosses unités : Sir John Anderson, Ministre des Finances, doublé d'un juriste, Sir Thomas Barnes, et John Winant, ambassadeur des États-Unis, doublé d'un général, le général Betz, qui parla inutilement de me militariser. Le Gouvernement belge était représenté par de Vleeschauwer et Gutt.

« Il suffit de quelques séances avec ces Messieurs, qui visaient surtout une réalisation rapide, pour arriver au résultat que je voulais. A la troisième réunion, Sir John Anderson accepta un projet qui n'était autre que les suggestions que je lui avais faites au cours d'un entretien privé.

« Quel était ce plan ? Avec l'expérience d'arrangements gouvernementaux qui souvent freinent la rapidité d'exécution, j'exigeai qu'on crée un organisme acheteur traitant avec un organisme vendeur. L'organisme acheteur fut la « Combined Development Agency » représentant les deux Alliés; l'organisme vendeur, agissant pour compte Union Minière, était « African Metals », société dans laquelle les trois actionnaires m'avaient donné des pouvoirs absolus et dont j'étais le Chairman.

« L'accord commercial dont j'acceptais l'exécution prévoyait qu'il se limiterait strictement à l'exploitation de la mine d'uranium de Shinkolobwe qui devait être remise en marche. Les accords conclus sous l'empire de ce contrat portaient sur des tranches successives de tonnages déterminés, à fournir quand ce serait possible, mais sans spécification de dates. Les contrôles devaient être exercés dans des conditions et par des personnes acceptées par le vendeur.

La formule existe toujours et travaille avec satisfaction. Je signale en passant une formule de paiement qui a fait du contrat intervenu un contrat unique : partie des fournitures aux deux pays intéressés devait se payer en livres Stg, l'autre en dollars. Ayant exigé une clause or, l'Angleterre accepta. Cette clause or n'étant pas légale aux États-Unis, ce pays dut accepter de payer 15 % de plus en dollars.

« Avant de terminer, je désire signaler qu'au début des négociations et devant certaines exigences des trois gouvernements intéressés, on retrouve dans les rapports établis au cours de ces négociations ma déclaration suivante : « Si J'accepte la responsabilité d'exécution, c'est avant tout pour fournir au Gouvernement belge un instrument qui lui permette d'apporter aux Alliés un nouveau concours que ceux-ci déclarent être d'une importance énorme et d'une portée considérable pour l'avenir ». Je demandais aussi qu'il soit réservé à la Belgique les tonnages nécessaires à des applications industrielles présentes et futures ».

Les négociations terminées, Sengier obtient du Transport Air Command un visa militaire pour son retour à New York.

Le 14 mai, à bord d'un DC 4, avec un seul autre voyageur, un colonel américain en civil, Sengier regagne Washington où il fait rapport à Groves et Hambro. Le 15, il est à New York. Son arrivée discrète est passée inaperçue.

P 341

… Dès son arrivée à Washington, Kronacker, il me l'a raconté en 1967 à Kinshasa, à bord du bateau du président Mobutu, fit le point des avoirs belges. Et à sa grande surprise, il constata que la Belgique – du fait d'Edgar Sengier – était avec la Nouvelle-Zélande l'un des deux seuls pays créditeurs au titre du prêts-bails, de quelques 500 millions de dollars. Au cours de ces négociations, les Belges réussirent à faire payer aux Américains la location du port d'Anvers et jusqu'à l'usure de leurs routes.

« Cette créance ne fut jamais discutée, m'assura le baron Kronacker, et lorsque je rencontrai à ce propos le président Truman, celui-ci me remit aussitôt le bâton de maréchal de Goering, en ivoire incrusté de brillants, et me dit :

- Voulez-vous accepter ceci en avance sur votre remboursement ? ».

Tout était dit. La Belgique se remit rapidement en route.

C'est ce que, nous les Français, nous avons appelé le « miracle belge ».



WAR DEPARTMENT
WASHINGTON

August 10, 1945

Mr. Edgar Sengier
African Metals Corporation
41 Broad Street
New York, New York

Dear Mr. Sengier:

I wish to express my deep personal appreciation as well as the official appreciation of the War Department to you and your assistants of the African Metals Corporation and to the Union Miniere staff in Africa for the complete support and assistance given us during these war years and for your full cooperation which has helped to make the success of the atomic bomb possible.

I cannot emphasise enough how deeply I have been impressed by your wholehearted efforts to assist us in our efforts to bring this great war to its speedy and hoped for conclusion.

Please convey to your colleagues of the Board of Union Miniere my regret that due to military secrecy it has not been possible up to the present to acknowledge publicly the assistance of Union Miniere but I hope that it will not be long before we will be able to do so.

Sincerely yours,

L. R. GROVES,
Major General, USA.



SECRET

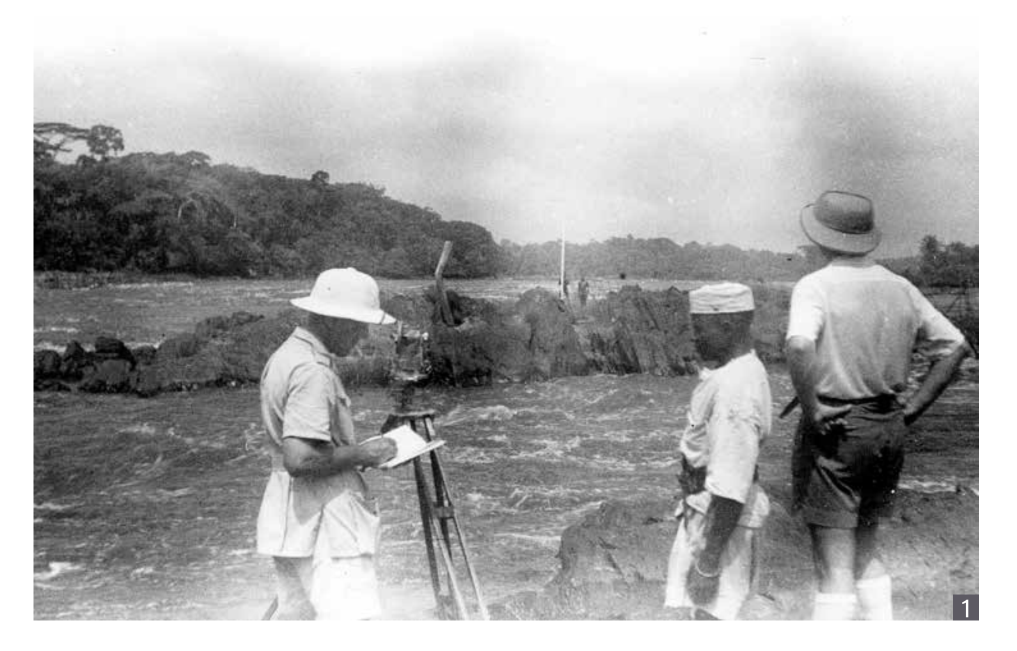
Le merci américain à Edgar Sengier.

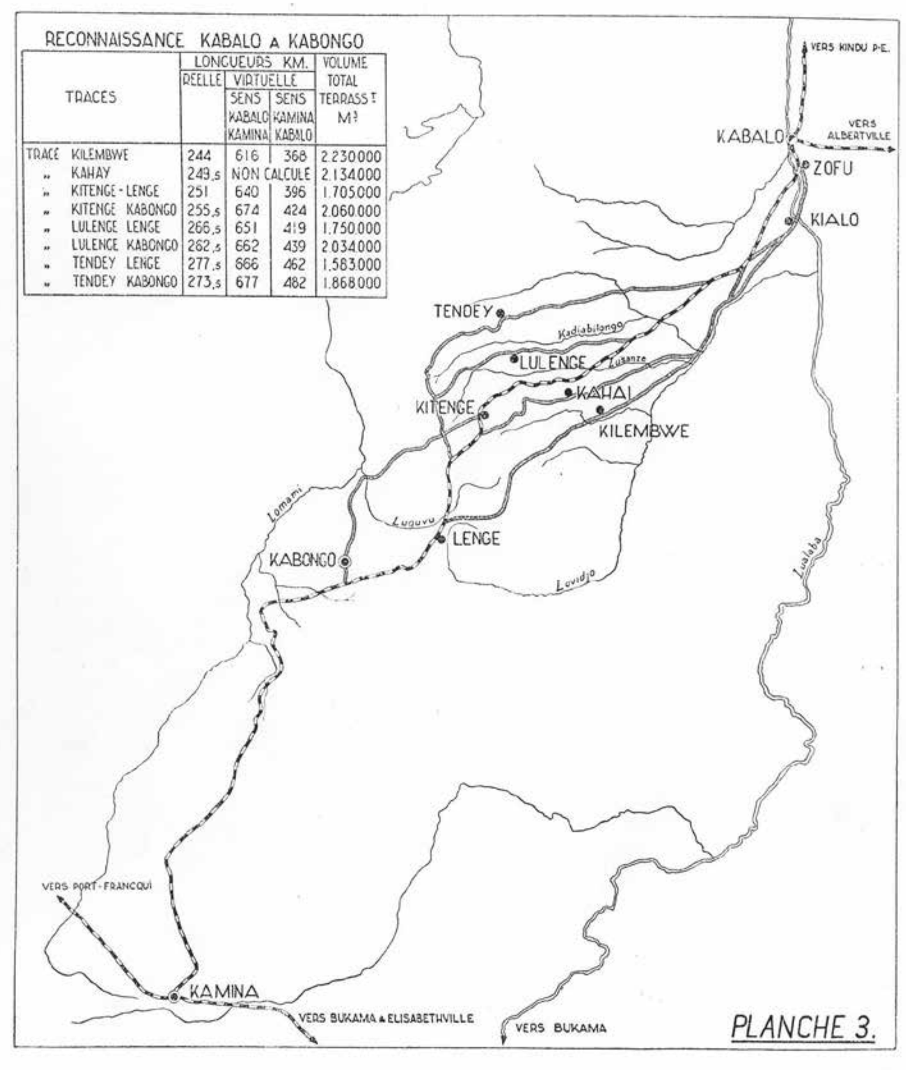
INFRA

LES RÉALISATIONS DU PLAN DÉCENNAL LA LIAISON FERROVIAIRE KAMINA - KABALO (1/3)

PAR PIERRE VAN BOST

Le « Plan Décennal », présenté par M. Pierre Wigny, ministre des Colonies, et tel qu'adopté par le Parlement en 1948 était un vaste programme de développement économique et social, dont une part importante des crédits était destinée à l'extension et au perfectionnement de toutes les formes de transports. Dans le domaine des transports par rail, l'élaboration du programme de ce plan donna lieu à une vive polémique entre les spécialistes des affaires congolaises. Le général George Moulaert préconisait la construction d'un chemin de fer reliant Goma à Stanleyville, pour drainer le trafic du Kivu et du Ruanda et permettre ainsi le développement des vastes régions de l'Est de la colonie ; son argument était que la colonisation européenne ne pouvait se développer sans chemin de fer. M. Odon Jadot jugeait ce projet peu réaliste, car pas rentable ; il lui préférait une liaison entre Port Francqui et Léopoldville, afin de supprimer des transbordements et réduire ainsi le temps de transport entre le Katanga et Matadi. George Moulaert estimait que ce projet n'apporterait rien à l'œuvre coloniale, car une voie ferrée parallèle à la voie fluviale existante ne permettrait pas la mise en valeur de régions nouvelles. Odon Jadot envisageait encore d'autres liaisons dans le but de créer au Congo un vaste réseau ferré interconnecté et cohérent. A son programme il prévoyait la construction d'une jonction entre Kindu et Ponthierville, afin de pallier les difficultés de la navigation sur le Bief Moyen aux basses eaux et, l'achèvement de la section Kamaniola – Costermansville (Bukavu) du chemin de fer au Kivu. Ces projets ne rencontraient pas plus l'approbation de M. Moulaert. Tous deux étaient toutefois d'accord pour reconnaître la nécessité d'une jonction ferrée entre le réseau des Grands Lacs et celui du B.C.K., jonction qui répondait à des besoins stratégiques et économiques. Cette liaison réunirait, en effet, les zones économiques du Kivu et du Maniema à celle du Katanga, elle


1



RECONNAISSANCE KABALO A KABONGO

TRACES		LONGUEURS KM. REELLE	LONGUEURS KM. VIRTUELLE SENS KABALO KAMINA	SENS KAMINA KABALO	VOLUME TOTAL TERRASS.T M³
TRACE	KILEMBWE	244	616	368	2.230.000
"	KAHAY	249,5	NON CALCULE		2.134.000
"	KITENGE - LENGE	251	640	396	1.705.000
"	KITENGE KABONGO	255,5	674	424	2.060.000
"	LULENGE LENGE	266,5	651	419	1.750.000
"	LULENGE KABONGO	262,5	662	439	2.034.000
"	TENDEY LENGE	277,5	666	462	1.583.000
"	TENDEY KABONGO	273,5	677	482	1.868.000

2

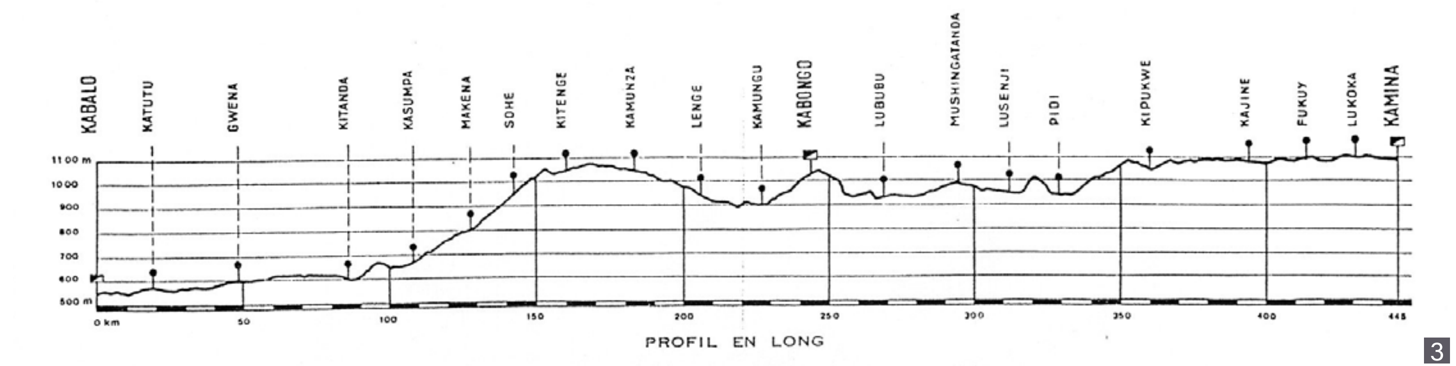
permettrait également de suppléer à l'insuffisance du Bief Supérieur en période des eaux basses. Du point de vue stratégique, cette jonction compléterait la liaison entre les côtes occidentale et orientale de l'Afrique, permettant en cas de conflit d'atteindre le Kenya, bastion dans le système de défense britannique, sans devoir transiter par le canal de Suez ni contourner le Cap de Bonne Espérance. De son côté, Robert Thijs, fils du général Albert Thijs, relançait un de ses projets, avancé dès 1913 et basé avant tout sur l'utilisation maximum du fleuve, celui-ci étant amélioré et régularisé autant que possible. Il préconisait de retenir dans les grands lacs Tanganyika et Moëro les eaux surabondantes en saison des pluies pour les restituer au fleuve au moment des basses eaux et permettre ainsi la navigation toute l'année sur les Biefs Moyen et Supérieur du Lualaba en aval d'Ankoro. Il lançait une autre idée toute aussi sensationnelle, celle de rendre navigable la section Stanleyville Ponthierville en y construisant des écluses, ce qui permettrait la navigation directe sans rupture de charge de Léopoldville à Kindu Port Empain, soit sur un parcours de 2.200 kilomètres. Comme nouvelle voie ferrée, il envisageait un chemin de fer réunissant un point du Bief Moyen du Lualaba, Lowa par exemple, avec la haute vallée du Nil, le Kivu, le Kenya et l'Ouganda. Ce tracé suivrait la route la plus courte entre le fleuve et le lac Kivu.

Alors qu'à Bruxelles on s'activait à la préparation du « Plan décennal », différentes études préliminaires avaient lieu sur le terrain. C'est ainsi que, dès 1947, le C.F.L. chargea Mr. Francesco Oliaro de faire la reconnaissance et d'établir un devis estimatif d'une voie ferrée doublant par la rive gauche le Bief Moyen du Lualaba, de Ponthierville à Kindu Port Empain. Le tracé étudié ne présentait pas de difficulté sérieuse, il avait une longueur de 318 km, les terrassements représentaient 1.850.000 m^3 de terre à remuer, il y aurait trois ponts importants à construire : l'un de 80 m sur la Ruiki, un autre de 50 m sur la Lilo et un troisième de 70 m sur la Kasuku. Le coût des travaux était estimé à 676 millions de francs, la fourniture du matériel de voie et la construction des ouvrages d'art intervenant respectivement pour 425 millions et 32 millions et un poste de 29 millions était prévu pour le déboisement et le dessouchement en forêt tropicale. Les travaux pourraient être exécutés en 3 ans. Si cette liaison se faisait, il importait bien que le 1er tronçon ne limite pas les charges de la jonction et que les grosses locomotives puissent aller de Kindu à Stanleyville, ce qui ne serait possible qu'après amélioration du tronçon Stanleyville-Ponthierville.

Le projet de jonction de ces deux tronçons était une riposte de la Compagnie des Grands Lacs à la liaison ferroviaire Stanleyville Goma réclamée par George Moulaert. La Compagnie estimait, à juste titre, que cette liaison en court-circuitant une partie de son hinterland provoquerait une diminution importante de son trafic, donc de ses recettes. La liaison Stanleyville Goma n'avantageait directement que Goma et Costermansville (Bukavu) au point de vue durée de transport depuis l'océan Atlantique. A l'actif de ce projet il y avait surtout les considérations de nouvelles régions à ouvrir à l'activité économique et celles de relier les réseaux actuels du Congo aux réseaux britanniques de l'Uganda et du Kenya et, éventuellement, au Nil. Les avantages commerciaux immédiats de cette liaison apparaissaient bien minces, en tout cas exagérément disproportionnés avec les sacrifices financiers à consentir, représentant un investissement de plus de deux milliards de francs. Par contre, si le doublement du Bief Moyen par une voie ferrée n'ajoutait aucune branche nouvelle à la Voie Nationale, il en améliorait effectivement son efficacité en remédiant radicalement à une de ses causes de carence intermittente, des eaux dangereusement basses en période d'étiage. De plus, cette jonction assurerait à la voie nationale un gain de temps de onze jours et la suppression de deux transbordements. Cette solution C.F.L. semblait aussi plus économique que les solutions d'ordre hydraulique proposées par Robert Thijs, surtout en considérant l'étendue des régions et le volume de cargo favorisés par la diminution de la durée des transports.

Le C.F.L. fit aussi entamer des études d'une liaison par la rive droite, surtout que cette solution intéressait les sociétés minières du Maniema. Monsieur Oliaro fit alors deux études de passage du fleuve Lualaba à des sites situés à environ 2 et 13 km en aval de Ponthierville. Ces études se firent dans la plus grande discrétion, le C.F.L. craignant qu'elles ne donnent plus de poids à la liaison Lualaba Kivu souhaitée par Robert Thijs. Si un tel chemin de fer devait se faire, il aurait le même effet néfaste pour le trafic C.F.L. que le Stan Goma de George Moulaert. [1]

Mais les études de Francesco Oliaro furent interrompues en 1948 pour lui permettre d'entamer la reconnaissance du tracé de la liaison Kamina Kabalo. Le ministre des Colonies, Alfred Wigny, ►



3


4


5

ayant en effet choisi parmi tous les projets présentés et il donna la priorité à la jonction des réseaux du Chemin de Fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains (C.F.L.) et du Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga (B.C.K.). Après avoir sillonné durant plusieurs mois à travers des sites peu connus, en voiture sur les pistes existantes, puis à vélo par les sentiers indigènes, enfin à pied à travers la savane boisée et les collines, emportant pour tout matériel un baromètre, un cyclomètre, une boussole et un podomètre, Oliaro établit un embryon de carte sur laquelle il dessina les rivières et indiqua les points de passage obligés, à partir de repères géodésiques connus, Kabalo, Kabongo et le mont Mwiha. C'était un territoire presque aussi vaste que la Belgique, sur le plan duquel il traça un avant-projet de ligne en tenant compte qu'un chemin de fer ne peut monter et descendre qu'avec des rampes de l'ordre d'un pour cent, soit 10 m de dénivellation par kilomètre. Le projet qu'il remit à la direction C.F.L. avec l'estimation quantitative des travaux était si bien étudié que leur réalisation, quelques années plus tard, ne différa que très peu de ses prévisions.

Dès 1949, des contacts ont lieu à Bruxelles entre les directions du C.F.L. et du B.C.K. pour fixer les modalités d'une future collaboration. Des études préliminaires sur la rentabilité, le financement et les répercussions de la jonction sur les différents réseaux sont entamées. Du côté C.F.L. on fit remarquer que la jonction présentait plusieurs aspects négatifs. Tout d'abord on estimait qu'elle produirait une chute globale de son trafic, le Bief Supérieur risquant d'être déserté, ce qui impliquerait un manque à gagner important; de plus la réalisation de la jonction entrainerait aussi des frais d'adaptation importants : il faudra changer l'écartement (1 mètre) du réseau C.F.L. pour l'adapter à celui du B.C.K. (1,067 mètre), de plus il faudrait aussi renforcer certains ouvrages d'art et peut-être même la voie pour permettre au matériel B.C.K., plus lourd, de passer.

Le 3 mai 1949, le B.C.K. et le C.F.L. forment un syndicat pour financer les études. Les deux compagnies mirent en commun leur personnel d'études sous la direction du syndicat. Le C.F.L. de son côté entreprit, en août 1949, les premières reconnaissances pour fixer le site du passage du fleuve Lualaba près de Kabalo. Le point de passage fut fixé à Zofu, à 10 km en amont de Kabalo. Pour le tracé, plusieurs hypothèses furent envisagées au départ de Kabalo : Kabalo Luluabourg, Kabalo Luputa, Kabalo Mwadi Kayembe et Kabalo Kamina. L'Institut Géographique Militaire apporta son concours en faisant des reconnaissances aériennes, facilitant ainsi le choix d'un tracé. Les études faites par les missions Desmet (B.C.K.) et Oliaro (C.F.L.) permirent de faire le choix du tracé Kabalo Kabongo Kamina, le tracé final dit de « Kitenge-Lenge » étant adopté après huit reconnaissances au tachéomètre. Ce tracé long de 445 km, qui suit la crête de partage Lualaba Lomami présentait un minimum d'ouvrages d'art et de terrassements ; ceux-ci n'en atteignirent pas moins le volume de 4.500.000 m^3. Le Syndicat présenta ce tracé au ministre des Colonies, qui l'accepta et, le 28 décembre 1952, le Syndicat fut dissout. Les travaux de la jonction Kamina-Kabongo-Kabalo pouvaient débuter. Cette jonction fut connue sous l'abréviation K.M.K. [2]

L'allure générale du tracé se présentait ainsi : la voie partait de Kabalo à la côte 535 m et après un parcours plat et rectiligne de 10 km elle franchissait le Lualaba à Zofu par un pont rail-route de 743 mètres. Après la traversée du fleuve, la voie grimpait en pente douce mais continue de Katutu à Kitanda. Après la dépression de la rivière Kadiabilongo au km 85, la voie attaquait les contreforts de la ligne de partage des eaux entre le Lualaba et la Lomami pour atteindre Kitenge, au km 160, sur le plateau de Kabongo–Kamina dont l'altitude oscille entre 900 et 1.100

mètres. En plus du pont de Zofu, des ponts métalliques devaient être jetés sur les rivières Kadiabilongo, Lusanze, Luguvu, entre Kabalo et Kabongo, et sur les rivières Lufubu et Kafwa, entre Kabongo et Kamina. [3]

Entre-temps, on s'était mis d'accord sur la formule de construction : le C.F.L. ne pouvant supporter les investissements nécessaires, l'Etat financera les travaux et l'entreprise ferroviaire sera chargée, par convention, de construire et ensuite d'exploiter, pour le compte de la Colonie, la voie ferrée de 244 kilomètres reliant Kabalo à Kabongo. Cette convention entre la Colonie et le C.F.L., signée le 26 juin 1952, stipulait que ce dernier assurait la construction en qualité d'entrepreneur général avec la faculté de rétrocéder tout ou partie de l'entreprise à des sous-traitants, tout en restant seul maître d'œuvre. Le C.F.L. devait veiller à disposer, en tout temps, du nombre d'ingénieurs, conducteurs de travaux, surveillants, chefs de chantiers, ouvriers et travailleurs nécessaires à la bonne marche de la construction et à son achèvement en se conformant aux directives de la Colonie. Il devait aussi organiser un service médical et pharmaceutique à l'intention du personnel tant européen qu'indigène employé aux travaux de la ligne ainsi qu'à leurs familles. La Colonie alloua au C.F.L., à titre de rémunération d'entrepreneur général, une somme forfaitaire de vingt-cinq millions de francs et mit à sa disposition une provision suffisante pour faire face aux dépenses, les travaux exécutés étant remboursés mensuellement. Un comité de construction composé de représentants de la Colonie et du C.F.L., sous la présidence de Célestin Camus, Administrateur délégué du C.F.L., fut chargé de la direction des travaux. Le B.C.K. pour sa part se chargea de financer et de construire la section Kamina-Kabongo, soit 201 kilomètres.


6

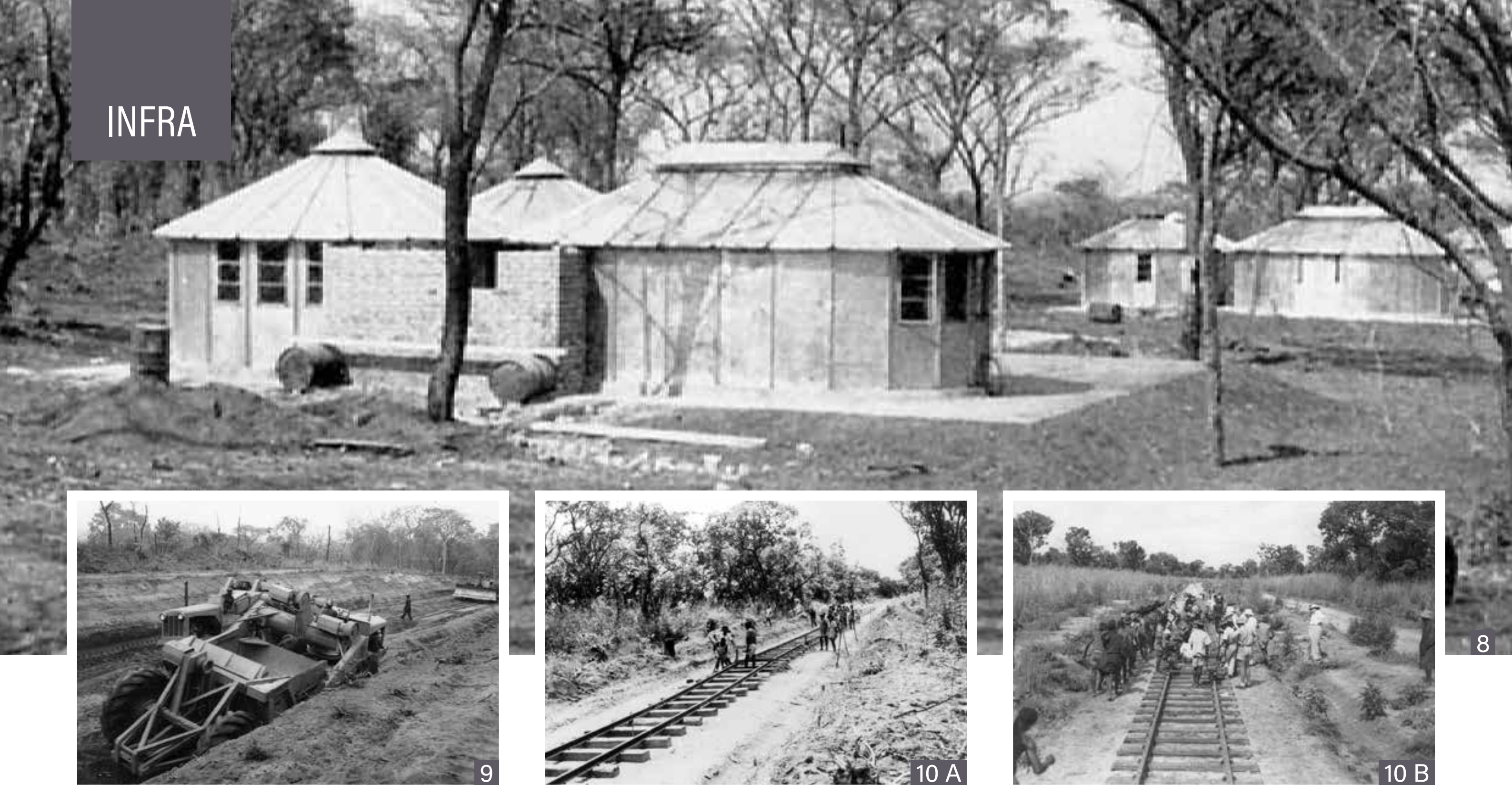

7

Côté C.F.L., une partie du personnel affecté à l'exécution de la jonction entre Kabalo et Kabongo fut transférée depuis les services de l'exploitation et complétée par la suite. Ainsi fin 1954, sur 136 Européens travaillant sur les différents chantiers, 28 étaient agents C.F.L. et 108 agents de sous-traitants et sur 2.746 travailleurs indigènes, 814 étaient membres du personnel de la compagnie. Le recrutement de la main-d'œuvre indigène supplémentaire ne présenta guère de problème, la majorité des engagés provenaient des chefferies et territoires voisins des chantiers. Un petit complément de travailleurs fut recherché au Ruanda-Urundi.

Pour loger le personnel européen six habitations furent rapidement construites et il fut expédié de Belgique différentes habitations démontables qui constituèrent selon leur combinaison des logements pour le personnel, des bureaux, des magasins, des dispensaires, un hôpital, des maternités qui fonctionnèrent sous la responsabilité d'épouses d'agents européens, ou des pavillons d'isolement. Deux médecins et quatre infirmiers européens assurèrent le service médical. Le ravitaillement en vivres fut particulièrement soigné de même que l'organisation des marchés et des cantines. Un club avec salle de cinéma pour le personnel européen et un autre pour les indigènes furent construits à Kabalo, en compte commun par le C.F.L. et les sous-traitants. [4]

Le C.F.L., mena les premiers travaux au départ de Kabalo en direction de Zofu. Le premier rail fut posé le 22 octobre 1952 et à cette occasion le directeur en Afrique du C.F.L., André Marissiaux, présida au serrage de la première éclisse. La section Kabalo-Zofu qui devait permettre d'acheminer le matériel destiné au chantier de Zofu fut construite à l'écartement métrique et posée sur des traverses en bois, seules disponibles à ce moment là. [5]

On débuta aussi un chantier au départ de la rive gauche à Zofu où la voie fut d'emblée posée à l'écartement de 1,067 m. Le matériel roulant nécessaire aux chantiers, locomotives et wagons, ►



fut prêté par le C.F.L. aux chantiers de la jonction. Ce matériel dut d'abord être adapté à ce nouvel écartement dans les ateliers de Kongolo avant d'être transporté sur pontons de Kongolo à Zofu.

Une première locomotive de 11 tonnes, fut ainsi transférée en mars 1953. Deux autres locomotives de 32 tonnes furent encore cédées aux chantiers de la jonction en juillet de la même année.

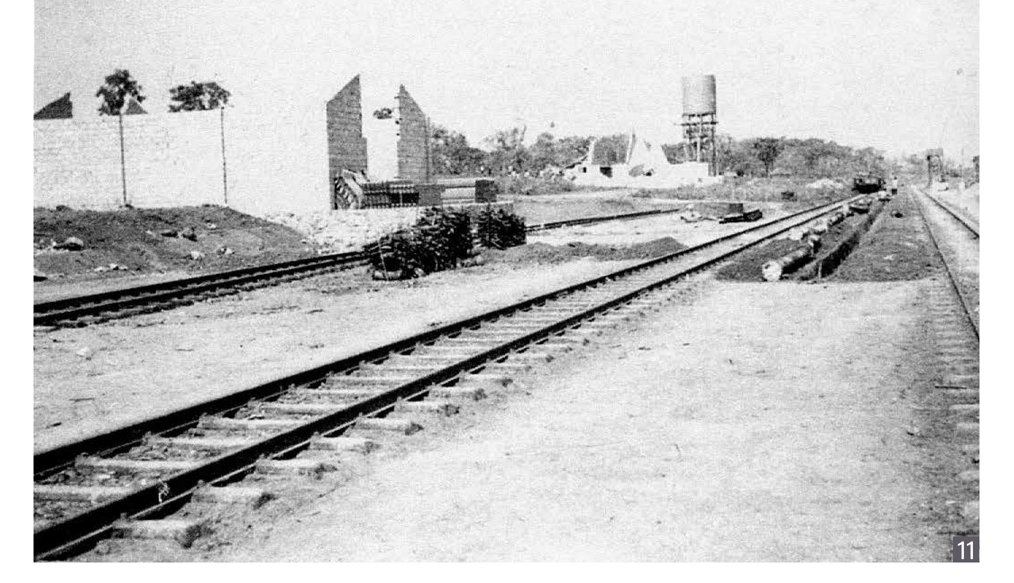
Le C.F.L. ne disposant pas de matériel suffisant, chercha à en louer et c'est ainsi que les poseurs de voie reçurent en 1954 deux locomotives Mikado, données en location par le B.C.K. Les services de la jonction louèrent aussi à l'Otraco 40 wagons à houssettes, provenant du réseau C.F.M.L. Ce matériel B.C.K. et Otraco, déjà à l'écartement de 1,067 m fut embarqué à Bukama sur des pontons pour être acheminé vers Zofu rive gauche. [6]

Le C.F.L. en tant que maître de l'ouvrage confia les travaux d'infrastructure à plusieurs sous-traitants mais la supervision des travaux fut assurée par une équipe de la compagnie placée sous la direction de Francesco Oliaro. Les terrassements des premiers kilomètres sur la rive droite, peu importants furent réalisés par des équipes de piocheurs des entrepreneurs locaux, Boggio et Prina. Les terrassements rive gauche, du km 37 à Kabongo firent l'objet d'une adjudication publique et, en 1953, les travaux furent confiés à l'Association Momentanée Auxeltra-Béton et Socol-Congo, l'Amas, dont la direction se trouvait à Kitenge. L'Amas établit d'abord son camp de base à Kitanda, au km 85 de la ligne, en bordure de la rivière Kadiabilongo, au pied de la rampe donnant accès à la ligne de crête séparant les bassins du Lualaba et de la Lomami. A partir de cette base les terrassements furent dirigés à la fois vers Gwena, au km 40 et vers Kasumpa au km 110 et on déplaça ensuite le camp à Sohe, au sommet de la rampe. Dès que l'avancement des travaux le permit, un camp secondaire fut établi à Lenge afin de faciliter les travaux sur le dernier tronçon. [7]

Au camp de Kitanda on avait construit pour les Européens des logements d'un type assez particulier. Des éléments de logis étaient construits sur une dalle en béton, les murs étant constitués de panneaux légers en aluminium, le tout étant couvert d'un toit conique. Une habitation était formée de plusieurs éléments reliés par des passages couverts ; un élément ovale central d'environ 9 m sur 4,50 m constituait le living, deux éléments circulaires d'environ 4,50 m de diamètre servaient de chambres à coucher. Les douches et toilettes étaient placées dans des annexes intégrées aux passages couverts. Ces habitations étaient appelées « Ovaltent » ou « Rotonde Altent ». Cette « tente » était garnie de fenêtres et des ouvertures dans le toit assuraient l'aération. Le toit était recouvert de chaume pour réduire les effets de l'ardeur du soleil, et atténuer le tambourinement des fortes pluies sur l'aluminium. Le camp était approvisionné en eau courante pompée dans la rivière voisine et stockée dans un réservoir de fortune constitué de fûts vides de 200 litres placés sur un échafaudage en bois. L'éclairage s'obtenait soit avec des lampes à essence Coleman, soit avec un groupe électrogène. Les maisons étaient équipées de frigos fonctionnant au pétrole. Le personnel indigène était logé dans des camps de huttes en pisé. Le camp de Kitanda rassemblait 200 à 300 travailleurs indigènes, 15 Européens, personnel de l'Amas et leurs familles, ainsi que deux familles et un agent sanitaire du C.F.L. [8]

Pour déplacer quelque 2.300.000 m^3 de terre, l'Amas mit en œuvre un matériel moderne considérable, des bulldozers construits par Letourneau aux U.S.A., tracteurs, graders, chargeurs et scrapers. Cette mécanisation des terrassements, très poussée, permit de limiter fortement les besoins en main-d'œuvre et en plein travaux, l'effectif ne dépassa jamais le quota de 700 à 800 travailleurs, alors qu'à l'origine on avait prévu un effectif de 3.500 hommes. [9]

La voie était posée sur une plate-forme non ballastée car le ballastage des 250 km de voie faisait partie du parachèvement des travaux. Ce travail, à



11

raison de 600 litres de ballast au mètre, représentait un volume de 150.000 m^3 de pierres à extraire et à épandre. Un géologue fut chargé de déterminer des emplacements susceptibles de fournir le ballast nécessaire et, en 1955, on commença l'exploitation de carrières à Kamutondo, au km 34, à Kamweze au km 117 et à Lenge, au km 210. L'exploitation de ces carrières n'alla pas toujours sans mal ; c'est ainsi qu'à Kamweze on tomba sur des pierres rondes de type basaltiques, très dures et donc difficiles à concasser. A Lenge, après avoir déroché 2 m de pierres, on tomba sur de la latérite et la carrière fut rapidement épuisée. [10]

En 1955, l'Amas fut également chargée de la construction des gares. Il y avait dix gares entre Kabalo et Kabongo : Katutu, Gwena, Kitanda, Kasumpa, Makena, Sohe, Kitange, Kamuza, Lenge et Kamangu. [11]

Au 31 décembre 1953, les terrassements étaient terminés sur 94 km et le rail était posé sur 33 kilomètres. A ce moment 82 Européens et 2.189 Congolais travaillaient sur les différents chantiers. Un an plus tard, au 31 décembre 1954, l'infrastructure était terminée sur 214 km et 141 km de voie étaient posés, malgré un certain retard dans l'acheminement du matériel suite aux basses eaux au Bief Moyen. Les effectifs s'élevaient alors à 136 Européens et 2.746 Congolais, accroissement dû au démarrage du chantier du pont de Zofu.

Les terrassements furent pratiquement terminés le 27 février 1955 et la jonction avec le rail B.C.K. eut lieu le 16 juillet 1955, près de Kabongo ; l'événement donna lieu à une petite cérémonie rehaussée par la présence des autorités administratives des Districts du Haut-Lomami et du Tanganyika ainsi que des Directeurs généraux des deux compagnies de chemins de fer. Dès ce moment, la ligne fut utilisée pour un trafic local, trains de marchandises amenés par le B.C.K. à Kabongo, évacuation sur Kabongo de balles et graines de coton de Sohe et de vivres et cossettes de Kitenge.

Il fallut toutefois attendre l'achèvement du pont de Zofu, en avril 1956, pour mettre la ligne en service. Le premier train d'essais quitta Kabalo le 11 avril pour atteindre Kabongo en 9 h et 25 minutes. A l'avenir les 245 kilomètres pourront être parcourus en 8 h, soit à la vitesse commerciale de 31 km/h grâce à la traction diesel.

Pour la construction de cette nouvelle ligne on s'était fixé comme caractéristiques limites un rayon minimum des courbes de 500 mètres, et une déclivité des pentes ne dépassant pas 12,50/00 et le gabarit était prévu en fonction d'une possible électrification ultérieure de la ligne. La voie était calculée pour une charge de 20 tonnes par essieu, ce qui permettait l'utilisation de rames beaucoup plus lourdes que sur le reste du réseau C.F.L. Pour la voie, on utilisa des rails de 29,300 kg/m et d'une longueur de 16 m et ils furent montés sur des traverses métalliques de 42 kg, à raison de 1.500 traverses au kilomètre. La réalisation de la section Kabalo-Kabongo nécessita l'acheminement depuis l'Europe, de plus de 35.000 tonnes de rails et traverses ; les deux tiers de ce matériel furent acheminés par Matadi, le reste le fut via Dar es-Salaam. La voie était longée par une ligne téléphonique à trois fils et l'appareillage du bâton-pilote électrique fut installé dans tous les garages. ■

A suivre.

LÉGENDES PHOTOS :

1. En 1948, le C.F.L. chargea Fransesco Oliaro de faire des reconnaissances en vue de la construction d'un chemin de fer doublant le Bief Moyen du Lualaba par la rive droite. Le voici, devant son théodolite, à la recherche d'un site pour jeter un pont près de Ponthierville. Coll. VB

2. Carte du tracé de la jonction Kamina - Kabalo et des huit variantes reconnues entre Kabalo et Kabongo. Coll. VB

3. Profil en long de la jonction Kamina - Kabalo. Coll. VB

4. L'hôpital de Sohe construit par le C.F.L. pour soigner le personnel travaillant sur les chantiers de la construction de la jonction KMK. Oliaro

5. Le 22 octobre 1952, M. André Marissiaux, directeur du C.F.L. en Afrique, donna le signal de départ des travaux de la construction de la jonction en procédant au serrage de la première éclisse. Oliaro

6. Déchargement à Zofu rive gauche d'une locomotive Mikado. Oliaro

7. Les terrassements des premiers kilomètres rive droite ont été effectués par des équipes de piocheurs d'entrepreneurs locaux. Oliaro

8. Au camp de Kitanda, logements pour Européens d'un type assez particulier appelés « Ovaltent » ou « Rotonde Altent ». Les toits des logements furent recouverts de chaume pour réduire l'ardeur du soleil. Coll. Dricot

9. Pour les terrassements rive gauche, représentant 2.300.000 m^3 de terre à déplacer, l'AMAS mit en œuvre un matériel moderne considérable, dont des pelles Letourneau et des bulldozers, que l'on voit ici en action. Oliaro

10. La voie était posée sur une plateforme non ballastée. Oliaro

11. La gare de Lenge en construction. Oliaro



1



8



2



3



9



4



6



10



5



7

QUAND LE POLITIQUE S'INVITE AU MAS !

Dans le flou engendré par les discours « décoloniaux », la cancel culture et la repentance, les musées se cherchent et l'ICOM (Conseil International des Musées) travaille d'ailleurs à la révision de la définition officielle de leur rôle. La simple présentation et mise en valeur d'artefacts ne suffit plus. Le discours doit s'inscrire dans le « politiquement correct » et la culpabilisation à outrance. Le MAS [1] s'inscrit malheureusement dans cette mouvance avec l'exposition 100 x Congo à Anvers.

FRANÇOISE MOEHLER – DE GREEF TEXTE ET PHOTOS

Une très belle exposition qui vaut certainement le détour mais dont l'on sort avec des sentiments très mitigés. Certes, son concept à l'origine est plus que louable. Rappeler les liens séculaires entre l'Europe (Anvers principalement) et l'Afrique (le Congo en particulier), mettre à l'honneur la collection anversoise centenaire d'artefacts congolais et révéler la signification d'œuvres phares superbement mises en valeur. Un bémol majeur cependant : hormis quelques encarts à caractère général, aucune explication à côté des œuvres présentées. Il faut les chercher dans un livret gratuit d'une centaine de pages… quasiment illisibles dans la pénombre ambiante à moins de disposer d'yeux perçants ou d'une bonne batterie pour la lampe de son mobile. Pas de visite guidée du fait de la pandémie mais pas non plus d'audio-guides pourtant disponibles dans d'autres musées.

Pour s'y retrouver à la fois dans l'exposition et dans le livret, il faut savoir que cette rétrospective s'articule en deux volets. Les œuvres phares sont disposées au centre de l'espace, superbes dans leurs vitrines bien éclairées, mais leur beauté est ternie par les allusions pernicieuses quant à leur provenance. Tout autour, l'histoire précoloniale, les premiers contacts entre l'Europe et l'Afrique, les premières représentations d'Africains par les maîtres anversois, et enfin la colonisation belge avec un accent mis sur les expositions internationales dont on ne relève que les zoos humains et le nombre de victimes.

PREMIERS CONTACTS ENTRE L'EUROPE ET L'AFRIQUE… ET PREMIÈRES SPOLIATIONS

A la fin XVe siècle, les Portugais développent un commerce de troc avec des royaumes africains florissants tels que le Kongo et le Bénin. Dès le XVIe siècle, Anvers devient une plaque tournante du commerce mondial (or, ivoire, poivre et sucre) soutenue en cela par l'apport de ses cartographes. Les Portugais développent le trafic des esclaves vers les Amériques et en ramènent quelques-uns à leur service à Anvers comme en attestent leurs représentations par des artistes du cru. Des livres comptables du trafic d'esclaves sont exposés sans préciser bien entendu qu'il s'agit de registres portugais.

REPRÉSENTATIONS D'AFRICAINS

Les premières toiles représentant des Africains apparaissent sous le pinceau d'Albrecht Dürer, tels Katharina, servante chez des Portugais, ou le Roi mage Balthazar. Le XVIIe siècle apportera quelques œuvres marquantes, telles Études d'un Maure de Rubens copié par Constantin Meunier [2], La femme éthiopienne de Moïse de Jordaens ou la Reine de Saba de Boeckhorst.

TRACES DU PASSÉ COLONIAL D'ANVERS

Le livret explicatif ne fait pas dans la dentelle et lance le ton : « Les politiciens, la bourgeoisie et les hommes d'affaires anversois ont soutenu le projet colonial de Léopold II. Ils ont empoché des fortunes en pillant les richesses congolaises, telles que l'ivoire et le caoutchouc. » Et un éloquent raccourci : « En réponse (aux critiques), le Parlement belge a décidé de reprendre la propriété privée de Léopold ».

Des expositions universelles à Anvers [3], on ne retient que les « zoos humains » [4] - 12 Congolais en 1885 et 144 en 1894) et leurs victimes (44 Congolais gravement malades en 1894 dont 8 sont décédés. Drame « tenu secret » jusqu'ici et auquel l'exposition consacre plusieurs panneaux. Les 8 corps ont d'abord été inhumés dans le cimetière de Kiel en partie détruit pendant la 2e guerre puis transférés au cimetière Schoonselhof à Wilrijk dans une fosse commune… avec 360.000 autres anonymes. Une enquête est demandée pour les seuls 8 Congolais. L'accent est également mis sur le vol par Delcommune d'une « statue de pouvoir » appartenant au chef Kongo Ne Kuko dont le Président Mobutu avait déjà demandé le retour. Pour rétablir la vérité, on ne peut que recommander la lecture des mémoires d'Alexandre Delcommune : *Vingt années de vie africaine – Récits de voyages, d'aventures et d'exploration au Congo Belge : 1874-1893*. De l'exposition universelle de 1930 on retiendra l'absence de « zoo humain » à l'initiative de la Belgique (le village africain étant cette fois une initiative française) et surtout la propagande coloniale et l'image stéréotypée donnée de la population congolaise.

1920. PREMIERS OBJETS CONGOLAIS DANS UN MUSÉE D'ANVERS

« A partir de 1900, les Paquebots Congo se sont amarrés plus souvent à Anvers, transportant des marchandises de la colonie. Ainsi que des armes, des objets d'art et utilitaires appartenant aux peuples congolais. Ces biens étaient pris lors de campagnes militaires, de missions chrétiennes et d'expéditions scientifiques. Des situations qui étaient souvent accompagnées de violence ou d'abus de pouvoir. »… « les colons, une fois de retour au pays, exposaient des objets chez eux en guise de « trophées » … (extraits du livret). Comme s'il était inconcevable que des blancs puissent apprécier des œuvres pour l'amour de l'art, l'intérêt ethnographique ou simplement en souvenir du séjour passé en Afrique. Tous les commentaires sont à l'avenant. ►

Les collections africaines d'Anvers sont fondées sur celles de Pareyn (marchand d'art) et Franck (ministre des colonies et fondateur de l'université coloniale).

Si les missionnaires sont accusés d'avoir fait brûler sur des buchers nombre d'objets rituels, artistiques et utilitaires de plusieurs siècles, l'un d'eux bénéficie d'une certaine clémence : Jan Vissers, anthropologue, qui a sauvé, récolté et documenté nombre d'œuvres d'art. Pourquoi ne pas mentionner que certains objets rituels ne servaient qu'une seule fois et étaient ensuite détruits ou relégués au rebut et n'existeraient plus si les missionnaires ne les avaient pas sauvés ?

LES CRUCIFIX

Les crucifix apportés au Royaume Kongo entre les XVIe et XVIIIe siècles, ont principalement marqué les esprits du fait de leur charge spirituelle et ont constitué une nouvelle source d'inspiration tolérée par les missionnaires qui imaginaient qu'elle pourrait se substituer au fétichisme. Mais très vite, les objets de culte ont été détournés et intégrés à divers rituels : intronisations de chefs, jugements de tribunaux, cérémonies funéraires, pratiques thérapeutiques ou destinées à assurer une chasse fructueuse. Le père Jan Vissers, actif au sein des peuples Kongo depuis 1946, a récolté auprès de chefs de clan une dizaine de ces crucifix à présent conservés au MAS [5]. Ces objets servaient à prouver que le chef de clan était converti au christianisme tout en légitimant son pouvoir au même titre que les cannes ou les fétiches. Ils en vinrent à être associés aux rites magiques et à être considérés comme patrimoine clanique transmis de génération en génération.

MISSIONS ET ARTISANAT D'ART AU CONGO

Les velours Kuba sont connus de tous mais ce qui l'est moins, ce sont les dentelles congolaises introduites à la fin du 19e siècle par des congrégations catholiques féminines en combinant des matières locales (raphia et écorce) et des techniques importées [6]. Les jeunes filles apprenaient divers types d'artisanats, textiles et autres, souvent basés sur les traditions locales (tressage de paniers, tissage de tapis, céramique, etc.). Le terme « dentelle » recouvre diverses étoffes tissées à la main : fuseau, nœuds ou aiguilles. La technique congolaise dérive de la dentelle à rosaces, dite de Ténériffe, apparue en Espagne au XVIe siècle, qui n'exige pas de matériel sophistiqué mais permet l'utilisation de matières nouvelles comme le raphia ou l'écorce. A partir de 1935, l'éducation des filles évoluant, cette technique devint plutôt le fait de filles ou femmes plus âgées et non qualifiées. Cette dentelle constituait un cadeau typique des missions pour les visiteurs importants dont plusieurs membres de la famille royale de Belgique, et leur exportation généra un revenu non négligeable.

Les missions masculines misaient elles aussi sur l'artisanat d'art comme instrument éducatif, économique et civilisateur. Ainsi les Frères de Notre-Dame-de-Lourdes d'Oostakker avec la sculpture sur ivoire et bois et la production textile. Les marchands d'art et collectionneurs considèrent ces artefacts comme non authentiques car en dehors des traditions et usages locaux [7 et 8]. Le but des missions était d'enseigner des techniques et de s'assurer une source de revenus par la vente aux Belges ou dans les expositions missionnaires et non pas de promouvoir les cultures et artisanats locaux. Il en résulte ce qui sera reproché au colonisateur comme une certaine uniformisation et acculturation alors que les artistes, une fois formés, auraient pu servir et promouvoir leurs différentes cultures.

LE MUNDELE DANS L'ART DU CONGO

Durant la colonisation, les artistes des centres urbains ont adapté leur style aux nouveaux consommateurs (les blancs) et aux nouveaux lieux de vente, la culture et la tradition cédant la place au mercantilisme. L'étranger, le blanc, et sa culture servirent ainsi de sources d'inspiration non sans parfois une certaine ironie et une critique déguisée. Cette nouvelle production artistique utilisait divers supports (ivoire, céramique, calebasses pyrogravées, peintures murales, sur papier ou sur toile, vannerie et textiles) et représentait diverses fonctions révélées par des détails caractéristiques. [7 à 9]

Dès le début du 19e siècle, les sculpteurs sur ivoire de la région côtière de Loango, ont intégré les Européens dans leurs productions en documentant de multiples situations à la manière d'une bande dessinée (professions, scènes de la vie quotidienne, le chien comme compagnon, les rapports entre blancs et noirs). Ainsi ce masque surmonté d'une pirogue dans laquelle un missionnaire et sa bible sont portés en tipoy par deux Congolais ou cette défense sculptée qui intègre personnages européens et africains et les accessoires de leurs fonctions [9 et 10].

SOUS LE MASQUE NOIR / BLANC

Pour clôturer la partie historique de l'exposition, un film *Sous le masque blanc* de Matthias De Groof, remontage du documentaire *Sous le masque noir : L'âme et la vie de l'homme noir révélées par son art au Congo Belge* du cinéaste belge Paul Haesaerts. En 1966, un catalogue de l'UNESCO décrit le film comme une étude brillante où les « riches collections des musées belges » alternent avec des « images du cadre naturel de la vie indigène ». En 1967 un catalogue de films ethnographiques le décrira même comme « la plus rigoureuse analyse cinématographique de l'art africain ». Haesaerts évite de donner à la voix off la prééminence sur la caméra permettant ainsi au spectateur de jouir pleinement des effets visuels qui mettent en valeur les objets présentés.

Tout au contraire, dans la version de Matthias De Groof, le commentaire est énoncé d'une voix tonitruante, agressive, en lingala, avec sous-titres français et néerlandais qui absorbent toute

l'attention au détriment du support visuel destiné, en principe, à magnifier les œuvres présentées. Dans son article publié dans le catalogue de l'exposition, Matthias de Groof parle lui-même de « sabotage affirmatif » du film de Haesaerts et se réfère ouvertement aux films les plus anticolonialistes qui aient existé. Il base son commentaire sur le *Discours sur le colonialisme* de l'écrivain et poète martiniquais Aimé Césaire rédigé au plus fort de sa période d'engagement communiste. Il n'en retient que le pire, mettant en exergue la haine raciale prévalant dans les colonies et comparant, entre autres, la colonisation au nazisme. « Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XXe siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'habite, qu'Hitler est son démon, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, le crime contre l'homme, ce n'est pas l'humiliation de l'homme en soi, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation contre l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique [...] »

Il dénonce aussi la traite négrière et l'esclavage auxquels Léopold II voulait précisément mettre un terme.

Qu'un discours à ce point outrancier et caricatural serve à illustrer l'art congolais et les relations entre la Belgique et le Congo, thèmes de l'exposition, relève plus de l'imposture que d'un travail de recherche.

100 X CONGO : LES PIÈCES PHARES DE LA COLLECTION MAS

La rétrospective n'est pas construite par thèmes mais par origines et nous emmène à la rencontre d'une vingtaine de peuples et de leur culture.

Il est impossible de reprendre ici les différentes œuvres et cultures qui sont fort bien décrites dans le livret et le catalogue de l'exposition ainsi que dans le projet multimédia *Dans de nombreuses mains : Anvers - Kinshasa* dans lequel 25 personnalités belges et congolaises s'expriment chacune sur une pièce de leur choix sélectionnée parmi les 100 artefacts présentés. L'art congolais dans sa complexité et sa symbolique mérite certainement une étude plus approfondie au travers d'articles spécifiques.

Pour conclure, il faut malheureusement constater que « l'idéologie décoloniale » n'a jamais autant mérité le qualificatif « d'imposture et de science imaginaire » (cfr Pierre-André Taguieff : https://www.editionsobservatoire.com/content/Limposture_décoloniale) qu'ainsi utilisée, face à la beauté des œuvres présentées... qui n'auraient sans doute jamais pu être là sans le fait colonial qui a permis de préserver et valoriser ces trésors. ■

À méditer :

> Pour le savant, croire la science achevée est toujours une illusion aussi complète qui le serait pour l'historien de croire l'histoire terminée
>
> *L. de Broglie*

LÉGENDES DES PHOTOS

1. Profil du MAS à Anvers
2. Études d'un Maure de Rubens copié par Constantin Meunier
3. Affiche de l'Exposition universelle de 1894
4. Représentation du « zoo humain »
5. Crucifix du 16e au 18e siècles
6. Dentelle en raphia

7 à 10. Artéfacts non authentiques intégrant personnages européens et africains

COORDONNÉES DU MAS

Museum aan De Stroom

MAS@Hanzestedenplaats, 1,
2000 Antwerpen
+32 3 338 44 00

www.visitantwerpen.be/fr/mas.be.fr

SOURCES DE L'ARTICLE

Exposition, livret et catalogue :

« 100 x Congo : un siècle d'art congolais à Anvers », édition MRAC & MAS-

Voir également n°56 de la revue, page 41

A LA DECOUVERTE DU CONGO (6/6)

PAR DAISY VER BOVEN - PHOTOS DE LA PHOTOTHÈQUE DE MDC

Chaque jour aussi nous voyons apparaître un plus grand nombre de pirogues. Elles rasent la rive de tellement près que l'homme qui s'y tient debout doit à tout moment se pencher de côté pour éviter les branches basses faisant saillie au-dessus de l'eau. Ce sont de petites embarcations extrêmement étroites émergeant à peine d'un pied au-dessus de la surface de la rivière, et l'on y voit jusqu'aux chevilles les hommes qui les conduisent. Elles sont montées par un seul, parfois deux rameurs - rarement davantage et il est plaisant de suivre le mouvement gracieux de l'unique pagaie que ces hommes, toujours debout, manipulent. Ils ont un sens de l'équilibre étonnant : un pied nonchalamment appuyé sur le rebord de la pirogue, ils se laissent parfois aller à la dérive, conversant avec les indigènes occupant les chaloupes que nous remorquons. Les éclats de leurs voix se répercutent, clairs et nets, sur la surface de l'eau. Notre boy, qui est également de la partie, ne cesse pas de parler. Il exulte littéralement, et chaque fois que son regard rencontre le mien, il rit d'un air gêné et détourne la tête. Il a une guenille pitoyable autour des reins, en guise de culotte, et il arbore sur son crâne frisé un chapeau de feutre beaucoup trop grand pour lui. Un petit carton y est fixé derrière le ruban, et on y lit, en caractères calligraphiques : « Mon chapeau ! » avec sur le côté, la date. Voilà notre Albert, car c'est ainsi qu'il s'appelle.

Dans l'après-midi de la troisième journée, notre Portugais commet la bévue de laisser échapper : « Ce soir vous serez à Kibubu » « Comment ? » intervient le commandant « Ce soir ? Si je veux ! Ne suis-je plus le commandant à bord ? » Depuis l'histoire du perroquet, le Portugais ne peut plus rien faire ou dire qui soit du goût de l'irascible capitaine. « Allons, Papa Dechamps, il ne reste que huit malheureux kilomètres, je les ferais facilement à pied ! » Les yeux du capitaine lancent des étincelles. « Je vais vous faire mettre à terre, moi, tout de suite » bougonne-t-il. Vous pourrez toujours essayer. » Le Portugais est ravi de faire ainsi marcher le capitaine. Ce n'est pas difficile, en vérité il suffit d'une allusion perfide à la lenteur désespérante avec laquelle le bateau se traîne de village en village pour mettre le feu aux poudres. La mine renfrognée, il se tient maintenant sur la passerelle, ruminant sans doute une vengeance exemplaire à exercer sur ses passagers irrespectueux. Vers quatre heures de l'après-midi, il a trouvé : un ordre soudain et le bateau s'approche de la rive. L'ancre file et nous voilà immobilisés au beau milieu de la brousse. Pas le moindre village en vue, le site est tellement sauvage qu'il faut couper les branches des arbres les plus proches avant de pouvoir amarrer le navire. Notre capitaine n'est pas méchant, mais il a ses petites manies ! « Ça vous prend après vingt ans de Congo ! » observe le Portugais, bon enfant. Nous ne nous plaignons pas, Jean et moi. Nous préférons de loin arriver en plein jour à notre nouvelle résidence. Nous nous endormons, le cœur léger. Comme il est bon de se dire enfin : demain, demain verra la fin de notre long voyage, demain sera le début de notre nouvelle existence !

Les coqs que Madame Dechamps élève dans une des barques remorquées et qui sont de tous les voyages ont à peine lancé leurs cocoricos matinaux, quand Jean et moi apparaissons sur le pont. Le cœur plein d'une joyeuse impatience, nous rejoignons le commandant sur sa passerelle. Lui aussi s'est mis au diapason et son visage rayonne de bonne humeur. Notre enthousiasme se communique d'ailleurs à tout le monde, le capitaine, sa femme, le Portugais, jusqu'à la communauté noire en bas, dûment avertie par Albert - tous nous guettons à présent le lointain où doit apparaître Kibubu. Un canot à moteur qui nous dépasse à ce moment est salué par des cris joyeux et des gestes amicaux. « En voilà un qui arrivera avant nous ! » laisse tomber le Portugais, mais nous lui lançons vite un coup d'œil avertisseur. Le capitaine serait capable de jeter l'ancre encore une fois ! Vers dix heures l'évènement tant attendu se produit. « Là-bas ! » montre quelqu'un et nos regards suivent aussitôt le doigt pointé. C'est un tout petit point blanc, à peine visible, et pourtant c'est le débarcadère de Kibubu. Lentement, trop lentement, le bateau approche et nos yeux ont tout le temps d'enregistrer le spectacle : beaucoup de sveltes palmiers, de grands massifs débordants de fleurs rouge feu, deux villas d'un blanc immaculé au bord de l'eau. C'est un des plus beaux endroits que nous ayons vu jusqu'à présent. Tout heureuse, je pince le bras de Jean. « Qu'est-ce que je vous avais dit ? » triomphe Madame Dechamps, comme si elle-même était responsable. Le moment des adieux est arrivé. Il faut nous séparer de ces amis devenus chers. On échange des poignées de mains et des baisers, Jean lui-même n'y coupe pas, cette fois. C'est un baiser de mère le rassure Madame Dechamps en

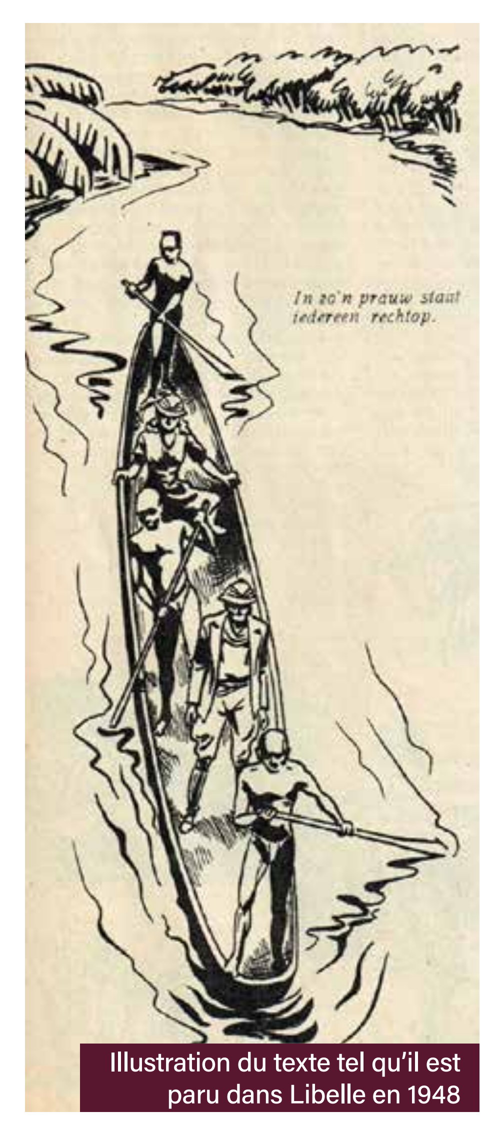
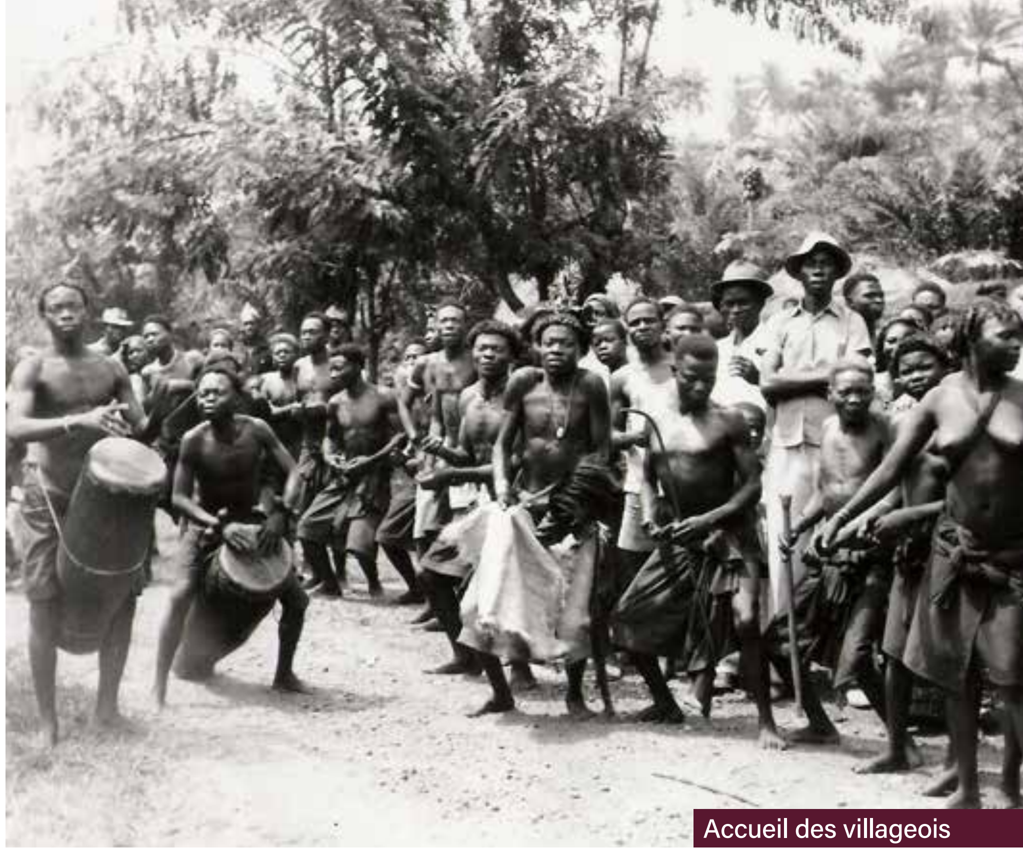


Illustration du texte tel qu'il est paru dans Libelle en 1948

l'embrassant cérémonieusement sur le front. A terre, la population blanche au grand complet est là pour nous accueillir, et il s'ensuit une telle avalanche de présentations que nous serions bien incapables de répéter le moindre nom. « Vous avez de la chance ! » nous dit le chef de poste, un homme encore jeune et très sympathique. « Oui c'est une chance pour vous que le bateau soit arrivé aussi tôt : cela vous permettra de continuer le voyage immédiatement. J'ai déjà fait appeler les porteurs. » « Continuer le voyage ? » Nous répétons cela, hébétés, sans que le sens de ces mots pénètre dans notre esprit abasourdi... « Mais oui, continue le chef, vous êtes désignés pour Mapoli. Pas bien loin d'ici, allez ! » ajoute-t-il, encourageant. « A peine une trentaine de kilomètres. Vous arriverez encore facilement aujourd'hui. J'ai déjà donné l'ordre pour que l'on prenne vos bagages. » J'entends seulement le mot « bagages » et je me demande s'il se moque de nous Mais non, j'aperçois à quelque distance une escouade de noirs qui malmènent avec ardeur les caisses et les malles que nous avions crues perdues ! Heureuse surprise. Les noirs entassent le tout dans une large pirogue, dont les bords vont affleurer dangereusement le niveau de la rivière. « Tout cela est arrivé ce matin dans un canot à moteur qui avait à faire par ici. Mais ne me demandez pas le fin mot de l'histoire. C'est le Dr. Verdin qui les a fait suivre. » Nous savons très bien, nous ce qui s'est passé, mais je n'ai même pas le temps d'avoir une pensée reconnaissante pour le dévoué médecin, car je me rends compte, soudain, que Mapoli se trouve sur l'autre rive et que nous allons donc devoir traverser dans une de ces pirogues instables. Rien que d'y penser, les battements de mon cœur se précipitent, mais tout le monde semble trouver la chose tellement naturelle que je me garde de rien dire. La pirogue chargée de nos bagages a fait entretemps plusieurs traversées. A chaque voyage, elle disparaît à nos yeux derrière un coude de la rivière, de sorte que nous ne voyons rien du déchargement sur l'autre rive. Quand les choses traînent en longueur, le chef lance un ordre, et deux noirs commencent aussitôt à



Accueil des villageois

taper avec une grosse buche sur le tronc d'un arbre. Le bruit retentit longuement entre les deux rives, et la pirogue réapparaît bien vite de derrière le coude ! Dès que notre tas de bagages a été passé, les blancs prennent congé de nous. Nous embarquons, stimulés par l'assurance que deux « pousses » nous attendent de l'autre côté, avec une quarantaine de porteurs, et que nous n'en aurons que pour quelque cinq à six heures de marche. La coutume veut que tout le monde se tienne debout dans ces pirogues, et Jean s'y conforme bravement. Quant à moi, ma crainte est plus forte que tout respect humain. Tant pis pour l'esthétique, je m'assieds sur le fond de la pirogue et me cramponne comme je peux aux deux bords. Comme tout paraît instable ! Les trois pagayeurs remontent d'abord le courant pendant quelque temps, puis ils traversent franchement. « S'ils nous voyaient, de la maison ! » s'exclame Jean, mais je n'ose pas répondre, craignant à tout moment de nous voir piquer une tête dans la rivière. Heureusement, le voyage est court, et voici déjà la proue de la pirogue qui heurte le rivage, Jean saute à terre et m'aide aussitôt à gagner la terre ferme. La suite du voyage ressemblera étrangement à quelque épisode d'un film de Tarzan. Nos porteurs se présentent comme une horde de cannibales très réussie. Tout le monde connaît ces images dans les manuels de géographie, avec le sous-titre : « Groupe d'indigènes », de quoi retourner en pensée vers les temps héroïques, où les premiers blancs ... Mais nos gaillards sont bien là, en chair et en os, à peine vêtus d'une peau de bête autour des reins (quelques-uns d'entre eux ont tout de même une culotte en guenilles) - les visages généralement barbouillés de suie ou d'une couleur rouge peu plaisante à l'œil. Et tous sont bougrement armés. Grands couteaux, arcs et flèches, sagaies et lances. Outre cet arsenal intimidant, ils transportent encore, soit des cors, des crécelles ou des queues d'animaux au bout de bâtons. En attendant notre arrivée, ce groupe impressionnant a attaché solidement tous nos bagages à de grands bâtons, et est assis, maintenant. Attendant de nouveaux ordres. Les deux tipoyes sont là également. Ce moyen de transport comporte un siège en rotin avec deux bâtons qui le supportent : le tout est surmonté d'une toiture faite en feuillage. Quatre hommes particulièrement forts sont chargés de porter cela sur leurs épaules. Par prudence, nous demandons à Albert -le seul capable de comprendre quelques mots de français- si ces gens connaissent bien le chemin de Mapoli. Avec force gestes et paroles, il nous assure qu'aucune méprise n'est possible : il n'y a qu'une seule route ! Nullement rassurés, Jean et moi montons dans notre « pousse » respectif et, après un dernier coup d'œil sur l'ensemble de la caravane, mon mari crie à haute voix : « En avant ! » Et ils comprennent ! Un concert effroyable de cris sauvage ►

éclate, et tout est aussitôt enlevé à la force des poignets - les bagages... et leurs propriétaires. Nous voilà encore une fois en route ! Hop – boum ! Hop – boum ! à chaque enjambée huit pieds frappent le sol. Huit secousses distinctes m'ébranlent. La caravane est longue : en tête nos caisses, ensuite moi, puis Jean avec le boy ; quelques hommes ferment la marche. Je me retourne vers mon mari, mais j'aperçois seulement une mèche blonde au-dessus du visage d'ébène du premier porteur. Il n'y a d'ailleurs pas moyen de s'entendre, car toute la bande vient d'entonner un chant assourdissant, et quand je dis : chant ! Ce ne sont que hurlements, sans mesure, sans rythme, chacun pour soi. Faut-il qu'ils en aient, du souffle ! Notre caravane s'étire le long de petits sentiers forestiers : à tout moment il faut couper ou écarter les branches ou les lianes qui obstruent le passage. Les arbres sont gigantesques, j'ai beau me pencher en arrière, je n'arrive pas à en voir la cime ; il est vrai que le dais de feuilles au-dessus de ma tête gêne la vue. Par endroits, un de ces troncs géants git en travers de la route, mais on voit immédiatement qu'un nouveau chemin s'est formé, qui contourne soigneusement l'obstacle. Un arbre tombé n'est jamais enlevé, ce qui fait que le chemin décrit les courbes les plus fantastiques. Partout il y a des creux remplis d'eau vaseuse et, toutes les cinq minutes, on rencontre un pont. Ce qui en tient lieu, à tout le moins ! Cela se compose de troncs d'arbres, longs et minces jetés d'une rive à l'autre, recouverts de mousse glissante et de champignons aux couleurs vives. Il en manque parfois, d'autres sont rompus au milieu, mais qu'importe... la caravane traverse avec sérénité sur ce qui reste. Je retiens ma respiration, crispe les mains autour des genoux, et me prépare à l'inévitable... mais il ne se passe absolument rien. Ces pieds noirs et nus agrippent le bois glissant tout comme des pattes de lézard ! Un soupir de soulagement ne m'échappe pas moins après chaque traversée et elles sont nombreuses ! Je me retourne chaque fois vers Jean ; je puis voir maintenant ses yeux et ceux-ci me sourient et me disent : « Cela s'est bien passé cette fois-ci, et le reste n'ira pas moins bien ! » Après quelques heures de marche - si l'on peut dire ! - on nous dépose sans plus au beau milieu du chemin - nous et nos bagages. « Les hommes veulent se laver » explique Albert, et toute la bande disparaît en effet sous-bois, en poussant des hurlements. Nous voilà bien. Nous nous levons péniblement, étirons nos membres ankylosés, et je constate que j'ai une faim terrible. « Il n'y en a sûrement plus pour longtemps » me console Jean. « Nous serons chez nous dans un instant, chérie. » « Chez nous ! » Ces mots chantent encore dans ma tête, alors que depuis longtemps, les hommes sont revenus, s'ébrouant et ruisselants d'eau, pour reprendre leurs charges. Nous poursuivons le voyage, dans un vacarme terrifiant qui jaillit des trompes ou des gosiers des porteurs. Oui, nous aurons un « chez nous » à Mapoli, rien qu'une hutte peut-être, mais nous saurons bien en faire notre home. Mes pensées, toutes joyeuses et attendries volent en avant vers le foyer qui nous attend. Je n'ai plus peur maintenant quand nous passons sur les ponts glissants, j'admire au passage les arbres nouveaux pour moi, les fleurs merveilleuses dont les effluves puissants viennent se glisser sous le toit de mon tipoy. Car tout cela constitue le décor où je vais vivre désormais. Mon enthousiasme menace pourtant de flancher, car le voyage se prolonge. Mon corps est tout courbaturé, le choc impitoyable de ces huit pieds est devenu torture et ce vacarme atroce m'abrutit. Rien d'étonnant si mon cœur se met à battre joyeusement quand apparaissent, à la tombée du jour, les premiers toits de chaume de Mapoli, au loin dans la verdure. Arrivée triomphale ! Ainsi ont dû s'effectuer les « Joyeuses Entrées » du Moyen-Age ou de la Renaissance. Les enfants gambadent autour de nos palanquins, tous les adultes sont venus également pour voir et saluer « leurs » blancs. Le village est comme une ruche. Nos porteurs nous transportent dans notre jardin. Il me semble un peu à l'abandon, mais vaste comme un parc, avec de hauts palmiers. La façade de la maison, très blanche, s'étire sous le toit de chaume. Les chambres sont grandes, avec de larges fenêtres. Même en cet instant du jour il y fait très clair. Nous nous asseyons au milieu de nos malles et de nos caisses que les hommes ont rentrées une à une. Nous regardons au dehors, par la porte restée grande ouverte. Deux perroquets passent en criant, les plumeaux élégants des palmiers se découpent nettement sur le rose du couchant, quelques petits noirs nous épient, à la fois curieux et timides. Nous nous sourions, communiant dans le même bonheur. Au fond de la maison, dans la cuisine, les casseroles tintent. C'est Albert qui prépare le dîner.

Mars 1948 ■

Fin de l'article à six livraisons


Cuisinier et famille 1948

AU CONFLUENT DU KWILU ET DU KWANGO

Un de nos rédacteurs patentés nous revient avec un témoignage sur ce qu'il n'hésite pas de qualifier de plus belle période de sa vie en Afrique. Un texte captivant par les souvenirs qu'il évoque et égayé par la poésie qui en émane.

PAR PAUL ROQUET

Aujourd'hui, 17 avril 1949, fête de l'Ascension, je profite de ce jour de congé pour effectuer une escapade à mon sens bien méritée. Quelques heures de détente après dix-huit longues journées utilisées à la remise-reprise de la gestion du comptoir de Banningville de la Cie du Kasaï. Remises, reprises imprévues inhabituelles décidées dans des circonstances où le gérant en place et son épouse ont été licenciés sur le champ pour fautes extrêmement graves. Travail épuisant et pénible consacré à effectuer des inventaires souvent controversés par la partie adverse de quelques milliers de produits, d'articles food et non-food très variés. Un enfer de 18 jours qui a été clôturé la veille de l'Ascension. Aujourd'hui, j'ai fui Banningville à bord de mon pick-up vers les régions les plus sauvages de la savane forestière pour me relâcher et oublier cette épreuve. A dix-sept heures, un peu moins, par dix-sept degrés de longitude est et par trois degrés de latitude sud, je fais halte au sommet de la côte de Kasemba. Par cette chaleur écrasante, faire une pause était devenu indispensable. Je gare mon pick-up au faîte de la grimpette dans un dégagement où quelques misérables arcadés aux longues pennes roussies par le soleil, créent un semblant d'ombre dont je profite faute de mieux. De mon promontoire improvisé, je découvre, extasié, un panorama magnifié par les tonalités lumineuses que provoque un soleil en phase déclinante. Les cieux sont en fête ; dame, c'est l'Ascension ! A cette heure, toutes les nébuleuses aux coloris variés s'approprient l'espace azuré. Elles se métamorphosent en d'indéfinissables perspectives, coiffant notamment de leurs structures vaporeuses l'or vert des vallées du Kwilu et du Kwango dont les eaux fusionnées en amont et en crue ont envahi les terres basses de la savane forestière et l'ont transformée en site lacustre. Les nébuleuses, les plus éloignées du brûlot solaire, les lapis lazuli ont cédé aux instances des turquoises qui capitulent progressivement devant l'imprudence agressive des jaunes colibris, lesquels fondent déjà à l'approche des orangées qui se consument devant l'afflux imminent des rubescentes. Un ensemble irisé en gradation arc-en-ciel dont le fac-similé miroite en contrebas sur la surface des terres inondées. Figé par le spectacle tel un orant en prière, je savoure le feu d'artifice de cet amalgame coloré, chef d'œuvre naturel des radiations solaires. En l'absence de vent, à dix-sept heures presque trente, par dix-sept degrés de longitude est et par trois degrés de latitude sud, la chaleur accumulée pèse encore, étouffe toujours, accable aussi, anesthésie autant, tandis qu'un silence monacal complice l'accompagne. Dans les vallées du bush envahies par la savane forestière sont blottis les petits villages où vivent les Bayansi, les Bambalas, les Batuki et autres Bayaka. Une torpeur envahissante, une apathie contagieuse, une langueur profonde, une flémingite aigüe les accablent. Même à Banningville, la ville toute proche, les Belges, les Portugais et autres expatriés subissent la canicule. J'aurais bien tendance à me laisser envahir aussi mais le spectacle dantesque de ce coucher de soleil royal me fascine et je résiste. A dix-sept heures quarante-cinq, par dix-sept degrés de longitude est et par trois degrés de latitude sud, le disque solaire impérial rouge rubis, quasi écarlate, parfaitement rond, protubérant, bien circonscrit se mire avec complaisance dans une des grandes nappes d'eau qui barrent l'horizon. Soudain ! Dans le silence claquent des coups de feu dont les détonations se répercutent à l'infini. Trois pilets, des canards de marais effrayés s'envolent dare-dare. A tire d'aile, ils foncent en s'égosillant en direction de l'astre du jour en train de se noyer. Tout doucement, Râ se noie. De ses rougeurs écarlates, il ne reste bientôt plus qu'une sorte de demi-lune dorée. Parallèlement, les rubescentes perdent de leur vigueur, fusionnent


Track Bandundu-Kikwit 2009
© F. Hessel

avec les jaunes colibris et forment avec elles une longue bande cuivrée qui accapare une partie de l'horizon. A dix-huit heures, là-bas tout au nord dans les savanes, le crépuscule étend progressivement son voile de carême. Les coups de feu ont brisé le silence et la léthargie dans lesquels le bush était plongé. Déjà, il se manifeste, il grouille, fourmille, chuinte, crisse de partout. Désemparés, les anoures coassent et entament leurs jérémiades plaintives. Les anatidés en panne d'harmonie saxophonent alto. Un coq déboussolé confond l'aube et la clarté vespérale et prématurément s'égosille aussi. J'ai repris la route le cœur léger et toujours sous le charme du spectacle que je viens de vivre. Toutes vitres ouvertes, j'entame la succession des pistes en lacet qui conduisent à Banningville. Il fait nuit noire. Je perçois les senteurs odorantes de la terre vierge encore tiède et les effluves parfumés de sa flore où avec une certaine inconvenance viennent se mêler les odeurs de grillades et les fumées âcres du Makala. J'entends les roulements des tam-tams; leurs tambourinements syncopés se propagent de village en village. Le cœur de l'Afrique noire bat la chamade. La nuit et ses enchantements mythiques prennent possession des cœurs et des esprits. Elle est à nulle autre comparable par la complexité des sentiments qu'elle procure et provoque. Elle est belle, à la fois envoûtante, mystérieuse, parfois angoissante mais sa trace est indélébile. Il est vingt heures, un peu plus quand je pénètre dans le port de Banningville. ►

J'emprunte le chemin en terre battue qui longe la longue barza de la factorerie de la compagnie du Kasaï dont je suis le gérant intermédiaire depuis hier. Cette factorerie qu'on appelle aussi comptoir est née en 1905 sur la rive droite du Kwilu. A l'époque, ce n'était sans doute qu'un vaste terrain où s'empilaient à ciel ouvert des caisses, conditionnements, emballage du matériel utilitaire divers, des fûts de carburant sous bonne garde des agents de la compagnie basée sur place. L'objectif était de créer un comptoir dans le port fluvial de Banningville. A la même époque, à quelques trente kilomètres de là, à Dima sur le fleuve Kasaï, la compagnie s'affairait à finaliser l'installation de son siège social pour le Congo. Toute la région était en pleine évolution. L'Otraco créait son réseau d'escales fluviales. Les Pères Jésuites achevaient la construction le leur mission apostolique, leur église et les bâtiments pour les écoles primaires et secondaires et même un petit hôpital. Des commerçants portugais installaient sur les rives du Kwilu leur maison de commerce et de négoce. L'agent territorial occupait déjà une bâtisse territoriale bien en vue sur l'espace le plus élevé du port. La compagnie du Kasaï construisait sa factorerie réservée à la vente de produits importés européens food et non-food. Un gérant allait être nommé incessamment. Je crois savoir qu'en 1922, c'est un jeune couple d'immigrés russes « les Bachim » qui prirent en charge la gestion du comptoir. Lui un ex officier du Tsar formait avec son épouse un duo efficace apprécié tant de la compagnie que de la clientèle blanche et noire. Accomplir cinq termes de cinq ans d'affilée témoigne par la longueur de sa durée de l'excellence de la gestion de Bachim. Au cours des ans, la factorerie prit un essor considérable tant pour les produits vendus en provenance d'Europe que pour ceux achetés localement destinés à être exportés. La factorerie était devenue un immense complexe dont une dizaine de bâtisses. Parmi elles, d'immenses frigos, une luxueuse habitation pour le gérant et sa famille. Un bureau qui exploite l'escale aérienne sur la ligne Léopoldville Banningville Nioki Inongo. La compagnie était concessionnaire de la Sabena ainsi d'ailleurs que de la marque automobile Ford pour laquelle elle avait édifié un garage et une salle d'exposition. A l'arrière du comptoir a été aménagé un jardin d'agrément ainsi qu'une petite cité de maisonnettes destinées au personnel de la factorerie. Telle elle a évolué au cours des ans sous la poigne magistrale et efficace d'Igor Bachim avec l'aide importante de son équipe de travailleurs congolais, dont le premier engagé à l'âge de 12 ans est aujourd'hui à 37 ans l'adjoint du gérant. Voilà, il me reste à prouver mes capacités à effacer la gestion désastreuse des Bidard, mes prédécesseurs et redorer le blason de la compagnie tel qu'il était. Mais c'est le cœur gros que je quittais le comptoir de Kikwit où j'exerçais les fonctions d'adjoint auprès des Heymans, les gérants. La factorerie de Kikwit est une copie quasi conforme de celle de Banningville mais plus vaste encore sa particularité, et elle est de taille. Elle gère en plus 21 magasins, petits commerces réservés à une clientèle noire et dont chacun d'eux est placé sous la tutelle d'un Congolais formé par la compagnie. Ces mini factoreries sont disséminées dans un territoire aussi vaste que deux provinces belges. Selon l'importance de la localité, ils sont bâtis en briques, en pisé, une hutte améliorée, ou une hutte tout court, servent à la fois d'habitation et d'étals, entreposages d'un petit stock de produits alimentaires ou non, propres à la consommation habituelle des Congolais. Les plus importants de ces 21 dépôts sont situés dans les agglomérations comme Bagata, Kenge, Popokabaka, Bahemba, Gungu, Idiofa. Ce commerce nécessite évidemment un contrôle, un suivi permanent de l'activité et donc un déplacement régulier du gérant du comptoir. Une tournée complète des 21 dépôts représente un parcours de 1200 km et une semaine de déplacement en pick-up. Monsieur Heymans, le gérant, me confia cette gestion après avoir effectué en ma compagnie et à deux reprises la visite de chaque magasin. Tu es célibataire et tu engages ton premier terme au Congo. Rien de tel que ce genre de mission pour apprendre ce qu'est l'Afrique, me confiait-il. 1200 km ! 5 à 7 visites et contrôles par jour ! Des qualités de pilote de formule 1 pour un gymkhana permanent à travers une brousse traîtresse ou des routes mal entretenues. Là ! Où on s'envase, s'embourbe ou s'ensable. Là où la traversée d'un pont branlant à l'ossature primaire est une gageure. Là ! Où poser son pick-up sur un bac relève de l'exploit. Là ! Où se croiser sur les routes étroites des escarpements demande parfois une randonnée en marche arrière de plusieurs kilomètres. Là ! Où passer la nuit dans un lit dépend de l'opportunité de l'endroit ; un colon, une mission, un abri agricole, une hutte en bordure d'un village, la cabine de mon pick-up.

Je vais sans doute vous étonner mais j'ai adoré cette vie pleine d'imprévus car outre l'euphorie de jouir en permanence de la royale beauté d'une nature encore vierge où s'abrite un monde sauvage et singulier d'une grande richesse animale et végétale, j'ai surtout apprécié le contact avec une population locale, accueillante, spontanée et dont l'organisation sociale, les us et coutumes, l'esprit de famille, la fidélité du clan et ses règles sont étonnantes à découvrir. J'ai côtoyé les Bashilele, les Bambunda, les Bapende, les Bayaka et je prenais la peine de saluer leurs chefs (Kiamfu) lorsque je traversais leurs régions. Oui, j'ai adoré ce travail que la mort dans l'âme je cédais au gérant deux à trois fois l'an lorsqu'il me confiait en échange la gestion administrative du comptoir. La décision de la direction générale de m'adjuger sans délai la gérance de Banningville mit fin à une des plus belles périodes de ma vie en Afrique. Quand à sept heures, par dix-sept degrés de longitude est et par trois degrés de latitude sud, je faisais mes adieux aux Heymans et au personnel de la factorerie de Kikwit et que très ému j'allais monter à bord de mon pick-up pour me rendre à Banningville prendre en charge ma nouvelle fonction, quelques Bapende s'approchèrent pour me saluer et m'offrir un de leurs masques en bois. En me remettant le cadeau, le vieux chef Mukembe qui s'était déplacé, me dit simplement en battant des mains « Pende basiko munde Paul ». ■

LETTRE DE 1897

« Cette lettre a été retrouvée dans des documents familiaux par un généalogiste amateur, Charles Remy. Sa famille est originaire de la Famenne. C'est du côté de son épouse qu'il a fait cette trouvaille. Le « Charles » qui signe la lettre était le cousin au 4ème ou 5ème degré de son épouse. C'est lors d'un « cours » de paléographie que j'ai pris connaissance de cette missive et je vous la livre avec une certaine fierté. De l'émotion aussi, car ce Charles a fait un long voyage pour arriver près du Lac Léopold II - baptisé Maï-Ndombe actuellement. Quel courage et quelle endurance il fallait en ce temps-là ! Mais j'aime surtout sa description de « ces grands enfants noirs »… Bien sûr, l'orthographe et la ponctuation originale ont été respectées. »

La lettre, qui offre au lecteur une page pleine d'informations sur l'histoire en marche à la fin du 19e, est spécialement recommandée par André Schorochoff, que la revue remercie au passage. Elle a déjà été publiée dans la revue Kisugulu 87, 1er trimestre 2004, qui signe l'entrée en matière. Kisugulu, qui était une revue pleine d'informations sur les anciens, a cessé de paraître.

MALÉPIÉ, LE 12 JUIN 1897.

Mon Cher Oncle et ma Chère Tante,

Me voici enfin arrivé à destination après un voyage de 73 jours. Je profite des intervalles de tranquillité que me laisse mon commerce avec les noirs, intervalles assez rares, car ils vous harcèlent de demandes de marchandises et il en vient à tout moment, pour vous prier de me donner de vos nouvelles et vous faire part de la façon dont s'est passé mon voyages ainsi que de ce que je sais du Congo.

La traversée, mauvaise à son début, s'est effectuée ensuite par un temps splendide.

Je suis arrivé en bonne santé à Boma le 6 mars, où le cousin Oscar attendait mon arrivée. Il me fit les honneurs de sa maison, me fit voir les curiosités de Boma que ne m'amuserai certes pas à vous raconter, le cousin ayant dû le faire pendant la visite qu'il vous fit ; puis il me présenta aux autorités.

Pendant les quatre jours que j'y ai passés je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer tant il prenait soin de me divertir.

Le 10, je m'embarquai pour Matadi et là, je pris la route des caravanes menant à Léopoldville. C'est un étroit sentier sur lequel on ne peut marcher que l'un derrière l'autre, qui grimpe le long des montagnes ou les contourne; ou dévale le versant en serpentant capricieusement; traverse plaines, tantôt complètement à découvert et exposé aux ardeurs des rayons solaires, tantôt disparaît caché par les herbes qui atteignent 4 à 5 mètres de hauteur et ►



D'après Deshaepmeester, 1905. In *Le Congo d'Adrien*

qui forment berceau au dessus de la tête des voyageurs ; tantôt cesse brusquement coupé par un marécage dans lequel il faut souvent entrer jusqu'à mi-corps pour reparaître plus loin ; entre sous bois, est interrompu par un cours d'eau qu'il faut passer soit à gué, soit sur un pont formé par un tronc d'arbre jeté en travers de son cours et sur lequel à moins d'être acrobate, il faut passer à quatre pattes.

Le pays entre Matadi et Léopoldville n'est qu'une suite ininterrompue de hautes montagnes séparées par ci par là par de petites plaines les 3/4 du temps marécageuses.

Sur la route, peu de villages mais beaucoup de vestiges d'anciens, les indigènes s'étant retirés vers l'intérieur du bas.

Les villages sont propres ; les chimbèques, habitations indigènes, construits avec soin.

Le bétail qui ne se compose que de chèvres, porcs et poules court en liberté dans le village et se met à l'abri des intempéries de l'air sous les saillies des toits.

On rencontre dans beaucoup de villages de petites éminences de terre sur lesquelles on a fiché des débris de vaisselle. Ce sont des tombes.

Elles sont placées soit devant l'habitation du défunt, inhabitée depuis, soit à l'intérieur. Les richesses telles que : armes, étoffes, perles, etc., sont enterrées avec lui. Près des anciens villages on remarque des bosquets d'arbres aux branches desquels sont piquées des plats, des assiettes, des jattes, bouteilles, etc. Ce sont des anciens cimetières.

Après 25 jours de marche je suis arrivé à Léopoldville et le lendemain, je m'embarquai sur un petit steamer, de peu de tirant d'eau, qui devait me conduire au poste qui m'était désigné.

Je naviguai pendant 4 jours dans le Congo, 3 j. dans le Kassaï et 3 j. dans la Mfimi. Ces fleuves, sur le parcours que j'en ai suivi, n'ont pas moins de 1000 m. de largeur sauf le troisième dont la largeur minimum est 500 m.

Le courant de ces fleuves est très impétueux. Dans le Kassaï, le bateau, lancé à toute vapeur, reculait.

Le lit en est semé de bancs de sable et de rochers ce qui rend la navigation dangereuse.

Le 10e jour le steamer abordait à mon poste. C'est le poste de Malépié, situé à l'embouchure du Lac Léopold II en dessous de la rencontre de la Mfimi et de l'Ikatta, poste dont la direction m'est confiée. Il fait partie du domaine royal et appartient à Sa Majesté. J'ai comme mission d'acheter l'ivoire et le caoutchouc que les indigènes viennent vendre en échange d'étoffes ou de perles.

J'ai heureusement avec moi l'agent qui a fondé la factorerie qui parle bien l'indigène car autrement il me serait difficile de commercer avec eux. Nous sommes les deux seuls blancs.

Les indigènes sont très pacifiques. Ce sont de grands enfants qu'il ne faut pas rudoyer.

Il faut les amuser par de petites folies qui les font rire. Voyant que le blanc est gai, ne fait pas de mal, ils viennent alors sans crainte vendre leurs marchandises et s'ils n'en ont pas ils viennent par plaisir.

Ils sont paresseux et ne travaillent pas.

Les femmes font le ménage et sont en outre chargées de la culture.

Quant à eux, ils viennent vendre le caoutchouc récolté par leurs femmes ou l'ivoire qu'ils ont trouvé dans leurs courses à travers bois ou bien en tuant l'éléphant, pris dans des trappes.

Ils connaissent si peu la valeur du temps que pour avoir quelques objets de plus que ce que vous leur offrez pour leurs marchandises, ils descendent le fleuve en pirogue et vont les vendre à une autre factorerie située à un mois de navigation alors que pendant ce temps ils se seraient procurés d'autres marchandises. Souvent cette longue course ne leur sert à rien car dans l'autre factorerie on leur offre quelquefois moins et alors ils reviennent vous les vendre au premier prix.

Ils ont de singulières habitudes; tantôt ils vont passer 5 jours dans un village, 10 jours dans un autre, un mois dans un troisième et ils ne rentrent à leur village qu'après quelques mois d'absence. C'est ainsi qu'un indigène étant allé faire une commission dans un village éloigné de 2 heures du sien ne rentrait qu'un mois après. Ils sont, pour la plupart, tatoués sur le visage ou sur le corps. Ces tatouages proviennent d'incisions faites à la peau et dont la cicatrice forme bourrelets, la réunion de ces bourrelets forme des dessins. Ils portent au cou, aux bras et à la cheville des pieds de gros bracelets en cuivre qu'ils y rivent et qu'ils ne peuvent plus enlever après; le poids total va parfois jusque dix kilos répartis comme suit : 2 K. à chaque cheville, 4 K. au cou (5 ou 6 colliers superposés), et 2 K. aux bras. Plus des colliers de perles qui leur font 2 ou 3 fois le tour du cou. Les femmes portent les mêmes bibelots que les hommes et sont revêtues comme eux d'un pagne, pièce de drap attachée aux hanches et descendant jusqu'aux genoux. Les hommes ont comme armes : des lances, des flèches et de grands couteaux, sans lesquelles ils ne sortent jamais.

Le climat est un peu chaud mais en somme très supportable. Les nuits, par contre, sont froides et on supporte facilement deux couvertures.

J'ai eu quelques fièvres peu graves. Maintenant je me porte bien et ne me déplais pas trop au milieu de mes noirs.

Recevez, Cher oncle et chère tante ainsi que toutes mes cousines et cousins mes baisers les plus affectueux. ■

Sé Charles

Voici mon adresse : M. R. Chef du poste de Malépié Lac Léopold II, District du Kassaï, Congo

CRISPIN MANDJWANDJU, AGRICULTEUR CONGOLAIS DE 1924 À 1970

PAR ODON MANDJWANDJU MABELE


Crispin Mandjwandju


Armoire de CM faisant office de banque locale

La manière d'honorer certaines personnes dans le monde a toujours été à l'ordre du jour lors des anniversaires, des événements heureux ou malheureux. Pour ce dernier cas, ne perdons pas de vue que, Andy Warhol dit : « tout homme connaîtra la gloire pendant 15 minutes. Il est bien possible que la célébrité a souvent la vie courte. La plupart des musiciens, vedettes de cinéma ou politiciens actuels seront sans doute oubliés dès l'année prochaine, comme s'ils avaient vécu il y a un siècle. »[1] Sans avoir l'intention, ici, de traiter Crispin Mandjwandju comme une vedette de cinéma en République Démocratique du Congo, nous voudrions seulement nous limiter à une page de son histoire dont certaines personnes parmi tant d'autres, n'ont jamais été au courant de ses réalisations d'hier.

Aujourd'hui, compte tenu du développement de son village Ndomay Dimbelenge[2] situé dans le secteur Mapangu, territoire d'Ilebo, province de Kasaï, on ne parle que de lui depuis quelques décennies. Qui était-il au juste ?

BIOGRAPHIE

Crispin Mandjwandju est né en 1924 à Malembe Munene d'une famille de quatre enfants. Son nom de Mandjwandju désigne en langue Lele les instruments de musique ou les tôles. Il a vécu son enfance jusqu'à sa mort à Ndomay Dimbelenge[3] village de sa mère. Fils de Makadi et de Mbuyakala Kweto, il est mort la journée de vendredi 26 juin 1970, à l'âge de 46 ans, soit deux années avant le décès du Révérend Père Charles Rommens, assassiné la nuit du 12 novembre 1972 à la paroisse Saint Joseph, de la Mission Catholique de Mwembe, située à 84 kms de Port Francqui (Ilebo)[4].

Crispin Mandjwandju s'était marié à Mwelo mwa Pitshandenge Vincintia à la Mission Catholique Sainte Thérèse de Brabanta à Mapangu, la nuit de Noël 1952. Père de cinq enfants, dont deux filles et trois garçons, « il était remarquable par sa croyance au catholicisme et évitera jusqu'à sa mort, de pratiquer la polygamie ou la polyandrie ».[5]

Machette à la main, Mandjwandju Crispin est mort inopinément dans un accident champêtre en pleine saison sèche en train de cultiver son champ accompagné de son chien. Et c'était bien avant (aux environs de 05h00 du matin) qu'il ait prodigué des conseils aux trois enfants de son ménage qui avaient l'habitude de se brouiller. Nous estimons que ces derniers seraient sans doute, les dernières personnes à avoir eu des entretiens avec lui.

UN HOMME DE MÉTIER ET D'ART

Crispin Mandjwandju fut non seulement un grand agriculteur qui nourrissait ses enfants des fruits de ses champs, mais aussi un excellent chasseur. Un travail fait de ses mains témoignait toujours d'une habileté extraordinaire. Il travaillait comme il se doit et agissait suivant la règle de l'art en la matière. Son travail était toujours entouré de beaucoup de soins, de propreté et d'esthétique. Il n'était pas l'ami des fainéants mais plutôt un courageux qui aimait l'agriculture, l'élevage et la chasse. Le Professeur Emérite Séraphin Ngondo a Pitshandenge témoigne qu'il était « le fournisseur des fruits et légumes aux prêtres missionnaire en ►


Ecole primaire laissée par CM


Maison d'habitation laissée par C. Mandwandju

1. Andy Warhol cité par J. Holland, *Les grands personnages du monde : 1 000 ans d'histoire*, éditions Kingfisher, Londres, 2004, p.7.
2. Un village de forme rectangulaire construit sur un terrain plat, borné de palmiers à raphias et un peu partout, on trouve des plantations d'arbres fruitiers, d'ananas, caféiers, etc. Pour les amples informations, lire Séraphin Ngondo a Pitshandenge, *Ndomay Imbelenge : une étape de notre jeunesse*, éditions Madose, Mwene – Ditu, 2015, p. 15.
3. Il y a lieu de noter que l'appellation Ndomay Imbelenge ou Ndomay Dimbelenge désigne franchement le même village. C'est pour les différencier des autres villages de Ndomay Kashosho, de Ndomay Itanga, de Ndomay-a-Ndjalé (Kayay), de Ndomay Lubwela, de Ndomay Koku Mikombi, de Ndomay Makosho (Mwanankadi), de Ndomay Ikeke (Ndomay Kakese) et de Ndomay Inen (Ndomay Munene), etc.
4. O. Mandjwandju Mabele, « La mort d'un missionnaire », in *Mémoires du Congo du Rwanda et du Burundi*, n° 57, mars 2021, p.10.
5. NGONDO a PITSHANDENGE, *op. cit.*, p. 68

visite à la Mission Catholique Mwembe »[6]. Outre les missionnaires de cette paroisse, il a connu bon nombre de gens tel que l'ethnologue spécialiste des Bashilele Mireille Allard qui, dans les années 60 jusqu'à l'époque post coloniale, achetait les œuvres d'art pour sa collection privée.

UN HOMME DE DÉVELOPPEMENT

Si le développement durable est une politique de développement qui s'efforce de concilier la protection de l'environnement, l'efficience économique et la justice sociale, en vue de répondre aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité des générations futures, il y a lieu de confirmer que Crispin Mandjwandju était un homme de développement, un créatif qui ne cherchait pas à compromettre la vie des générations futures dans les différentes initiatives qu'il prenait.

C'est dans cette optique qu'il a laissé à moins de 6 kms de son village, une plantation de palmiers à huile en 1958, d'au moins 8 hectares, exploités aujourd'hui par bon nombre des jeunes de son village, devenus des producteurs d'huile de palme (un bidon de 25 litres d'huile se vend à 6 $).

Toujours créatif, il eut l'idée noble de relier en 1957, la jeune Mission Catholique Mwembe à son village Ndomay Dimbelenge (1,5 km) évitant un détour long de 4 kms à partir de Ndomay en passant par le village Mikope mia Kolo.

La jeune Mission Catholique Mwembe érigée en paroisse autonome en 1958 avait besoin de bâtisseurs, dynamiques et épris de développement afin de léguer à des générations futures un cadre idéal de formation spirituelle, morale, intellectuelle et intégrale. C'est ainsi que Crispin Mandjwandju va prolonger cette route pour faire relier la Mission et le village Ndomay jusqu'au bord du ruisseau où il amassait des moellons et des graviers pour la construction de bâtiments de la paroisse parmi tant d'autres.

Dans un esprit matrilocal, il n'était pas un homme qui bâtissait seul. Avec ses cousins Onésime Mahopa, Bernard Handjila, Willem Mahimba et Venant Munga, il a construit une unique et imposante maison dénommée « Camp Mandjwandju », en matériaux durables et de main de maître. C'est ainsi que son nom se retrouve dans les annales de la Mission Catholique Mwembe. De chaque côté, il y a trois portes, soit une maison de 16 pièces. Au-delà de la route, fut construite une école primaire à trois portes, afin de favoriser la scolarisation des plus jeunes.

Crispin Mandjwandju fut également un homme d'affaires. Il avait érigé une grande boutique en 1960 dans la jonction de la route qu'il avait tracée (route menant à la M.C. Mwembe) et de la route conduisant au village Mikope mia Kolo. Cette boutique permettait à la population aisée de s'acheter les biens de premières nécessités sur place plutôt que de se rendre à Mapangu, éloigné de 27 Km. Pour immortaliser son nom à cet endroit, un Complexe Scolaire lui a été dédié par l'ADIPROS (par la Protection Sociale), au titre de promoteur du développement. C'est un complexe scolaire technique professionnel de proximité adapté aux besoins de la population d'Ilebo, qui organise les options suivantes : techniques agricoles, construction, coupe et couture, électricité générale, mécanique générale, menuiserie, vétérinaire, commerciale et gestion informatique.

La boutique de Crispin Mandjwandju n'était pas l'unique affaire qu'il avait entreprise. Il était aussi parmi les rares personnes de l'époque à avoir des machines à coudre et des bicyclettes qui faisaient de lui un véritable nanti. En plus de ces derniers, il s'était procuré en 1962, auprès des Missionnaires Oblats à Mwembe, un bus de marque VW de seconde main. Ce dernier ainsi que ses bicyclettes servaient de transport des personnes et des biens. Ce sont ces biens qui faisaient de lui un vrai économe dont plusieurs personnes de Ndomay Dimbelenge et d'ailleurs, faisaient garder leurs sous chez lui dans « une armoire en bois qu'il considérait comme coffre-fort ».[7]

CONCLUSION

Dans l'impossibilité de tout raconter et pour rester dans l'esprit d'un témoignage mémoriel, nous avons tenté de décrire la vie de Crispin Mandjwandju, un parent responsable, un homme sympathique, qui refusait non seulement de pratiquer la polygamie, mais aussi la polyandrie. En 46 ans de vie, il fit tant de choses pour l'épanouissement de son milieu de vie qu'il est devenu aujourd'hui une référence. On continue à parler de lui pour ses aptitudes et potentialités. Avec une indépendance d'esprit et une créativité hors du commun, dans un court laps de temps, à l'époque coloniale et post coloniale, il a laissé des empreintes que peu de sa génération ont pu imprimer, même après l'indépendance de la RD Congo. Bien qu'il soit parti très tôt, ses œuvres sont toujours d'actualité et son esprit d'entreprenariat se perpétue à travers ses descendants.

Que son âme repose en paix. ■


Complexe C. Mandwandju
Rentrée en classe


Complexe scolaire
Crispin Mandjwandju

6. Idem, p. 15
7. O. Mandjwandju Mabele, Ma passion pour la lecture, éditions Madose, Mwene – Ditu, 2021, p.57.

L'OISEAU SANS AILES

Petite scène de famille qui fleure bon la bonne entente entre Congolais et Belges dans les années cinquante.

PAR DAISY VER BOVEN, SOUS LA SIGNATURE DE MAMA NA BANA DANS LE POURQUOI PAS

Décidément, notre boy-moke n'est bon à rien, ce qui ne l'empêche pas, cependant, d'être très imbu de sa personne et de ses qualités extraordinaires ! Sorti tout récemment de la brousse, maintenant vêtu d'un beau tablier tout blanc et d'une chemise neuve, il croit que le monde est conquis. Malheureusement, personne ne l'estime à sa juste valeur. Si seulement on lui confiait un travail très important ! L'astreindre à porter de l'eau et du bois, il le considère presque comme un attentat direct à sa dignité... Mais tout a son utilité, même un boy qui se promène le nez en l'air, car, de toute façon, c'est lui qui, le tout premier aperçut le serpent.

Revenant à son travail, tard dans l'après-midi, tout à coup il poussa un cri suraigu, le cri de guerre de ses ancêtres devant l'ennemi ; un cri qui fit sortir d'un seul bond, le cook de sa cuisine, moi de mon fauteuil et ma fillette de son bac de sable. - Un serpent, un grand serpent, tiens, le voilà !

Il s'accroche au cuisinier, lui tord le cou pour le faire regarder dans la bonne direction : - Tu le vois ? Là, tout en haut ?

Et avec le don naturel qu'ont tous les noirs pour ce genre de choses, le cuisinier distingue aussitôt le serpent dans la cime de notre grand avocatier. Immédiatement, la même excitation, mêlée d'épouvante, s'empare de lui.

- Regardez bien, Madame, là-bas ! Ils s'efforcent à eux deux de me faire voir le serpent à mon tour, sans résultat, évidemment. Je n'aperçois rien d'anormal dans le feuillage touffu d'un beau vert tendre.

A mes côtés, Miche trépigne d'impatience :

- Qu'y a-t-il, Maman, là-haut dans l'arbre ? - Un serpent, ma chérie. - C'est quoi cela, Maman ?- Ben... c'est un animal.

Bien que notre fille ait passé toutes les quatre années de sa vie en brousse, elle n'a heureusement pas encore fait la connaissance d'un reptile, mort ou vif ! Raison de plus pour que la chose l'intéresse au plus haut degré.

Tout un attroupement d'indigènes s'est formé en dessous de l'arbre : les noirs de passage devant le jardin, les boys des voisins, les autres, surgis d'on ne sait où, immédiatement lorsqu'un événement se produit quelque part...

A grands cris, ils se sont armés de bâtons, de machettes, de pierres, même... Et voilà que la situation devient vraiment dangereuse ; vivement, je tire Miche en arrière, lorsque les projectiles sont lancés à l'attaque.

- Mais, Maman, ils vont l'effrayer, me dit-elle, inquiète. Il va certainement s'envoler ? - Non, il ne sait pas voler, rassure-toi.

Elle me lance un regard soupçonneux : - Est-il normal qu'une bête qui ne sait pas voler se trouve là-haut dans l'arbre ?

Au comble de l'excitation, mes noirs dansent sur la pelouse, piétinent l'herbe, se bousculent, s'injurient, le tout sans résultat apparent.

- Regarde, Maman, le moke, que va-t-il faire ?

Le boy-moke a enlevé sa chemise et la dépose au pied de l'arbre à côté de son beau tablier. Une machette entre les dents, il se met à grimper allègrement. Décidément, ce garçon a des talents insoupçonnés, lesquels, malheureusement, lui viennent moins bien à point dans la vie quotidienne.

Miche, qui a le cœur tendre, s'inquiète vivement : - Est-ce que le serpent peut mordre ? demande-t-elle, haletante. - Oui, c'est une bête très méchante. - Est-ce qu'elle a beaucoup de dents ?

Vraiment, il faut que je réfléchisse un instant : - Non, une grande dent seulement de chaque côté.

Un grand rire insouciant de notre fille.

- Une dent ? C'est comme le bébé de Madame X., mais lui en a deux, déjà. J'ai le souffle coupé, suite à cette comparaison ahurissante. Il est vrai que Miche doit se sentir complètement rassurée. Que peut-on faire avec une dent ? Même pas manger un chocolat !

Pendant que le moke grimpe dans l'arbre, un grand silence angoissant plane pendant un moment, puis, de nouveau des cris de guerre stridents, des coups de machettes furieux, des feuilles, de petites branches qui tombent et finalement... des hurlements de triomphe, repris aussitôt par les Noirs postés tout autour.

Lestement le moke glisse à terre, le cadavre de la terrible bête balançant sur sa machette.

C'est un long serpent, très mince et somme toute pas très impressionnant. A petits pas très prudents, Miche s'approche, regarde à peine par terre, ses yeux continuent à scruter la cime de l'arbre : - Quand va-t-il chercher la tête et les pattes ?

- Mais, chérie, tout le serpent est ici, tiens voici la tête...

Hélas, il en reste bien peu de cette tête, et Miche de plus en plus désappointée, ne cesse de répéter : - Mais non, ce n'est pas une bête, ce n'est que la queue ?

Et elle aura sa vengeance, la petite friponne ! A peine quelques instants plus tard, elle me tire de mon travail, tout innocemment : - Viens voir, Maman, le beau dessin que j'ai fait, viens vite voir...

A regret, je suis ma fille dans le jardin, ne faut-il pas, à tout prix, encourager les dispositions artistiques de sa progéniture ?

- Où est ce fameux dessin ?

Très fière, Miche me montre une longue ligne se tortillant autour de la maison.

- Mais, Miche, ce n'est pas un dessin, ce n'est qu'une ligne ? - Une ligne ? Non, Maman, c'est un serpent, un beau serpent !

Et son grand rire triomphant et moqueur me met tout à fait hors de combat.



Gestion non spéculative

Plus de performance, moins de frais

Les fonds non spéculatifs peuvent
rapporter annuellement 3% de plus

Moins de risque

Grande diversification sur
tous les marchés actions et obligations

Pas de produits toxiques

Totale transparence

Testez l'effet de la gestion non spéculative sur vos actifs :

www.logiver.com



CALENDRIER DES ACTIVITÉS EN 2021

Pour toute insertion ou correction, téléphoner au 0496 202 570 ou écrire à fernandhessel@skynet.be - (sous réserve de conformité aux mesures COVID)

Associations	Janvier	Fevrier	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
ABC (Alliance belgo-congolaise – Kinshasa) - 00 243 904177421 - afatalitombo@yahoo.fr						3 M 10 M 27 M						
AFRIKAGETUIGENISSEN g.bosteels@skynet.be			13 AW									
AP-KDL (Amicale des pensionnés des réseaux ferroviaires Katanga-Dilolo-Léopoldville) - 04 253 06 47			12 A		15 A	5 B	17 J	28 J			H 27	
ARAAOM (Association royale des anciens d'Afrique et d'outre-mer de Liège) - 0486 74 19 48						5 B 27 L	4 E		26 P		11 E	12 D
ASAOM (Amicale spadoise des anciens d'outre-mer de Spa) - 0496 20 25 70					12 M	27 AL				10 L		
CONGORUDI (Anciens du Congo et du Ruanda-Urundi) - 02 511 27 50												
CRAA (Cercle royal africain des Ardennes de Vielsalm) - 080 21 40 86						9 M						5 AEB
CRAOCA-KKOOA (Cercle royal des anciens officiers des campagnes d'Afrique) 0494 60 25 65												
CRAOM – KRAOK (Cercle royal africain d'outre-mer), fondé en 1889 - www.craom.be	11	94 K	9 K 18 A	27 K	11 K	9 K 29 P		24 L	3 S 21 C			
CRNAA (Cercle royal namurois des Anciens d'Afrique) - 061 260 069 - 081 23 13 83				19 A3								
CTM (Cercle de la Coopération technique militaire)						11A 11 M						
FRABELCO (Fraternite belgo-congolaise - België-Congo Verbroederd) m.faeles@live.fr												
KKVL (Koninklijke koloniale verenigin van Limburg) - 011 22 16 09	9 G		20 B			19 EG				9 B		
MAN (Musée africain de Namur) - 081 231 383 - info@muséeafricain.be	EN RESTRUCTURATION = ACTIVITÉS PONCTUELLES EXTÉRIEURES											
MDC (Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi) - 02 649 98 48				22 A								
	POUR LE FORUM ET LES MARDIS, VOIR LE TABLEAU DE L'ANNÉE À LA PAGE 3											
MOHIKAAN (DE) (Vriendenkring West-Vlaanderen) - 059 26 61 67 - bobliv@skynet.be												
NIAMBO 0475 323 742 - niambo@googlegroups.com - www.sites.google.com/site/niambogroupe					4 A 18,31 Q	7 Q 20 P		8 J	10- 12 P			
N'DUKUS na Congo - 02 346 03 31 - 02 351 18 47 - 02 653 58 33 - suzydam@skynet.be												
OMMEGANG - 02 759 98 95 asbl ABVCO www.Compagnons-Ommegang.com			16 M	7 E	8 E	15 M	21 E		11 V 14 M 16 E		11 E 15 E 24 A	14 M
OS AMIGOS DO REINO DO CONGO Retrouvailles luso-belgo-congolaises au- Portugal	RETROUVAILLES ATTENDUES EN 2022											
ROYAL CERCLE LUXEMBOURGEOIS DE L'AFRIQUE DES GRANDS LAC Président : Roland Kirsch - 063 38 79 92											5P	
UNAWAL Union en Afrique des Wallons et Bruxellois francophones (depuis 1977) – Président Guy Martin												
URCB (Union royale des Congolais de Belgique) Fondée en 1919 - 0484 13 72 16						30 X	4 21 E		12 K		11 E 15 E	5 T
URFRACOL (Union royale des Fraternelles coloniales)												
URBA (Union Royale Belgo-africaine), ex-UROME fondée en 1912) - Koninklijke Belgisch Afrikaanse Unie (KBAU) info@urba-kbau.be			5 M	30 M		3 M			6 M			
VÎS PALETOTS (Association du personnel d'Afrique de l'UMHK) - 02 354 83 31												
VVFP (ex-AMI-FP-VRIEND West-Vlaanderen) Vriendenkring Voormalige Force Publique - 059 800 681 - 0474 693 425	ACTIVITÉ MENSUELLE EFFECTIVE, MAIS NON COMMUNIQUÉ								8 F	6 F		

A : assemblée générale/ en présence ou virtuelle - **B** : moambe - **C** : déjeuner-conférence - **D** : Bonana - **E** : journée du souvenir ou de l'amitié/ hommage/ commémoration, Te Deum / défilé - **F** : gastronomie - **G** : vœux, réception/ cocktail/ apéro - **H** : fête de la rentrée, fête patronale - **I** : invitation - **J** : rencontre annuelle, Retrouvailles, anniversaire - **K** : journées projection(s), conférence(s), webinaire - **L** : déjeuner de saison (printemps/été/automne) - **M** : conseil d'administration Comité de gestion - **N** : fête anniversaire - **O** : forum (virtuel) - **P** : voyage/activité culturelle/historique/film/théâtre - **Q** : excursion ludique, promenade - **R** : office religieux - **S** : activité sportive - **T** : fête des enfants, St-Nicolas - **U** : Rencontre/réunion mensuelle - **V** : barbecue - **W** : banquet/ gala/ Déjeuner / lunch - **X** : exposition - **Y** : jubilé - **Z** : biennale

MDC remercie d'avance toute association qui accepte de contribuer à la mise à jour et/ou à la rectification du tableau. En outre l'accord est acquis d'office pour une large diffusion de celui-ci dans les publications propres aux associations, avec un remerciement anticipé pour la mention de la source : extrait de Mémoires du Congo et du Ruanda-Urundi, , N°59 de septembre 2021. Merci également de faire tenir un exemplaire de la revue emprunteuse à la rédaction de MDC. Il est à noter qu'en sus des activités des associations ici répertoriées il existe un grand nombre de rencontres informelles d'anciens qui d'année en année perpétuent leur passé africain, sans pour autant se structurer en association sur base de statuts. Il s'agit de rencontres purement amicales, ne publiant ni programme ni compte-rendu, et partant difficiles à reprendre dans le présent répertoire.



URBA-KBAU

UNION ROYALE BELGO-AFRICAINE
KONINKLIJKE BELGISCH-AFRIKAANSE UNIE



N°25

Président / Voorzitter :
Renier Nijskens

Administrateur-Délégué / Gedelegeerd Bestuurder :
Baudouin Peeters

Conseil d'Administration / Raad Van Bestuur :
Renier Nijskens, Baudouin Peeters, Guido Bosteels, Luc Dens, Fernand Hessel, Philippe Jacquij, Guy Lambrette, Afata Litombo, Jean-Paul Rousseau

Conditions d'adhésion :
(1) agrément de l'AG
(2) Cotisation annuelle minimum : 50 €

Compte bancaire :
Cotisations et soutiens :
BE54 2100 5412 0897

Pages URBA :
Renier Nijskens, Baudouin Peeters et Fernand Hessel

Contact :
info@urba-kbau.be
www.urba-kbau.be

MEMBRES / LEDEN

1 ABC-Kinshasa	13 FRABELCO
2 A/GETUIGE-NISSEN	14 HORIZON 2060
3 AMI-FP-VRIEND	15 MAN
4 AP/KDL	16 MDC
5 ARAAOM	17 N'DUKUS
6 ASAOM	18 NIAMBO
7 CCTM	19 RCLAGL
8 CONGORUDI	20 URCB
9 CRAA	21 URFRACOL
10 CRAOCA	22 VIS PALETOTS
11 CRAOM	23 VRIEN-DENKRING VOORMALIGE FP
12 CRNAA	

MEMBRES D'HONNEUR

Justine M'Poyo Kasa-Vubu,
André de Maere d'Aertrycke,
André Schorochoff et Robert Devriese.

AGENDA TRIMESTRIEL

10.06 : CA
28.06 : AG
06.09 : CA
15.10 : CA
19.11 : CA
Cocktail inter-cercles : printemps 2022


BAUDOUIN PEETERS


RENIER NIJSKENS

SUR LES TRACES DE LA PRESENCE BELGE EN AFRIQUE CENTRALE

C'est avec grand plaisir que je partage avec vous le récit du voyage que nous avons effectué en famille cet été au Rwanda, Congo et Burundi. Ce fut l'occasion d'avoir un écho actuel de la situation sur le terrain, s'inscrivant dans les missions de l'URBA de se rapprocher de la réalité vécue sur place.

L'EFFICACITÉ RWANDAISE

Au Rwanda, tout fonctionne, et plutôt fort bien ! L'arrivée à Kigali se fait dans des conditions sanitaires parfaites et les tests PCR à effectuer sont organisés de manière professionnelle avec les résultats disponibles dans les cinq heures de manière digitale. De même, les tests à réaliser au centre de santé (qui se situe à côté du « camp Kigali », où nos paras ont été lâchement assassinés après avoir été abandonnés par l'Onu) est un modèle qui ferait pâlir d'envie bien des responsables européens.

Kigali est une ville qui a énormément évolué : de nombreux bâtiments sont sortis de terre (hôtels, bureaux, maisons), quasi toutes les routes sont asphaltées et en bon état, pas un papier par terre et une présence policière à chaque carrefour. Des collectes de déchets sont organisées.

Les autorités ont décidé de déménager toutes les activités industrielles en dehors de la ville et de créer un lac artificiel dans la partie centrale de la cuvette de la ville qui était inondable. Un golf de 18 trous viendra tout prochainement compléter cet ensemble. Une vraie vision urbanistique !

La circulation reste un peu chaotique (le nombre de motos a triplé en 5 ans), essentiellement à cause d'un couvre-feu qui avait été maintenu jusqu'à 18 heures pendant une grande partie de l'été.

Tout le monde porte le masque sans rechigner, c'est assez impressionnant !

Le parc hôtelier est très important et de qualité ainsi que de très nombreux restaurants dont plusieurs d'inspiration française ou belge mélangeant les traditions africaines et européennes (fusion), comme « le Poivre noir », lieu incontournable de la gastronomie à Kigali, tenu par un couple belge, Nathalie et John. Je recommande également le Pili-pili qui dispose outre de sa piscine de cinq chambres type appartement, idéal pour un logement en famille. La boisson nationale reste bien entendu la bière avec la Skol ou la Mutzig et plus récemment la Virunga, développée par la famille Relecom (Unibra) dans l'usine Skol.

Outre le mémorial du génocide et le camp Kigali qui sont des lieux incontournables à visiter dans la capitale rwandaise, le pays des 1000 collines propose trois parcs nationaux de très grande


1



2

qualité et bien entretenus, avec une structure d'accueil digne des Sud-africains : le parc national de l'Akagera à l'est, le parc des volcans au nord (Ruhengeri) et le parc National de Nyungwe au sud.

L'Akagera, à 2h30 de Kigali, est la destination par excellence pour faire un safari : ce parc a été créé par les Belges en 1934 et a été amputé de la moitié de sa superficie après le génocide pour permettre d'accueillir des réfugiés. Il a été, depuis une dizaine d'années, complètement réhabilité et accueille aujourd'hui les « big Five ». On y observe notamment des éléphants, girafes, lions, rhinocéros, buffles, crocodiles, hippopotames et de très nombreux oiseaux. Le parc se visite en jeep avec toit ouvrant ; il dispose de trois logements dans le parc dont le Ruzizi tented camp, plein de charme. Les rangers proposent également une visite « behind the scene » (derrière les coulisses) pour voir comment fonctionne le parc au quotidien et « night game drive » pour observer la faune la nuit.

L'autre grand atout du Rwanda est le Parc national des Volcans qui permet, à Ruhengeri (Musanze), d'être entouré des cinq plus importants volcans du pays. On peut monter en haut du mont Bisoke à 3711 m au terme de trois heures d'escalade plutôt sportive. L'alternative plus abordable est de faire l'itinéraire Diane Fossey, jusqu'à la tombe de la célèbre primatologue. Plusieurs hôtels de qualité accueillent les visiteurs suivant le budget de chacun. C'est aussi le lieu parfait pour aller à la rencontre des gorilles de montagne, même si du côté rwandais le prix n'est pas donné (1500$/personne). Sur la route en direction de Nyungwe, ne manquez pas de vous arrêter au bord du lac Kivu, à Kibuye, et d'aller déjeuner au Cormoran Lodge tenu par une Belge, Nathalie Cox. La vue est exceptionnelle et la cuisine excellente !

Enfin, la troisième grande attraction du pays est le parc national de Nyungwe, au cœur de la forêt primaire, sur une magnifique route entourée de champs de thé à perte de vue. Ce parc propose d'aller à la rencontre des primates et, notamment, des chimpanzés, qu'on peut observer au petit matin dans leur milieu naturel. Il dispose également d'un pont de singe au-dessus de la canopée, à 70m au-dessus du vide, édifié par les Canadiens. Frissons garantis !

Nyungwe est située à seulement une heure de la frontière avec le Congo et Bukavu et recèle quelques très beaux hôtels.

LE CONTRASTE CONGOLAIS : BEAUTÉ NATURELLE ET ATOUTS SOUS PRESSION

Le passage de frontière montre déjà un changement complet de mentalité : routes non entretenues, immondices jonchant le sol, pauvreté, désorganisation, urbanisation galopante et désordonnée... Bienvenue au Congo !

Alors que les Rwandais avaient vérifié de manière scrupuleuse les tests PCR, les Congolais, à côté de leur transistor installé sur le pupitre dans une bonne humeur toute légendaire, ne contrôlent pas grand-chose... le passage au Congo se fera sans le moindre test !

S'ensuit la pénible traversée de la ville, qui comptait moins de 50.000 habitants il y a 60 ans et aujourd'hui plus d'un million d'habitants !

Le hic, c'est que les infrastructures sont pour la plupart encore « d'époque » (lisez : belge) !

À leur décharge, l'entrée sur le territoire de la ville de plus de 450.000 réfugiés rwandais, imposée par l'Onu, entre 1994 et 1996, face à un Mobutu de l'instant qui n'opposa qu'une faible protestation. Ce fut le prélude à l'instabilité et à la désorganisation de toute la sous-région, qui engendra plus de 20 années de troubles. L'architecture et la douceur de vivre de Bukavu ont complètement été avalées par l'anarchie urbanistique et la démographie galopante. Il ne reste quasiment plus que trois ou quatre hôtels capables d'accueillir des touristes (pour 30 établissements bien tenus en 1958 (source : Guide du voyageur, éd. 1958). Ne parlons même pas des restaurants. Perdu sur sa presqu'île, l'hôtel Orchid's, tenu par les Belges Michel et Micheline Defays fait exception à la règle. Situation exceptionnelle, vue splendide, chambres de confort et cuisine de qualité. C'est un excellent point de départ pour aller visiter les gorilles dans le parc national de Kahuzi-Biega, à 1h30 de route. Le spectacle est unique : rencontrer une famille de gorilles à quelques mètres de distance, en ayant l'impression d'être leurs invités ! Cela nous rend humbles et montre ►


3


4


5


6

la beauté et la fragilité de la nature. Ce spectacle est absolument fascinant tant l'humanité de ces grands primates est confondante... Le Trek à la recherche des gorilles de plaine se fait en toute sécurité, bien escorté par les rangers. Le parc a été créé par un Belge, le Brugeois Adrien Deschryver, en 1970.

La comparaison avec l'organisation et l'efficacité rwandaise est saisissante car, ici, il manque cruellement de moyens et de touristes, malgré l'atout exceptionnel des gorilles. Nous serons ainsi les seuls à rendre visite aux primates pendant toute la semaine... Faute de sécurité dans la région, de routes en bon état, d'infrastructures pour accueillir les visiteurs, le parc national est en mode survie. La crise du Covid a particulièrement frappé cette région déjà fragile, où le chômage fait des ravages. Une diversification des métiers fait également défaut : chacun essaye de se débrouiller en vendant quelques récoltes ou objets à la sauvette.

Le même constat vaut pour le centre de recherche en sciences naturelles de Lwiro, qui a perdu son lustre d'antan et dont la splendide bibliothèque n'est pas digitalisée ni entretenue. Le Guest-House fait penser à un lieu fantôme et les bâtiments scientifiques n'ont ni Internet ni l'électricité en permanence, ce qui handicape fortement les travaux de recherche. C'est assez désolant de voir que cet outil, créé en 1947 est en train de péricliter dans l'indifférence générale...

Le passage de frontière terrestre étant fermé entre le Congo et le Rwanda du côté de la vallée de la Ruzizi, nous optons pour la route des escarpements jusqu'à Uvira. Route sublime mais dans un état apocalyptique ! Nous crèverons en chemin, devront changer de pneu, en racheter un autre au village suivant, et mettrons plus de cinq heures pour faire 45 km ! La pauvreté dans cette région est affolante : enfants malingres, bétail affamé, peu de cultures entretenues, des kilomètres pour trouver de l'eau potable. Une présence visible de la Monusco, du programme alimentaire mondial, de l'organisation internationale des migrations ainsi que de la Croix-Rouge internationale renforcent le sentiment d'une région sinistrée. Les militaires congolais présents sur les collines confirment cette impression.

A ces malheurs vient s'ajouter le fait que le poste-frontière de Gatumba a littéralement les pieds dans l'eau des suites de la montée des eaux du Tanganyika. Et le passage de frontière n'échappe pas à certaines pratiques agaçantes pour 'faciliter' les contrôles et 'stimuler l'amabilité' ! Le contrôle des tests PCR est aléatoire : dans la tente de test, côté congolais, règne une chaleur étouffante où une cinquantaine de personnes sont agglutinées les unes à côté des autres. Un des responsables extrait même sous nos yeux un serpent qu'il tient de sa pince pour le jeter hors de la tente !

Après une heure de palabres, passage de la frontière côté burundais où les agents de douane semblent bien maîtriser la 'débrouillardise.'

Par contre, l'organisation des tests PCR, même si elle est plus bureaucratique qu'au Rwanda, se déroule de manière satisfaisante et dans des conditions sanitaires correctes.

UN BURUNDI ACCUEILLANT

Une fois la frontière passée, la route menant jusqu'à Bujumbura est en excellent état. Au club nautique, nous prenons le bateau direction le sud du Burundi, le long du lac Tanganyika, vers un nouveau lodge situé le long d'une jolie petite plage bordée de palmiers. Nous sommes à deux pas de la forêt de Buriri, à 15 km de Rumonge.

Le propriétaire du Lodge, un Belgo-Allemand, Burundais de cœur, est aussi le patron de l'usine Savonor premier producteur de savon au Burundi. L'endroit est idyllique, les huttes servant de logement sont de grand confort et splendides, la cuisine est excellente ! Le nouvel hôtel donne du travail à plus de 100 personnes dans le village avoisinant et permet de découvrir le sens de l'accueil et la gentillesse des Burundais, ainsi que la splendide nature encore préservée. Le marché de Rumonge est animé, l'activité des pêcheurs facilitée par la rénovation des accès (en pavés !) par la coopération belge.

Après quelques jours de repos, nous reprenons le bateau direction la capitale économique du pays. Bujumbura est une ville très agréable avec de larges boulevards et avenues, fleurie, aux routes bien entretenues, avec un style architectural des années 50 et 60 encore fort bien préservé, une splendide cathédrale et de très nombreux restaurants et lieux de loisirs.

À mentionner : l'incontournable « Belvédère » qui domine la ville et qui propose une excellente cuisine ou encore « le Tanganyika », le plus ancien restaurant de la ville qui a su garder sa qualité et son charme d'antan. Mention également pour l'Ubuntu résidence, le long du lac, qui est à la fois un lieu pour se restaurer et loger, avec sa piscine et son jardin ensoleillé et également le « Buja café » où l'on peut déguster un café et un petit plat sur place tout en emportant du café en grain burundais d'excellente facture.

À quelques kilomètres du centre-ville se trouve la réserve naturelle de la Ruzizi. On peut visiter son delta en bateau au milieu des crocodiles, des hippopotames et des milliers d'oiseaux et aller à la rencontre des eaux entre l'eau couleur ocre de la Ruzizi et les eaux bleues du lac Tanganyika. C'était un moment très poétique et exceptionnel ! Ce qui nous a frappés, c'est la gentillesse et le sens de l'accueil des Burundais, leur joie de vivre et leur foi dans l'avenir.

J'avais rêvé de faire ce voyage avec ma famille, sur les traces de la présence belge, dans les trois pays avec lesquels nous partageons une partie de notre histoire. Nous en sommes revenus enchantés et très heureux d'avoir découvert tant de beautés qui ne demandent qu'à être valorisées. Notre souhait le plus ardent est que le côté congolais puisse également retrouver les conditions de mise en valeur optimale de ses énormes atouts.

Notre voyage fut organisé par l'agence Kivu Travel qui dispose d'un excellent réseau sur place. ■

Baudouin Peeters


7


8


9

Légendes des photos

1. Girafes s'enlaçant dans le Parc national de l'Akagera
2. Au sommet du mont Bisoke dans le Parc national des Volcans
3. Danseurs traditionnels au pied du Parc national de Nyungwe
4. Coucher de soleil sur le Kivu à Bukavu
5. Rencontre avec Bonané, gorille de plaine mâle à dos argenté au Kahuzi-Biega
6. Magie du Tanganyika sur une plage bordée de palmiers
7. Enfants burundais jouant au cerceau avec des pneus à Kanonge au Burundi
8. Torréfaction de café, un arabica burundais, au Buja café
9. Les oiseaux règnent en maîtres dans le delta de la Ruzizi

Photos : © Stéphanie Hublet



ECHOS DE MDC&RB

Le troisième trimestre de 2021 fut encore fortement impacté par la pandémie. Le présentiel, pour reprendre un terme de l'abondant lexique généré par la COVID-19, n'était pas encore vraiment de mise. Comme il est sage de penser positif, il n'est pas faux d'affirmer que dans un sens le virtuel fut propice à l'élargissement des débats aux membres résidant dans d'autres pays. Mais il est un fait plus déterminant : le bénéfice du direct a manqué à nos rencontres. La question du double accès est donc posée. Elle ne manquera sans doute pas en temps opportun d'inspirer les décideurs.

PAR FERNAND HESSEL

ECHOS DES MARDIS

Mardi virtuel du 8 juin 21 (73 participants)
Conférence fort intéressante sur la naissance, la gestion et le déclin d'une moyenne entreprise au Congo belge, présentée par la petite-fille du fondateur Fernand Delmotte. Bonne occasion d'apprendre, au contact des archives, confiées à l'UCL sous l'autorité de l'illustre prof. Génicot également apparenté à la famille Delmotte, soigneusement dépouillées par la conférencière Stéphanie Delmotte. La société, connue sous l'appellation de Plantations du Congo oriental, PLANCO en sigle, fut créée à Mahagi en 1926 et considérée dès 1946, s'étendant alors sur 1186 hectares, comme productrice des plus belles caféières de l'Ituri. Cela n'empêcha pas l'entreprise de connaître les effets néfastes de la crise de 1929 et de subir de plein fouet l'arrêt des exportations dû à la seconde guerre mondiale, encore moins les remous de l'indépendance, si bien qu'en 1963 elle fut confiée aux soins des Pères Blancs actifs dans cette partie du Congo.

La conférencière fit également partie des trois membres de notre association, avec Thierry Claeys Bouaert et Barly Baruti, qui acceptèrent l'interview proposée par F. Janne d'Othée, parue dans le hors-série du VIF Colonialisme de juin 2021 (pp. 102 à 107, lecture recommandée pour mieux saisir la pensée de la conférencière en matière de colonisation).

ECHOS DU FORUM

308 (21.05.21) (32 participants)
Plusieurs sujets importants sont soumis aux débats des participants, appuyés par les annexes à l'ordre du jour, minutieusement rassemblées par Marc Georges, toujours pleines d'informations utiles.

D'entrée l'animateur porte à la connaissance des participants que le point relatif au Cdt Lothaire est reporté à une date ultérieure, le sujet réclamant un complément de recherche. Le prof. Tshibangu, porteur de plusieurs titres scientifiques et professeur à la faculté polytechnique d'UMons, introduit les participants à l'industrie extractive de la RDC dans le contexte mondial qui prévaut. C'est ainsi que l'on apprend que le marché du cuivre connaît depuis 2011 une croissance soutenue. Il est souligné en même temps que la dépendance de l'Europe du marché des matières premières minérales reste grande. Le conférencier reconnaît que le secteur minier reste le moteur du développement du Congo, mais met en garde les décideurs congolais contre le confort psychologique qui pourrait naître de ce que l'on appelle le scandale géologique du pays, plaide pour une clarification de la législation sans exclure une politique attractive en matière de fiscalité. Au terme de l'exposé les questions fusent et témoignent du grand intérêt suscité par le conférencier.

Dans un tout autre ordre d'idées, le prof. Kaputu revient sur les dangers de la Cancel culture, qui n'est pas loin de verser dans la démagogie. Lors du tour d'écran, J.-P. Rousseau plaide pour une attitude climato-réaliste, conformément au vœu du GIEC ; A. Bomboko s'étonne que les présidents africains réunis à Paris en vue d'une relance de l'économie africaine se congratulent, sauf ceux du Sénégal et de la RDC ; E. Loeckx se dit choqué de l'organisation d'une expo sur les zoos humains par le MRAC ; divers intervenants plaident pour une approche vigilante des activités de certaines ONG. Le tout à la disposition des intéressés dans les comptes-rendus rédigés avec grand talent par Michel Weber.

309 (04.06.21) (32 participants)
En lever de rideau, libre cours est donné aux commentaires relatifs à la récente éruption du Nyiragongo, aussi violente qu'inattendue, avec une attention particulière aux sinistrés et aux difficultés de développement harmonieux de la sous-région. Le thème reviendra sur le tapis en cours de séance, avec l'accent sur la situation géographique peu rassurante de la ville de Goma, sur la surpopulation grandissante de l'agglomération, sur la fertilité des sols accrue par la lave. Les invités sont tellement nombreux que l'essentiel du débat tournera autour de la communication faite par chacun d'eux. M. Verleyen, ingénieur civil, chargé de mission à Goma depuis 1977, parle des centrales hydro-électriques indispensables à l'essor économique du Kivu, en ce compris celles construites en bordure du PN des Virunga. Et, éruption oblige,

de l'urgence à réamorcer les circuits d'alimentation en eau potable.

D. Kahamire, retraité de la BDCD, qui a été amené à se réfugier sur l'île de Bobandana, dans une école qui compte plus de 1000 élèves. Il craint une pénurie de vivres à brève échéance. M. Verwilghen, ancien de la Belgolaise, explique pourquoi il a repris du service dans le développement direct, en fondant l'ONG COMEQUI (relance de la production et de la commercialisation du café) et en créant une société de micro-crédit qu'il considère comme la stratégie la plus apte à asseoir le développement sur une base pérenne. E. Kasongo-Numbi, géologue et hydrogéologue, professeur à l'UNIKIN, est tout indiqué pour enrichir le débat. Il décrit les méfaits du gaz carbonique, et donne l'exemple d'une couche de CO_2 atteignant plusieurs mètres causant la mort brève de tout ce qui respire. Le CO_2 en cas d'éruption est plus à craindre que la lave. Puis l'exploitation du gaz méthane contenu dans le lac Kivu offre une belle opportunité de développement industriel. La matinée se termine par diverses recommandations en matière de spectacle, d'exposition, de publication et d'invitation.

310 (18.06.21) (28 participants)
Après l'approbation du CR précédent, les invités ont la parole :

- F. Matthys, officier né au Congo en 1951 a fait une carrière largement africaine, sans négliger ses hobbies que sont l'apiculture et la meunerie. Il préside actuellement l'Association des Grenadiers en Flandre ;
- B. Baruti (également interviewé par F. Janne d'Othée dans le hors-série du Vif de juin dernier où il émet quelques jugements intéressants sur la colonisation) grande vedette du monde de la BD, est venu cette fois exposer un projet qui lui tient à cœur, à savoir réhabiliter une entreprise agricole dans le Congo-Central (reçue dans la corbeille de mariage) ; il y pratique une philosophie qui lui est chère visant à complémentariser agriculture et culture ;
- E. Kasongo-Numbi, prof. à l'UNIKIN, nous est revenu pour nous informer sur la résistible évolution du Grand Inga où un avenir semble se dessiner avec l'appui de l'Australie et les engagements des grandes banques de développement, à savoir la BM, la BAD, la BEI ; il esquisse également quelques autres perspectives pour le Congo, en sus de la production d'énergie hydroélectrique, comme la production d'hydrogène à partir de l'eau, la construction d'un port en eau profonde à Banana. L'échange qui s'ensuit démontre un intérêt évident du Forum pour l'essor irrésistible du Congo.

La culture n'est pas oubliée : F. Kaputu nous développe, à propos des masques lega, le rapport existant entre l'art et la société qui le génère.

311 (02.07.21) (26 participants)
La dernière session, avant les grandes vacances, connaît trois intéressantes communications, parmi d'autres plus ponctuelles.

1 MAS à Anvers : F. Moehler, particulièrement critique et même choquée par certaines de ses composantes, évoque l'expo consacrée au patrimoine d'art engrangé par Anvers les 100 dernières années (un article y est consacré dans le n°59 de la revue) ;

2 Projet de pêche à Mbandaka : A. Bomboko fait un exposé intéressant sur son projet de pêche industrielle à Mbandaka aux fins de stimuler les classes moyennes (il consacrera un article dans la revue sur la création de l'entreprise) ;

3 Dossier Congo au parlement : P. Verlinden, toujours bien informé sur les avancées du dossier Congo-Belgique au Parlement, nous parle cette fois de la problématique de la restitution, sujet qui n'échappera pas aux démarches en cours pour un apaisement définitif des relations entre ancien colonisateur et anciens colonisés, devenus des partenaires historiques obligés. Comme le journaliste de haut vol aime écrire, on peut parier qu'il consacrera à la problématique un livre. Le débat fait apparaître que les avis divergent nettement sur la question, et l'intervenant se dit friand de toute information susceptible d'éclairer sa lanterne.

Thierry Claeys Bouaert clôture l'exercice en disant sa grande satisfaction des apports et des débats du Forum, en dépit de son caractère virtuel ; il ne manque pas de louer l'effort qui est fait par l'animateur au plan des invitations et de la documentation ; et fixe rendez-vous aux débatteurs à la rentrée de septembre.

ECHOS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Réunion virtuelle du 27.05.21
Le Conseil se pose la question de savoir s'il est opportun de publier dans la revue des articles à contenu politique, comme celui de la CENCO dans le n° 58. Il n'y a pas de rejet a priori mais il est opportun de les insérer sous une rubrique qui marque la distanciation. Il y a lieu pour le moins de les justifier par un chapeau explicatif.

S'agissant du Forum, il est insisté une fois de plus sur la nécessité de limiter le temps de parole (afin qu'il ne devienne pas un jour de conférence(s). Le tour de table ne peut être escamoté. Tout le monde espère un retour rapide au présentiel. Les contenus des Mardis du 4e trimestre une fois encore sont difficiles à fixer.

Réunion virtuelle du 05.07.21
Les échanges portent sur les activités de l'association : la revue, le Forum, les Mardis et le site WEB ; les difficultés inhérentes à chaque activité sont soupesées et des idées constructives sont proposées.

A ce débat s'ajoutent ceux qui se rapportent à : (1) l'avancement des travaux de la Commission parlementaire qui semble s'orienter vers une position décoloniale dans le sens plutôt péjoratif que le politiquement correct lui impose ; (2) le 20e anniversaire de MDC en janvier 2022, avec une nécessaire contribution spéciale de la revue.

Le déménagement de la bibliothèque de MDC vers un dépôt appartenant à Idealogy va son petit bonhomme de chemin, malgré les vacances, mais n'est pas sans poser de petits problèmes dont il sera débattu à la rentrée. ■



AFRIKAGETUIGENISSEN

NIEUWSBRIEF

N°30

PERFECT GEÏNTEGREERD...

DOOR GUIDO BOSTEELS

Het was in het jaar 1961 dat iemand uit mijn omgeving (sinds geruime tijd overleden en van wie ik deze informatie gedeeld heb) voor het eerst had horen spreken over zijn toenmalige streekgenoot waarover we het hier hebben. Dit verhaal betreft een blijkbaar vrij jonge man, een goeie dertig jaar wellicht, waarschijnlijk van Belgische oorsprong: zijn familienaam had trouwens een eerder Vlaamse klank. Hij had zich in de brousse gevestigd, in een dorpje op 60-70 km van Yahuma, op de weg naar Opala. Daar had hij zijn hut gebouwd, die goed onderhouden was, met een nette omheining. Zijn *lupango* werd elke dag geveegd en er stonden enkele koffie- en bananenstruiken. Voorts deed hij niet aan landbouw en dreef hij ook geen handel, hij was daar alleen maar en leefde midden de dorpelingen, door de *Ngandu*-stam aanvaard als een van de hunnen, zonder complexen, en hij voelde zich blijkbaar gelukkig in dit eenvoudige leven, in volle natuur.

's Ochtens, bij het krieken van de dag kwam hij uit zijn hut, blootsvoets en met een paan om zich heen geslagen. Zoals de andere mannen van het dorp ging hij tot aan de rivier om zijn toilet te maken. Daarna slenterde hij rustig door het bos, ging enkele strikken lichten, verschalkte een paar vissen en keerde naar zijn hutje terug met een kalebas vol verse palmwijn. Hij vond er zijn gezellin terug, misschien waren het er wel meer dan een, die op het gemeenschappelijk perceel een paar maniokknollen of enkele bananen hadden geoogst. Misschien hadden ze ook een verdwaalde schildpad of een slang op de kop kunnen tikken, die dan hun weg vonden naar de ketel waarin de dagelijkse kost gekookt werd. Soms trok hij er ook op uit met zijn boog en pijlenkoker om een of ander klein wild buit te maken.

Een tevreden man, zonder geschiedenis, die zijn eigen beschaving de rug had toegekeerd, vrij van zorgen over verkeershinder, knorrige chefs, onbetaalde facturen of zware belastingen... De paters en de zusters van de nabije missieposten die de streek door en door kenden en ze vaak doorkruisten, spraken nooit over hem en maakten er ook nooit allusie op: zij aanzagen hem blijkbaar als een schaap dat de kudde verlaten had.

Hij leefde als een eenvoudige dorpeling, een gewoon lid van die kleine gemeenschap waarin hij helemaal geïntegreerd was. Hij sprak hun taal, plooide zich naar hun regels en gebruiken en vertrouwde zijn kleine kwaaltjes toe aan de plaatselijke *muganga*... s'Avonds ging hij bij de mannen van de clan zitten en praatte met hen en wisselde mee de plaatselijke nieuwtjes uit.

Hij was van nergens gekomen, daarheen is hij weergekeerd.

Het drama was inderdaad niet veraf: op een dag in augustus 1964 viel een gewapende bende de streek binnen. De krijgers beriepen zich op Pierre Mulele en beweerden dat zij een nieuwe orde kwamen vestigen. Ze zaaiden terreur in het vreedzame dorp, ze namen de onschuldige man gevangen en mishandelden hem. Na een lijdensweg van meerdere dagen werd hij samen met enkele notabelen terechtgesteld voor het gebouw van het gewest Yahuma, in het bijzijn van de verbijsterde plaatselijke bevolking. Wat kon hem dan wel ten laste worden gelegd? Hij oefende geen gezag uit, was geen militair, geen politieman, geen rijke handelaar. Niet van dat alles tenzij dat zijn huidskleur blank was. Naar het schijnt had hij nog het woord gevraagd vooraleer door zijn beulen te worden vermoord. Dat werd hem geweigerd. De mulelisten hadden wel begrepen dat indien hij had gesproken in het *Ngandu*, het plaatselijk dialect, hij bij de bevolking een reactie had kunnen verwekken waarover zij geen meester gebleven zouden zijn.

Hoe kan een jonge man het in zijn hoofd halen om zo zijn familie, zijn origines, zijn gewone levenssfeer achter zich te laten? Maar hij had verkozen naar Afrika te komen, hij is er gelukkig geweest, hij is er gebleven.

Blijft er een herinnering aan hem over? Blijkbaar geen enkele, tenzij – wie weet? – vanwege een paar mulatten die, moesten zij ooit gevonden worden, ons toch maar weinig zouden kunnen vertellen... Nog een van die mysteries van de Afrikaanse bodem... ■







CONTACTS

AMICALE SPADOISE
DES ANCIENS D'OUTRE-MER

Avec le soutien du centre culturel de Spa



N°155

Président :
Fernand Hessel

Vice-président :
José Welter

Trésorier :
Reinaldo de Oliveira
Place Achille Salée, 9
4900 Spa
Tél. 087 56 07 45
& 0477 75 61 49
Mail : reinaldo.folhetas@gmail.com

Secrétaire & Porte-drapeau :
Françoise Devaux
Tél. 0478 46 38 94 / 02 345 88 60

Vérificateur des comptes :
José Welter

Autres membres :
Marie-Rose Utamuliza

Rédacteur de la revue Contacts :
Fernand Hessel
Tél. 0496 20 25 70 / 087 77 68 74
Mail : fernandhessel@gmail.com

Siège social :
ASAOM
Vieux château
rue François Michoel, N°220
4845 Sart-lez-Spa (Jalhay)

Nombre de membres au 31.12.20 : 92

Président d'honneur :
André Voisin

Membres d'honneur en 2020 :
Mme Nelly Bultot,
Mme Marcelle Charlier-Guillaume, Mme Odette Craenen-Hessel, La Paillote africaine à Huy,
La Pitchounette à Tiège,
M. et Mme André et Thérèse Schram-Hessel,
M. et Mme André & Michèle Voisin-Kerff,
M. José Welter

Compte :
BE90 0680 7764 9032

SPA À L'HONNEUR



Les membres ont pu constater que depuis quelques années l'ASAOM soutient la candidature de la ville thermale de Spa dans sa campagne pour une inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO. Les efforts des autorités communales viennent d'être couronnés par l'inscription effective. La nouvelle est tombée ce 24 juillet 2021. Spa peut dorénavant afficher fièrement son appartenance au patrimoine mondial au titre de ville d'eaux d'Europe, parmi 11 villes appartenant à 7 pays. La ville est la première en Wallonie à recevoir cette reconnaissance internationale. On imagine facilement le nombre d'efforts qu'il a fallu développer, pendant de longues années, pour décrocher ce diplôme qui ne manquera pas de figurer sur ses diverses enseignes. Le nom de Spa, déjà reconnu mondialement pour désigner des installations thermales dans les grands hôtels de la planète, brillera davantage encore, depuis qu'il a pris place à côté de celui de Baden bei Wien en Autriche, Vichy en France, Baden-Baden, Bad Ems et Bad Kissingen en Allemagne, Montecatini Terme en Italie, Bath au Royaume-Uni, et Karlovy Vary, Mariánské Lázné et Františkovy Lázné en République tchèque, pour le plus grand honneur de la Belgique en général et de la Wallonie en particulier.

Le 24 juillet 2021, où le Comité du Patrimoine mondial de l'UNESCO, dans sa 44e session tenue à Fuzhou en Chine, restera gravé dans l'histoire de la ville, et par extension dans l'histoire du thermalisme européen.

Certes ce dernier connut son apogée entre 1700 et 1930, mais cela n'a pas empêché la petite ville nichée dans l'Ardenne bleue de la Belgique de tenir et de remuer ciel et terre pour faire valoir ses sources thermales.

On imagine également que pareille reconnaissance implique de nouvelles obligations. Maintenant que le blason est redoré, par une instance mondiale, il ne faut plus qu'il se ternisse. Et ce n'est pas une inondation qui désarmera les responsables. La rénovation des anciens bains est une première réalisation d'envergure de la nouvelle histoire de Spa.

Bénéficiant dorénavant d'un surcroît de protection et de coopération de la part de l'Union européenne, pour des bénéfices accrus au plan du tourisme, du rayonnement culturel et du raffermissement de la santé par les cures thermales, Spa ne tardera pas à voir arriver les nouveaux « Bobelins ». L'ASAOM, avec ses modestes moyens, se fait un devoir de continuer à promouvoir sa ville, chère aux anciens d'Afrique, avec cette fois un argument plus pertinent dans son plaidoyer national.

IN MEMORIAM

L'Amicale eut à déplorer en 2021 trois décès parmi ses membres et sympathisants :

1. Jean-Pierre Bonjean, appelé affectueusement Jempy, membre sympathisant; il a fait don de son corps à la science ;

2. André Schram, époux de Thérèse Hessel, membre d'honneur, né à Bruges le 17 mai 1936 et mort à Knokke-Heist le 19 août 2021 ;

3. Joseph Mathot, époux de Mme Monique Lambert, né près de Lomela le 25 juillet 1944 et mort à Verviers le 23 août 2021.

Elle remercie une dernière fois les défunts pour les services qu'ils ont rendus à l'Amicale et présente aux familles éprouvées les condoléances émues de ses membres. ■







RENCONTRE AUX CAMPINAIRES À SPA

TEXTE DE F. HESSEL – PHOTOS DE F. MOEHLER ET F. HESSEL

Il n'était plus possible de retarder plus longtemps les retrouvailles après tant de mois de privation. Puis une assemblée générale allait de soi pour 2021, même si notre association n'a pas d'obligation juridique. Comme la plupart de nos membres sont peu familiarisés avec le virtuel, et que de plus ils ne sont pas de grands partisans d'une fraternisation à distance, le Conseil opta pour une première rencontre dans un restaurant de Spa (perdu de vue depuis de trop nombreuses années, la plupart de nos rencontres se déroulant à Jalhay), à l'enseigne des Campinaires (sobriquet des habitants de Nivezé), en date du 26 juin 2021. L'union culturelle Spa – Jalhay – Stoumont ne nous dispense pas de faire honneur à notre nom d'Amicale spadoise des Anciens d'outre-mer, d'autant que la ville abrite le monument érigé en l'honneur des pionniers, sans oublier la subvention qu'elle nous octroie annuellement, d'un montant de 250 €.

La partie AG fut vite réglée, les livres comptables, soigneusement tenus depuis des lustres par notre financier Reinaldo de Oliveira, démontrèrent à suffisance que la situation financière de l'Amicale est saine et que celle-ci pouvait voir l'avenir sans inquiétude. La première facture relative au passage de la totalité des membres (99 exactement) comme membres sympathisants à Mémoires du Congo (voir N°154) est déjà réglée pour 2021, et la caisse n'est pas vide (solde créditeur de 2700 €). Il ne reste pour l'heure qu'une douzaine de membres en retard de payement, mais l'Amicale compte bien qu'ils versent leur cotisation sans plus tarder, d'autant que trois revues sur les quatre de l'exercice en cours leur ont été distribuées. Il faut bien tenir à l'esprit que la cotisation de 25 € l'an va dorénavant dans sa totalité à Mémoires du Congo, l'Amicale gardant son autonomie financière grâce aux cotisations d'honneur (pas moins de douze en 2021), grâce à la subvention de la ville de Spa par le truchement du Centre culturel spadois et grâce enfin à quelques autres menus bénéfices. Un rappel sera fait incessamment à ces 12 membres distraits.

La fête qui s'ensuivit fut toute à la joie de pouvoir échanger à nouveau sur notre aventure africaine. Un remerciement spécial doit être adressé au couple Beukens-Utamuliza, qui se démena pour son organisation. L'accueil et la cuisine des Campinaires furent irréprochables.

Parmi nos invités de marque nous avons eu l'honneur de saluer la participation de Cécile Ilunga, présidente de l'Union royale des Congolais de Belgique, venue de Bruxelles, d'Odette François-Evrard, présidente de l'ARAAOM, venue de Liège (la rencontre tint lieu également de l'habituel déjeuner de printemps), de Françoise Moehler-De Greef, présidente de Niambo, venue également de Bruxelles. Les trois présidentes adressèrent quelques mots d'encouragement à l'assemblée.

Pour le reste Fernand Hessel, président de l'ASAOM, au nom du Conseil, informa les invités et les membres du programme envisagé pour le reste de 2021, dont le traditionnel déjeuner d'automne fixé au 10 octobre prochain, si la pandémie évolue dans le sens que tout le monde souhaite, chez notre chasseur membre d'honneur, à la Pitchounette à Sart-lez-Spa, au prix habituel de 35 € le couvert. Les invitations seront lancées en temps utile. ■















Président :
Freddy Bonmariage
tél. 086 40 12 59
ou 0489 417 905
freddy.bonmariage@gmx.com

Vice-président :
Guy Jacques de Dixmude

Secrétaire & Trésorier :
Herman Rapier,
rue Commanster, 6, 6690 Vielsalm
tél. 080 21 40 86
hermanrapier@skynet.be

Porte-drapeau & fête :
Denise Pirotte

Autres membres :
Henri Bodenhorst, Pierre Cremer, Fernand Hessel, Didine Voz

Siège social de l'association :
Grande Hoursinne, 36, 6997 Érezée

Rédacteur de la revue Nyota :
fernandhessel@hotmail.com

Nombre de membres au 31.12.20 : 42

Compte :
BE35 0016 6073 1037

AGENDA

En application de l'accord intervenu lors de la réunion du Conseil du 9 juin dernier, la première facture faisant de l'ensemble des membres du CRAA des membres adhérents de MDC, tout en conservant l'autonomie du Cercle, a été réglée. Il n'y a donc plus de tracasseries administratives au changement de chaque trimestre. Et les deux pages cédées par MDC, en reconnaissance de la cinquantaine de membres reçus sur un plateau et ce à titre gracieux, font parfaitement l'affaire du CRAA, comme celle de l'ASAOM qui lui offrirent une centaine de nouveaux membres. Les pages réservées aux deux cercles partenaires seront exploitées sans problème, partie par l'agenda, partie par un apport de culture générale.

Il est rappelé que cette nouvelle disposition ne change pas grand-chose pour les membres, qui continueront à recevoir quatre fois par an la revue et qui ont tout loisir de participer aux manifestations organisées par MDC, comme c'était déjà le cas depuis que le CRAA et l'ASAOM ont adhéré au projet d'ouverture de MDC, il y une petite dizaine d'années de cela.

Pour meubler la page libre, la rédaction cette fois a mis à profit la suggestion d'un membre de l'ASAOM d'insérer une page du fougueux Victor Hugo, partisan de la colonisation mais aussi visionnaire pour l'avenir des anciennes colonies, avec plus d'un siècle d'avance.

L'occasion est bonne pour rappeler que tout membre du CRAA est invité à proposer des articles, de préférence illustrés de photos de bonne facture, pour le tronc commun de la revue, en rapport avec l'Afrique centrale s'entend, au sens le plus large.

La page de Victor Hugo est clôturée par une pensée d'un père jésuite actif à Kinshasa, qui a quitté ce monde récemment, mais qui a œuvré jusqu'au bout pour la dignité du Congo, en se spécialisant dans la démographie. Ses études ont été essentielles jusqu'ici pour organiser des élections, même si trop souvent encore les gouvernants s'asseyent sans grande vergogne sur les résultats sortis des urnes.

Paraphrasant un propos de l'ambassadeur honoraire Nijskens, président d'URBA, on peut considérer qu'il n'est pas irrévérencieux d'affirmer que le Congo est tout sauf un long fleuve tranquille. Il faudra sans doute encore de nombreux apports d'eau et de nombreuses générations de bateliers et de riverains pour qu'il le devienne. Malgré l'étendue de son fleuve et la richesse incomparable que draine celui-ci le pays reste surtout jusqu'ici une longue patience.

En sa réunion du Conseil du 6 juin dernier, il avait été décidé de battre tambour pour inviter les membres à la première rencontre d'après-COVID. La date du 19 septembre avait été choisie et l'Auberge du Carrefour à la Baraque de Fraiture devait en être le lieu, en clôture d'une cérémonie d'hommage aux anciens au Mémorial des Anciens d'Afrique de Vielsalm. La bonne volonté n'aura pas suffi. L'Auberge du Carrefour ne peut nous recevoir que le 4 décembre 2021. L'appel de la cloche agitée par le petit-fils du Général Jacques de Dixmude, le dépôt de la gerbe traditionnelle suivi d'un moment de silence et les retrouvailles gastronomiques à l'Auberge se feront, comme à l'accoutumée, au début de décembre.

La pandémie n'aura eu que peu d'égards pour ceux qui se préoccupent de pérenniser la mémoire du passé. A cela s'ajoute que cette longueur de temps n'a pas empêché les activistes d'une décolonisation, qu'ils veulent aussi rapide que radicale, de faire du bruit, poussant les anciens un peu plus chaque jour dans le coin qu'ils tentent de leur réserver. ■

Fernand Hessel

À méditer :

Notre pays (France, ndlr) a été à l'origine de l'esprit des lumières, des plus grandes avancées de la science et de la médecine. Nous avons longtemps été à la pointe de l'innovation. Nous sommes désormais à la queue des classements internationaux. Le mouvement Antivax, la révolte contre le pass sanitaire ne sont pas des accidents de l'Histoire. Ils sont le symptôme d'un spectaculaire basculement de notre pays dans l'ignorance.

Marc Wluczka

AINSI PARLAIT VICTOR HUGO

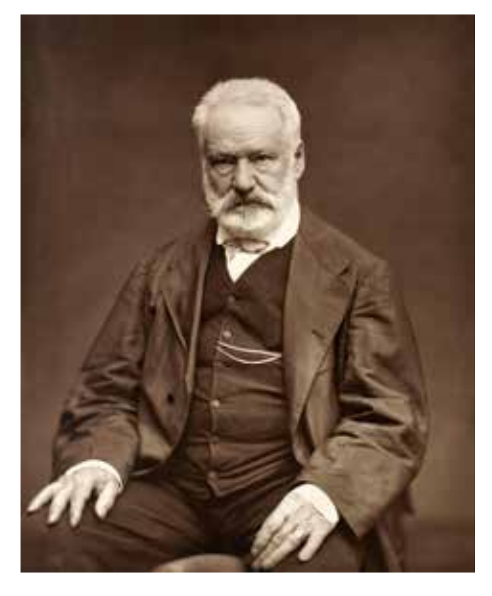
Texte communiqué par l'ambassadeur honoraire Paul Cartier, membre de l'ASAOM, plein d'information sur la manière dont le 19e siècle envisageait l'avenir de l'Afrique, Le lecteur n'aura pas de peine à replacer dans leur contexte les propos empreints du suprématisme occidental, mais qui n'en sont pas moins traversés par un souffle prophétique. Il est fait d'extraits d'un discours que Victor Hugo a prononcé le 18 mai 1879, lors d'un banquet commémorant le trentième anniversaire de l'abolition par la France de l'esclavage.

« Messieurs, Je préside, c'est-à-dire j'obéis. Le vrai président d'une réunion comme celle-ci, un jour comme celui-ci, ce serait l'homme qui a eu l'immense honneur de prendre la parole au nom de la race humaine blanche pour dire à la race humaine noire : Tu es libre. Cet homme, vous le nommez tous, messieurs, c'est Schœlcher. Si je suis à cette place, c'est lui qui l'a voulu. Je lui ai obéi. [...]

Quant à nous, puisque nous sommes de simples chercheurs du vrai, puisque nous sommes des songeurs, des écrivains, des philosophes attentifs ; puisque nous sommes assemblés ici autour d'une pensée unique, l'amélioration de la race humaine ; puisque nous sommes, en un mot, des hommes passionnément occupés de ce grand sujet, l'homme, profitons de notre rencontre, fixons nos yeux vers l'avenir ; demandons-nous ce que fera le vingtième siècle.

Politiquement, vous le pressentez, je n'ai pas besoin de vous le dire. Géographiquement, permettez que je me borne à cette indication, la destinée des hommes est au sud.

Le moment est venu de donner au vieux monde cet avertissement : il faut être un nouveau monde. Le moment est venu de faire remarquer à l'Europe qu'elle a à côté d'elle l'Afrique. Le moment est venu de dire aux quatre nations d'où sort l'histoire moderne, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, la France, qu'elles sont toujours là, que leur mission s'est modifiée sans se transformer, qu'elles ont toujours la même situation responsable et souveraine au bord de la Méditerranée, et que, si on leur ajoute un cinquième peuple, celui qui a été entrevu par Virgile et qui s'est montré digne de ce grand regard, l'Angleterre, on a, à peu près, tout l'effort de l'antique genre humain vers le travail, qui est le progrès, et vers l'unité, qui est la vie.



La Méditerranée est un lac de civilisation ; ce n'est certes pas pour rien que la Méditerranée a sur l'un de ses bords le vieil univers et sur l'autre l'univers ignoré, c'est-à-dire d'un côté toute la civilisation et de l'autre toute la barbarie.

Le moment est venu de dire à ce groupe illustre de nations : Unissez-vous ! Allez au sud.

Est-ce que vous ne voyez pas le barrage ? Il est là, devant vous, ce bloc de sable et de cendre, ce monceau inerte et passif qui, depuis six mille ans, fait obstacle à la marche universelle, ce monstrueux Cham qui arrête Sem par son énormité, l'Afrique.

Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie elle-même a son histoire ; l'Afrique n'a pas d'histoire. Une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe...

Déjà les deux peuples colonisateurs, qui sont deux grands peuples libres, la France et l'Angleterre, ont saisi l'Afrique ; la France la tient par l'ouest et par le nord ; l'Angleterre la tient par l'est et par le midi. Voici que l'Italie accepte sa part de ce travail colossal. L'Amérique joint ses efforts aux nôtres ; car l'unité des peuples se révèle en tout. L'Afrique importe à l'univers. [Je] me borne, et ce sera mon dernier mot, à constater ce détail, qui n'est qu'un détail, mais qui est immense : au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde. [...] Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? à personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête mais pour la fraternité. [...] Allez, faites ! faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'esprit divin s'affirme par la paix et l'esprit humain par la liberté ! » ■

À méditer :

Les trois quarts de ce qui existe au Congo a été réalisé après 1960. Il en résulte que la part prépondérante de la réalité de la RDCongo a été construite depuis l'indépendance et non avant, et qu'on ne peut comprendre le Congo d'aujourd'hui à partir de ce qu'il était en 1960.

Léon de Saint Moulin S.J., CEPAS, 2011,
en exergue de l'Atlas de l'organisation administrative et da République démocratique du Congo, 2011

ROYAL CERCLE LUXEMBOURGEOIS
DE L'AFRIQUE DES GRANDS LACS

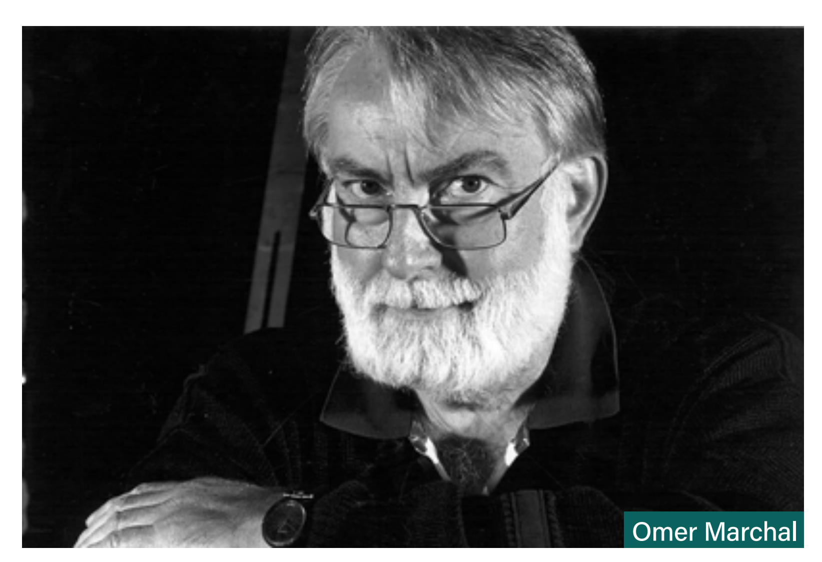


N°20

LEOPOLD OMER MARCHAL, L'AMOUREUX DU RWANDA

« J'adorais ce pays et je m'y sentais chez moi, et quand un homme se sent chez lui en dehors de l'endroit où il est né, c'est là qu'il était destiné à aller » Ernest Hemingway, Les Vertes collines d'Afrique, 1935

PAR ROLAND KIRSCH



Omer Marchal

En Belgique, un enfant porte le nom de famille du père. Pour le prénom, en Ardenne, la fille prend souvent celui de sa marraine ; le garçon celui de son parrain.

Notre héros est né le 22 avril 1936 aux sources de la Lesse dans le Luxembourg belge, plus précisément à Ochamps près de Libramont. Il fait ses études primaires à l'école de son village; les poursuit chez les Frères des Ecoles chrétiennes à Namur, pour les achever à l'école normale de Liège.

Le nom Marchal figure depuis cinq siècles aux registres paroissiaux du village. Issu du monde paysan, il est le cadet d'une famille de 11 enfants.

Le prénom de Léopold est celui du roi des Belges Léopold III. Le père d'un septième fils peut demander au roi d'être son parrain : le roi ayant accepté, il a été autorisé à porter le nom du règne. Cette tradition se double, en l'occurrence, d'un intérêt professionnel de la part de Léopold Omer Marchal, car, diplômé de l'Ecole Coloniale (Jury Central), ce prénom lui a permis selon ses vœux, d'être engagé, par privilège, comme agent territorial en 1957 dans le nord du Rwanda, un royaume millénaire de la région des Grands Lacs Africains.

Le Ruanda-Urundi est un territoire d'Afrique centrale mis sous tutelle par la Société des Nations dès la fin de la première guerre mondiale avec la défaite des premiers occupants allemands, puis sous tutelle des Nations-Unies après 1945. Il est confié à l'administration du Congo belge jusqu'à l'indépendance du Rwanda début des années 1960. Trois ethnies y cohabitent : les nombreux cultivateurs Bahutu, les éleveurs Batutsi et les artisans Batwa marginaux. L'ensemble de la population (13 millions d'habitants) partage la même langue, la même religion et la même culture.

Le lendemain de son mariage avec Paule Hérion, notre futur grand voyageur embarque sur le « Baudouinville », arrive à Kigali et, en 1958 en six mois apprend la langue chantante des Batutsis, leur histoire et leurs coutumes. Il a en charge le « Buganza Nord », un territoire essentiellement Tutsi, immense. Il en gère la politique administrative, la police et la justice. Son prénom prestigieux lui vaut l'admiration des géants tutsis, particulièrement sensibles au profil noble de leurs interlocuteurs blancs. Un autre atout : Léopold provenant d'un milieu agricole connaissait aussi l'élevage des vaches... comme les éleveurs herbagers Tutsi.

Pour Marchal, tous ceux qui connaissaient le Rwanda sont tombés amoureux des innom-



Ochamps Congo

brables collines, mais aussi du jardinier et du pasteur rwandais, des majestueuses vaches aux cornes lyres et des multiples champs maraîchers. Notre jeune agent territorial ne manque cependant pas de dénoncer aussi les « ensanglantements » redoutables de ce pays avec la complicité de rares hommes blancs et d'hégémonies locales, tout en assurant que les Belges, en général, se sont montrés des administrateurs coloniaux très respectueux des cultures africaines.

L'entente entre les différentes ethnies devenant précaire et l'indépendance proche, Léopold Omer Marchal se bat pour la paix avec l'aide de son ami, le conseiller spécial du Mwami Mutara III, Jean Kirsch de Messancy. Sans résultats. Il quitte le Rwanda en 1962, revient en Europe, change de profession, et devient journaliste, écrivain et éditeur.

Comme journaliste, il s'adonne au reportage international, de l'Afrique noire à la Chine rouge ; du Docteur Albert Schweitzer au leader chinois Chou En Lai. Sa connaissance de l'Afrique le voit engagé au journal « La Métropole » et à l'hebdomadaire « Spécial » orienté vers l'actualité congolaise. Il exerce un temps des activités médiatiques au Congo. Déçu, c'est le retour d'Afrique.

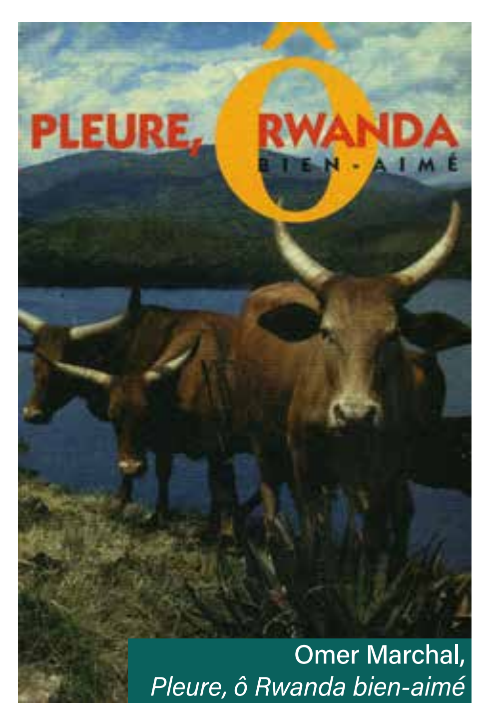
Omer Marchal devient alors écrivain en Provence. Il établit un hôtel de charme à Roussillon. En 1966, parait La mort des autres, un recueil de nouvelles rappelant le paradis africain, puis Afrique, Afrique aux Editions Fayard, un roman sur le Rwanda qui ressemble par bien des traits à celui que l'auteur a vécu, et qui a pour originalité de faire entendre les personnages de ce roman parler une vraie langue africaine.

Avec la présentatrice du journal télévisé belge, Janine Lambotte, il publie un album photos en 1970 : Safari au Congo.

L'Ardenne lui manque. Son livre Baptiste et le sanglier en est l'illustration. Il construit sa maison en bois, proche d'Ochamps, à Villance, village où vit un autre écrivain célèbre, l'ancien magistrat et historien le Baron Carlos Bronne (1901-1987) et où est né, le général-major Philippe Molitor (1869-1952), commandant en chef des troupes coloniales.

Dès 1985, Omer Marchal dirige la maison belge des Editions Hatier.

A la fin de 1992, il lance sa propre maison d'édition indépendante « Omer Marchal Editeur » dont la production est vouée à l'Ardenne, à une exception,



Omer Marchal,
Pleure, ô Rwanda bien-aimé

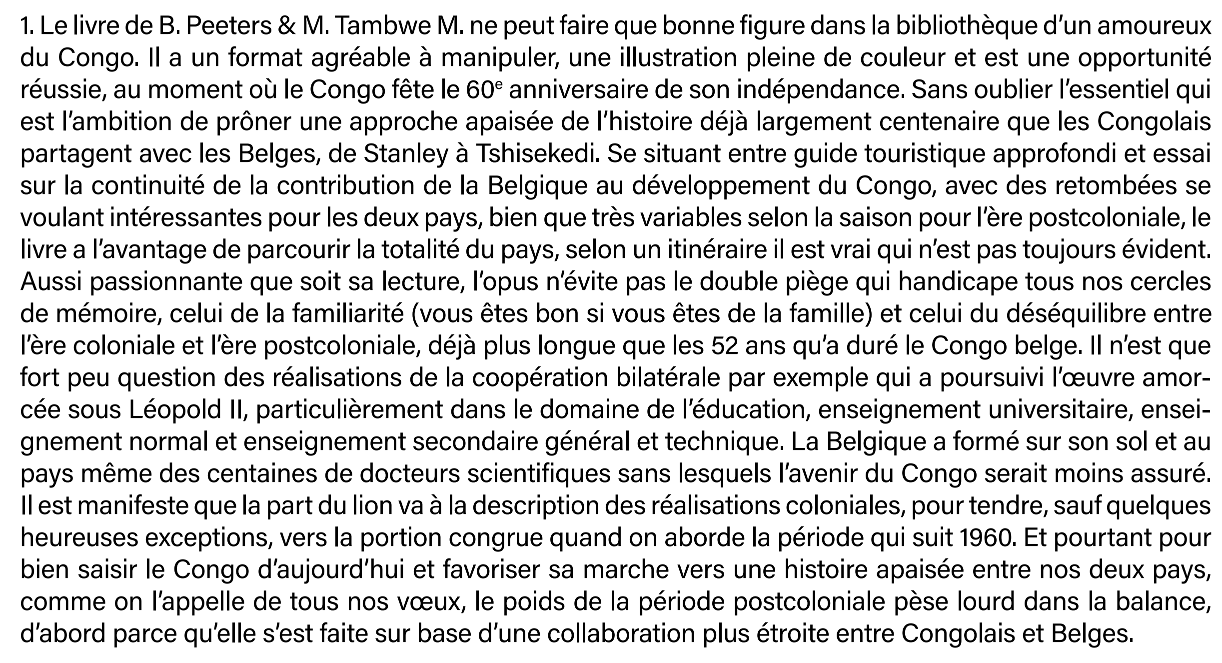
son pamphlet Pleure, ô Rwanda bien aimé. Il démontre dans cet ouvrage, combien tous les Rwandais sont attachants, mais considère que les massacres de 1994 lui ont fait un devoir d'écriture et de publication, sans délai.

Léopold Omer Marchal décède brutalement le 6 novembre chez lui à 60 ans.

Toute son œuvre a été influencée par sa double fidélité à son Ardenne natale et à l'Afrique, au Rwanda en particulier, où il y a appris, disait-il, « son métier d'homme » ! ■



Peeters, B. & Tambwe Mangala M.E., *60 Ans 60 Lieux 60 Témoins Histoires partagées entre le Congo et la Belgique*, Editions DYNAMEDIA 2021 Broché, 220 x 240mm, 232 pages, innombrables photos en C et en NB, 60 €. Préface de Justine M'Poyo Kasa-Vubu.



1. Le livre de B. Peeters & M. Tambwe M. ne peut faire que bonne figure dans la bibliothèque d'un amoureux du Congo. Il a un format agréable à manipuler, une illustration pleine de couleur et est une opportunité réussie, au moment où le Congo fête le 60e anniversaire de son indépendance. Sans oublier l'essentiel qui est l'ambition de prôner une approche apaisée de l'histoire déjà largement centenaire que les Congolais partagent avec les Belges, de Stanley à Tshisekedi. Se situant entre guide touristique approfondi et essai sur la continuité de la contribution de la Belgique au développement du Congo, avec des retombées se voulant intéressantes pour les deux pays, bien que très variables selon la saison pour l'ère postcoloniale, le livre a l'avantage de parcourir la totalité du pays, selon un itinéraire il est vrai qui n'est pas toujours évident. Aussi passionnante que soit sa lecture, l'opus n'évite pas le double piège qui handicape tous nos cercles de mémoire, celui de la familiarité (vous êtes bon si vous êtes de la famille) et celui du déséquilibre entre l'ère coloniale et l'ère postcoloniale, déjà plus longue que les 52 ans qu'a duré le Congo belge. Il n'est que fort peu question des réalisations de la coopération bilatérale par exemple qui a poursuivi l'œuvre amorcée sous Léopold II, particulièrement dans le domaine de l'éducation, enseignement universitaire, enseignement normal et enseignement secondaire général et technique. La Belgique a formé sur son sol et au pays même des centaines de docteurs scientifiques sans lesquels l'avenir du Congo serait moins assuré. Il est manifeste que la part du lion va à la description des réalisations coloniales, pour tendre, sauf quelques heureuses exceptions, vers la portion congrue quand on aborde la période qui suit 1960. Et pourtant pour bien saisir le Congo d'aujourd'hui et favoriser sa marche vers une histoire apaisée entre nos deux pays, comme on l'appelle de tous nos vœux, le poids de la période postcoloniale pèse lourd dans la balance, d'abord parce qu'elle s'est faite sur base d'une collaboration plus étroite entre Congolais et Belges.

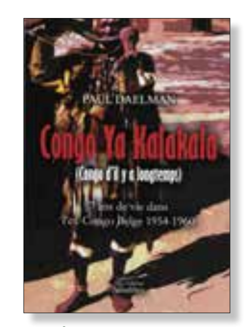

Fernand Hessel



Bruyland, E., *Cobalt Blues, La sape d'un géant, Congo 1960-2020* Editions Racine Lannoo 2021 Broché, 170 x 240 mm, 320 pages, 30 €

2. Comme le souligne fort à propos et en couverture, Herman van Goethem, historien, recteur d'UA « enfin une histoire du Congo au-delà de 1960 » ; et il ajoute : « Un livre captivant et provocant qui place le débat actuel sur la décolonisation dans une perspective plus large. Tout est dit : le lecteur sera à la fois captivé par le récit et provoqué par les idées qui portent le récit. Le grand perdant jusqu'ici de l'ère post-coloniale c'est le Congo, sans pour autant que le colonisateur et surtout le monde capitaliste soient disculpés. L'auteur est né au Congo et y a travaillé dans le privé jusqu'en 1984, c'est assez dire combien sa plume souffre de la descente aux enfers que sont les mines et champs d'extraction des minerais dont le monde moderne a le plus grand besoin. Quand on parcourt les terres propices à l'agriculture et au mieux-vivre des autochtones, ravagées par des creuseurs en toutes matières, manipulés par les vautours de la haute finance qui ne concèdent que les miettes du gâteau, on ne peut être que désolé. L'auteur est également rompu aux impératifs d'un journalisme objectif ; il a été rédacteur en chef de l'hebdomadaire Trends, ce qui n'est pas une mince référence. Aucun ami du Congo ne peut faire l'économie de la lecture de ce livre courageux, nécessaire et instructif à la fois. Sa lecture s'impose non pour raison de nostalgie des temps anciens, mieux ordonnés, mais pour raison d'espoir que ceux qui président aux destinées de ce géant, le quatrième plus peuplé d'Afrique ainsi que le pays francophone le plus peuplé dans l'absolu, prennent conscience de leurs responsabilités devant Histoire. On a dit de lui qu'il était un colt dirigé vers l'Afrique. Puisse-t-il tirer enfin dans la bonne direction ! Il a déjà eu 60 ans pour l'apprendre.


Fernand Hessel



Daelman, P., *Congo Ya Kalakala, 7 Ans de vie dans l'ex-Congo Belge 1954-1960*, Editions Amalthée, 2015 Broché, 150 x 210 mm, 130 pages, 15 €. Nombreuses photos en C et en NB

3. Il s'agit du récit du jeune Paul Daelman, engagé en 1954 par la Cotonco pour gérer une de leurs vastes plantations de coton. L'auteur raconte comment il s'est rapidement mis au diapason d'un métier nouveau, et surtout le bonheur qu'il a eu à relever les défis que cette nouvelle vie lui offrait. Il décrit le Congo du milieu des années 50, qui faisait alors l'admiration quasi générale de par son organisation, immenses territoires où la paix régnait. Un modèle de développement harmonieux et continu, un équilibre entre le besoin de rentabilité et le souci de l'amélioration du bien-être des populations. L'auteur nous relate aussi les drames et la violence d'une Indépendance prématurée et si mal préparée, pour laquelle il charge la classe politique belge. Les premières victimes, outre les quelques centaines de belges qui y ont laissé la vie dans des conditions souvent dramatiques, sont les populations congolaises elles-mêmes. Paul Daelman nous livre un témoignage qui respire le vécu et l'affect qu'il a ressenti pour ses années de travail et d'engagement au Congo. Un petit livre qui mérite d'être lu à une époque où l'on fait avec une déconcertante facilité table rase d'un passé qui mérite d'être redécouvert bien plus qu'occulté.

Thierry Claeys Bouaert

NB : Pour des raisons de surcharge la rédaction se trouve contrainte de réduire le volume de la Bibliographie. Les 4 pages habituelles ne sont plus qu'une. Que le lecteur se rassure, aucun titre de ceux que nos lecteurs recommandent ne tombera dans les oubliettes. Chacun trouvera sa place dans les éditions suivantes. La traduction du tome 1 de la trilogie de M. Yabili (voir n°58 p.66) vient de paraître en anglais sous le de titre *The greatest Fake News of all time*.



BOUTIQUE

Modalités d'acquisition

La liste est sujette à modification, selon la disponibilité des ouvrages.

La commande se fait sur **www.memoiresducongo.be**

Les frais d'envoi ne sont pas inclus dans les prix affichés.

Le versement est attendu au compte de Mémoires du Congo : **BE95 3101 7735 2058**, avec mention de l'adresse et des titres sous commande.





avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

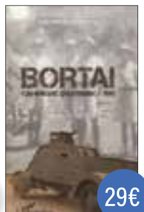
info@memoiresducongo.be

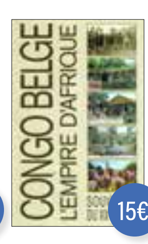
www.memoiresducongo.org

LIVRES

* Les documents sont présentés par ordre alphabétique du titre.

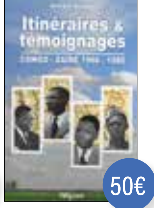






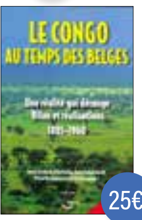


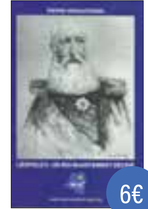


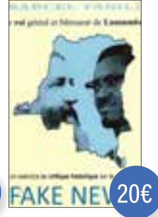










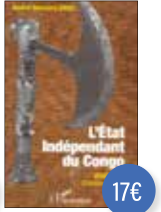


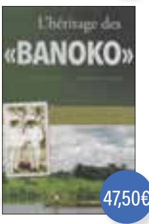


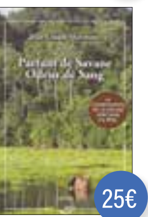






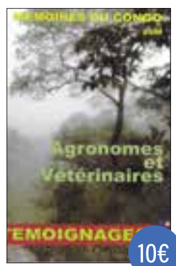


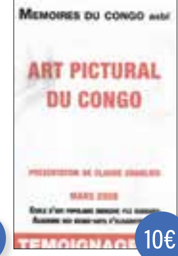




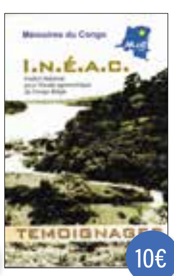


VIDÉOS

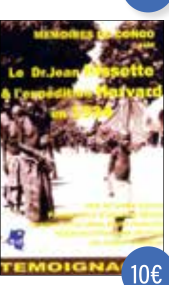


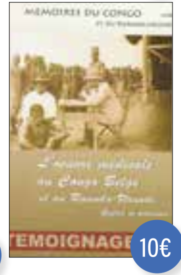


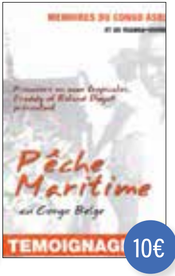




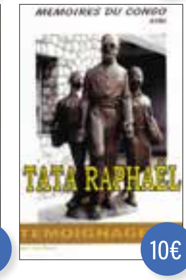


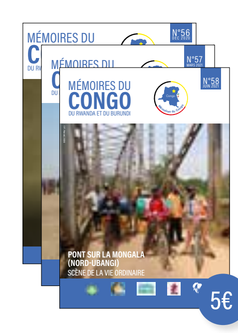












Les anciens numéros de même que les exemplaires additionnels de la revue sont à 5€ pièce



Les 3 tomes *Le rail au Congo belge*

La série de 3 tomes : 150€

Les tomes 2 et 3 isolément : 20€